CONTES

MORAUX.

TOME SECOND.

SUITE DU VRAI POINT D'HONNEUR.

CONTES MORAUX.

Par Mde. LE PRINCE DE BEAUMONT.



TOME SECOND.



A LYON,

Chez PIERRE BRUYSET PONTHUS, à l'entrée de la rue S. Dominique, à côté du Cloître des RR. PP. Jacobins.

M. DCC. LXXIV.

Avec Approbation & Privilege.



CONTES MORAUX.



SUITE DU VRAI POINT D'HONNEUR.

LETTRE de Monsieur NORTHON, *à Madame la Comtesse de Solmes.*

QUE vous êtes généreuse, Madame, d'offrir un bien aussi précieux que votre amitié, à un inconnu, qui ne peut mériter un si grand avantage,

que par la pitié qu'il inſpire ! cette circonſtance en augmente encore le prix. Vous ſoutenez un cœur flétri par l'amertume ; vous lui rendez l'eſpoir, vous lui donnez les moyens de le réaliſer : vous éclairez mes démarches, & j'avois beſoin de ces lumieres. Quoique je ſois né François, mon éducation en Eſpagne m'a fait adopter les bonnes & les mauvaiſes qualités de ceux de cette nation. J'y avois porté un cœur extrêmement ſenſible ; je ſaiſis donc avec avidité les idées romaneſques des Eſpagnols, au ſujet des perſonnes du ſexe. La galanterie eſt l'affaire la plus importante à traiter en ce pays : les femmes y ſont aimées juſqu'à la fureur ; mais les honnêtes gens reſpectent leurs maîtreſſes comme une divinité, & ſont incapables de ſéduire une femme qu'ils peuvent eſpérer d'avoir pour épouſe : la ſageſſe eſt à leur yeux le plus ſéduiſant de leurs attraits. Je n'ai jamais eu d'autres idées d'un amour réel, & je n'ai eu garde de prévenir mon fils ſur ce qu'on nomme ici tendreſſe : ſon cœur eſt auſſi romaneſque que le mien, pour me ſervir de l'épithete qu'on donne en France, aux attachements honnêtes : voilà

ce qui m'a fait différer de faire le pere à son égard ; je me persuadois qu'il se dégoûteroit bientôt d'une fille emportée, & si méprisable à mes yeux, qu'en supposant le malheur que vous semblez craindre, il seroit irréparable, s'il falloit mon consentement pour y remédier. Quoi donc, une fille emportée seroit la maîtresse d'acheter, aux dépens de son déshonneur, le privilege d'entrer dans une famille honnête ! le Sacrement seroit la récompense de son déréglement ! j'aimerois mille fois mieux signer l'arrêt de mort de mon fils, qu'un pareil engagement. Une fille pauvre, sans naissance même, ne me révolteroit point, pourvu qu'elle fût honnête, & qu'elle eût les qualités nécessaires pour faire le bonheur de mon fils : j'aurois sans doute de la répugnance à une mésalliance, c'est un préjugé que je respecte, sans en être esclave ; mais la vraie mésalliance, est celle qui mêle un sang vertueux avec les crimes ou les vices qui y conduisent.

Pardon, Madame, je me trouve hors de moi, lorsque je regarde ce mariage comme possible. J'ai pourtant lieu d'espérer que je n'aurai ja-

mais occasion d'employer mon autorité pour empêcher mon fils de le conclure ; vous en jugerez, Madame, par la lettre que je vous envoie, avec la copie de la réponse que j'y fais.

LETTRE du jeune NORTHON, *à son Pere.*

C'EST dans la posture la plus humiliante, qu'un fils ingrat & coupable ose vous tracer la confession de ses égarements, qu'il n'a pas le courage de vous faire de bouche. Moi ingrat, dans le temps où mon cœur brûle des sentiments de la plus vive reconnoissance, où le souvenir de vos bontés est seul capable de faire diversion à la cruelle situation que j'éprouve. Moi coupable, au moment où je sacrifie tout au devoir, où je déchire mon ame, où peut-être je me rends parjure. D'où vient, après de tels sacrifices, suis-je en proie aux remords les plus cuisants ? Expliquez-moi à moi-même, oh ! mon tendre pere ! sondez mon cœur, & m'éclairez dans le cahos ténébreux où je me trouve plongé. Mais,

au moment où je me détermine à vous confier mes funestes secrets, puis-je compter sur votre indulgence? Ménagez un malheureux qui chérit son tourment, & qui préféreroit la mort à une guérison qu'il redoute.

Il est un moment fatal où j'eusse pu, sans doute, éviter ma ruine, en vous ouvrant mon ame; jusques-là vous en aviez connu tous les mouvements. Je ne sais si vous y découvrites le sentiment douloureux que me causa l'espece d'antipathie que vous ne pûtes déguiser en voyant Mademoiselle d'Erlac pour la premiere fois: je ne vis que trop qu'elle ne plaisoit ni à votre cœur ni à vos yeux. Cette connoissance, jointe à ma timidité, me mit dans le plus grand embarras, lorsqu'ayant donné la main à Madame sa mere, je me trouvai dans la nécessité d'offrir la mienne à celle que je prenois pour Elise, & je gardai avec elle un silence qui dut lui paroître bien extraordinaire dans les circonstances présentes. Nous étant assis au bout de l'allée, j'apperçus avec effroi ses beaux yeux remplis de larmes, qu'elle s'efforçoit de me dérober. Ah! Mademoiselle, lui dis-je, avec une émotion qui dé-

céloit l'état de mon cœur, à quoi dois-je attribuer les larmes que je vous vois verser ? Aurois-je le malheur de vous déplaire ? votre cœur refuse-t-il de ratifier un engagement qui doit faire tout le bonheur de ma vie ? Parlez, je vous en conjure : je sens qu'après vous avoir vue, il me sera impossible de cesser de vous aimer ; mais si cet amour vous offense, si vous êtes prévenue en faveur d'un mortel plus heureux que moi, je saurai sacrifier ma félicité à la vôtre. Après le bonheur d'être aimé d'une femme qu'on adore, il n'en est point de plus vif, que celui de se sacrifier soi-même pour la rendre heureuse.

Vous croyez m'aimer, Northon, me dit Mademoiselle d'Erlac : je ne vous dissimulerai point que cet amour est le seul bien que j'ambitionne, & vous n'en pourrez douter, si j'ai le courage de vous avouer ce que j'ai fait pour vous rendre sensible : mais, hélas ! je crains bien que ce sentiment que vous prenez pour de l'amour, ne soit uniquement fondé sur l'obéissance que vous devez à vos parents. Destiné, depuis que vous êtes au monde, à épouser la fille du Baron de M...,

ce devoir a fait naître vos ſentiments ; vous ne voyez en moi qu'une perſonne qui appartient à votre ami : je n'ai, ſans doute, que ce charme à vos yeux ; & ſi je n'avois pas l'honneur de l'avoir pour pere, vous ne me verriez plus qu'avec indifférence. Banniſſez cette injuſte délicateſſe, lui répondis-je. Je ne vous diſſimulerai point que je ſuis charmé de trouver mon devoir d'accord avec mon inclination ; mais que je ſerois à plaindre, ſi ces deux choſes ſe fuſſent trouvées ſéparées : ma foible vertu eût été en danger de ſuccomber dans ce combat.

Quoi, reprit Mademoiſelle d'Erlac avec tranſport ! Si, n'ayant pas l'honneur d'être la fille de M. le Baron, mon cœur eût été ſéduit par mes yeux : ſi, maîtreſſe d'une fortune brillante, je ne l'euſſe eſtimée que pour vous en rendre le maître : ſi, enfin, mon amour pour vous m'avoit fait employer le déguiſement pour vous ôter à une rivale, vous pourriez oublier les moyens que ma tendreſſe m'auroit ſuggérés pour lui ravir votre cœur ? Je ne mériterois pas tous ces ſoins, lui dis-je un peu ſurpris ; mais je crois qu'ils ajouteroient encore à ma tendreſſe, ſi elle étoit ſuſ-

ceptible d'augmentation, parce qu'ils me prouveroient des bontés dont j'acheterois le prix aux dépens de ma vie. Que ne suis-je le maître de me dérober aux yeux de tout ce qui nous environne, pour vous marquer à genoux l'excès de ma reconnoissance pour ces aimables suppositions ! Ah ! charmante Elise, mon cœur ne les oubliera jamais : l'excès de votre délicatesse m'enchante ; & si, par impossible, vous pouviez cesser d'être ce que vous êtes en effet, vous n'en seriez pas moins l'objet de mon éternel amour. Oui, dans la condition la plus obscure & la plus dénuée des biens de la fortune, je verrois toujours en vous une personne qui m'auroit aimée, indépendamment du devoir ! Combien de fois ai-je soupiré en secret, dans la crainte de ne devoir votre main qu'à l'obéissance ? Vous venez de dissiper mes doutes, je suis le plus heureux des hommes.

J'avois fait un mouvement pour prendre la main de cette Demoiselle ; elle la retira, & me dit en baissant les yeux : Arrêtez, & connoissez votre erreur ; je ne suis point Elise. Je puis vous dire, avec vérité, qu'elle n'a nul

avantage ſur moi du côté de la naiſſance, de la fortune, & peut-être de la beauté. L'excès de la tendreſſe que vous m'avez inſpirée, m'a forcée de deſcendre juſqu'à l'artifice pour m'aſſurer de votre cœur : voyez ſi vous ſerez aſſez barbare pour me punir d'une faute, dont l'amour pour vous eſt le principe. Hélas! je ne l'expie que trop, par la honte de vous l'avouer.

J'étois demeuré immobile & ſans parole ; en ſorte que Mademoiſelle d'Erlac eut tout le temps de m'apprendre que mon portrait ayant fait une tendre impreſſion ſur ſon cœur, elle avoit gagné ce domeſtique, dont la perte nous a cauſé tant d'inquiétude, & que lui ayant remis ſon portrait avec une lettre ſous le nom d'Eliſe, il avoit trouvé le moyen de me le faire parvenir à votre inſu. Que vous dirai-je, mon pere, je ne vis en ce moment, dans une telle démarche, qu'un excès d'amour, qui méritoit tout le mien : je jurai une fidélité éternelle à Mademoiſelle d'Erlac ; je promis de n'être jamais à ſa rivale. Mon reſpect pour vous ne me permit pas d'aller plus loin : j'oſai lui dire avec fermeté que je ne diſpoſerois jamais de ma

main ſans votre aveu ; mais j'ajoutai, que je pouvois tout eſpérer de votre tendreſſe. Elle applaudit à mon obéiſſance, d'une maniere qui me convainquit du reſpect qu'elle avoit pour la vertu. Je me rappellai la condeſcendance de mon ayeul pour vous en pareil cas ; le Baron lui devoit Leonor : & qui mieux que lui connoiſſoit le pouvoir d'une tendreſſe réciproque & vertueuſe ? Je ne pus me perſuader qu'il voulût abuſer des droits que lui donnoit ſur nous la reconnoiſſance, pour faire le malheur d'Eliſe & le mien. Ces réflexions, que je communiquai à Mademoiſelle d'Erlac, parurent la raſſurer ; mais elle avoit une autre crainte, qu'elle ne diſſimula pas ; elle redoutoit les charmes d'Eliſe, & ce ſentiment, qui ſembloit me prouver ſa modeſtie & l'excès de ſon attachement, acheverent de me perdre. Je pris le Ciel à témoin de ma conſtance ; je lui jurai de la maniere la plus forte, de n'être jamais à perſonne, ſi je ne pouvois être à elle ; je me ſoumis aux plus terribles châtiments que doivent ſubir les parjures, ſi je le devenois.

Je fis ſentir à Mademoiſelle d'Erlac la néceſſité où je me trouvois de fein-

dre, jusqu'à ce que j'eusse trouvé un moment favorable pour vous déclarer mes sentiments : elle en convint ; &, voyant que vous vous avanciez vers nous, son visage changea tout-à-coup de forme ; la tendre langueur qui animoit ses yeux, fit place à un air d'applaudissement, d'avoir si bien conduit cette petite tromperie, dont elle badina agréablement pendant le dîner. Je ne sais quelle figure j'avois alors, elle devoit être bien décontenancée : une joie vive brilloit dans vos yeux, & il me fut aisé d'y lire quel plaisir vous causoit la certitude d'avoir été trompé. Vous savez le reste ; mais je dois vous instruire de ce que vous ignorez, & ce sont les différentes métamorphoses qui se sont opérées & qui s'opérent chez moi vingt fois le jour, depuis ce fatal moment.

Quelque prévenu que je fusse en faveur de Mademoiselle d'Erlac, je vous avoue que je fus ébloui de la beauté d'Elise : je m'exprime mal. Cette beauté, quelque parfaite qu'elle fût, me frappa moins que la modestie, la candeur, & toutes les vertus qui sembloient peintes sur ce visage céleste : permettez-moi ce mot, qui rend seul ce que

je sentis alors. Mon examen pourtant, ne fut que superficiel ; les tendres regards d'Elise me reprochoient tous ceux que je jettois sur sa cousine. Mon cœur lui demeura fidele, mais j'éprouvai dès-lors ces mouvements contraires, qui ont fait depuis mon tourment ; mon esprit contredisoit mes sens, & je ne trouvai de remede à une situation si singuliere & si pénible, qu'en redoublant de soin pour Mademoiselle d'Erlac. Que la nuit qui suivit fut cruelle ! que de tristes jours lui ont succédé ! Abandonné à moi-même, dans cette nuit qui ne s'effacera jamais de ma mémoire, la conduite que Mademoiselle d'Erlac avoit tenue, me parut telle qu'elle est en effet. La raison me tenant un flambeau, pour ainsi dire, me força à comparer les deux personnes qui m'avoient été offertes, &, ce qui n'est peut-être arrivé qu'à moi, je demeurai convaincu de la supériorité de celle que je n'aimois pas, sur celle que j'adorois. Chaque jour, chaque moment, ont confirmé cette conviction, malgré mes efforts. L'amour, qui plaidoit fortement la cause de Mademoiselle d'Erlac, me rendit injuste ; je me flattai de trouver dans Elise des défauts qui

autoriseroient mon infidélité, & qui, peut-être, vous engageroient à condescendre à ma passion pour sa cousine ; vain espoir : chaque jour me découvrit quelques défauts dans l'une, & mille perfections dans l'autre. Mademoiselle d'Erlac, à qui je ne pus déguiser le respect que m'inspiroient les grandes qualités de sa rivale, m'en faisoit de tendres reproches : au nom de Dieu, mon pere, ne la condamnez pas sur une démarche que je suis forcé de vous faire connoître ; j'étois obsédé tout le jour, & ne trouvois pas un moment pour l'entretenir ; elle me ménagea le moyen de la voir plusieurs heures chaque nuit, par le secours d'une de ses femmes ; mais la sagesse & la retenue ont présidé à nos entrevues : cette femme a toujours été présente ; &, je dois cette justice à Mademoiselle d'Erlac, que la seule violence de son affection pour moi, l'a entraînée dans cette action, qu'elle se reproche comme un crime.

Je croyois dans ces commencements, que rien ne pouvoit ajouter au pénible de ma situation ; je connus bientôt mon erreur : Elise vint mettre le comble à mes maux. Quelques efforts que je fisse pour lui dérober mon intelligence avec

ſa rivale, elle ne put lui échapper. Vous l'avouerai-je ? ſa pénétration me parut celle d'une amante ; & loin d'être anéanti par l'idée d'avoir inſpiré à cette divine fille un ſentiment auquel je n'étois plus en état de répondre, je trouvai un plaiſir inexprimable à penſer que je lui avois plu ; ma dépravation me fit frémir, je me reprochois ce nouveau crime. Quelle fut ma confuſion, ma honte & mes remords, lorſque ſa lettre eut changé mon doute en certitude ? Quelques meſurées que fuſſent ſes expreſſions, elles décéloient une amante délicate, qui, s'oubliant elle-même, ſacrifioit tout, juſqu'à ſon amour, au bonheur de l'objet aimé. Que les diſpoſitions de Mademoiſelle d'Erlac étoient différentes ! elle avoit dû prévoir les peines ſans nombre dont devoit être ſuivi l'amour qu'elle vouloit m'inſpirer, & elle avoit préféré ſa ſatisfaction à ma félicité. Pardon, chere amante, je m'oublie, je t'outrage ; mais mon cœur te venge, & te reſte plus fidele que jamais : miſérable captif, je traîne en gémiſſant les chaînes les plus peſantes, je les arroſe de mes larmes, & je préférerois la mort à la néceſſité de les briſer ; cette mal-

heureuse passion est devenue nécessaire à mon existence ; & mon cœur, déchiré par deux objets qui le tirent chacun de leur côté avec une force infinie, n'envisage plus qu'une suite de malheurs sans fin, de quelque côté qu'il se détermine. Oui, mon pere, je suis une victime dévouée à un genre de supplice inconnu jusqu'à ce jour : je dois paroître un monstre aux yeux d'Elise ; je suis persuadé qu'elle m'aime, je lui défie de m'estimer. En effet, quand je réussirois à briser les nœuds qui m'attachent à sa rivale, je ne pourrois lui offrir qu'un cœur parjure. Quelle assurance pourroit-elle prendre sur la foi d'un homme qui auroit violé ses premiers serments ? Que dis-je, ne les ai-je pas déja violés ? n'ai-je pas eu la témérité de faire entendre à cette fille adorable que je l'aimois ? Moi l'aimer ! dans le temps où je renouvelle chaque nuit les serments de n'être jamais à elle, de mépriser l'autorité paternelle, qui m'en faisoit une loi ; de fouler aux pieds les devoirs sacrés de la reconnoissance envers Monsieur le Baron. Ah ! mon pere, vous avez nourri un monstre destiné à faire le supplice de tous ceux qui ont eu le malheur de l'aimer ; je

me fais horreur à moi-même, comment ne le ferois-je pas aux autres ?

Au milieu de ces cruelles agitations, un rayon d'espérance vient luire à mes yeux : Mademoiselle d'Erlac vient de m'assurer que vous êtes sensible aux charmes d'Elise, qu'elle répond à votre tendresse, & que vous n'attendez que l'arrivée de son pere, pour lui demander sa main. Cette découverte a d'abord calmé le trouble de mon ame ; j'ai senti que je ne pourrois être malheureux tout-à-fait, puisque je participerois au bonheur de personnes si cheres. Hélas ! je ne connoissois pas encore toutes les bizarreries de mon cœur : j'ai osé reprocher à Elise le consentement qu'elle paroissoit disposée à donner à cette union ; toutes les fureurs de la jalousie sont entrées dans mon ame : je ne puis ni être à elle, ni la voir à un autre. Encore une fois, mon pere, quel monstre avez-vous formé ? Que je crains de voir ajouter à tous mes maux, le plus redoutable pour moi, votre malédiction & votre haine. Je les mérite, mais je n'y survivrois pas. C'est la crainte de les voir tomber sur moi, qui m'a fermé la bouche jusqu'à ce jour, & je n'aurois jamais eu

la hardiesse de vous déclarer mes égarements, si Mademoiselle d'Erlac ne m'avoit appris que vous les aviez découverts.

Ayez pitié de votre malheureux fils, mon tendre pere ; permettez-lui d'aller cacher sa honte au bout de l'univers. Dieu m'a préservé jusqu'à ce jour du dernier degré d'aveuglement ; malgré l'ascendant que Mademoiselle d'Erlac a pris sur moi, elle n'a pu me déterterminer à lui promettre un engagement qui n'auroit pas votre aveu ; & comment oser espérer cette preuve de votre indulgence ? Ah ! si vous pouviez pénétrer au fond de mon ame, vous céderiez à mes desirs par vengeance. Je ne puis être heureux avec Mademoiselle d'Erlac, son caractere seroit un supplice, qui se renouvelleroit pour moi à tous les moments de ma vie ; mais je me croirois engagé par honneur & par reconnoissance à être à elle, quand même je pourrois cesser de l'aimer, ou du moins de n'être à personne.

J'ose encore vous conjurer de m'accorder une grace. Je ne me sens pas le courage de soutenir en face les justes reproches dont vous avez droit de m'ac-

cabler : daignez me répondre par écrit, & m'apprendre que si vous n'avez plus de fils, il me reste un pere.

RÉPONSE de Monsieur NORTHON, *à son fils.*

OUI, cher Northon, il vous reste un pere, & vous lui rendrez son fils. Que ne m'avez-vous ouvert votre cœur plutôt ; que je vous eusse épargné de peines ! Avez-vous pu oublier que vous avez toujours trouvé en moi un ami compatissant, & non un supérieur sévere ? Un excès de délicatesse m'a forcé à dissimuler vos erreurs ; je voulois vous en devoir l'aveu. Je le reçois avec reconnoissance, quoiqu'il soit un peu tardif ; &, s'il me reste quelque peine d'un si long délai, elle ne tombe que sur celles que vous avez éprouvées, & que j'aurois pu diminuer. Je commence par vous assurer que, dans les conseils que je vais vous donner, j'oublierai entiérement les droits que la nature m'a confiés par rapport à vous. Il s'agit d'un engagement qui doit durer autant que votre vie, d'où dépend votre

bonheur en cette vie, & peut-être dans l'autre ; mais enfin, ce sera vous qui vous engagerez, & non pas moi ; c'est donc vous qui devez choisir. Je m'engage solemnellement à ne jamais exiger que vous remplissiez les promesses que j'ai fait pour vous ; elles étoient conditionnelles, & supposoient que vous les ratifieriez volontairement. Quant à celles que vous avez faites sans mon aveu, votre ami vous demande que vous preniez un temps suffisant pour en examiner la valeur & les suites ; votre pere vous l'ordonne même : c'est un devoir dont il ne pourroit se dispenser sans crime ; c'est le seul acte d'autorité que vous ayez à craindre de sa part. Voici, je pense, quels doivent être l'objet des réflexions que je vous prie de faire.

Premiérement, il faut peser de sang froid quels sentiments vous devez à Mademoiselle d'Erlac, conséquemment à sa conduite.

Secondement, quels sont ceux qu'elle vous a réellement inspirés, & s'ils sont invincibles.

En troisieme lieu, quelle est la valeur des engagements que vous avez pris avec elle ; jusqu'à quel point ils

vous obligent devant Dieu & devant les hommes.

Il faut encore examiner si ces engagements sont compatibles avec vos autres devoirs ; car un serment qui vous engageroit à violer des obligations de droit divin n'oblige pas : On ne peut le prononcer sans crime ; l'exécuter seroit encore un plus grand mal que celui qu'on auroit commis en le faisant.

Enfin, il faudra encore examiner ce que vous vous devez à vous-même. Rien ne peut nous dispenser de l'amour réglé que nous nous devons ; de l'obligation de chercher nos vrais intérêts, de les préférer à ceux des autres. Cela est de droit naturel.

La reconnoissance est un devoir sacré pour un cœur bien fait. Une personne qui nous a fait, ou même qui a voulu nous faire du bien, mérite notre gratitude. Au contraire, la religion seule peut nous engager à pardonner à ceux qui nous ont fait du mal. Est-ce dans la classe de vos bienfaicteurs ou de vos ennemis que vous devez ranger Mlle. d'Erlac ? Elle vous a vanté ses grands biens qu'elle veut partager avec vous ; mais si la

fortune étoit un avantage réel, ne ſentez-vous pas qu'elle veut vous en priver? Ses richeſſes n'ont nulle proportion avec celles de ſa couſine. A Dieu ne plaiſe que je veuille vous engager à peſer le plus ou le moins dans un engagement où la religion & l'honneur doivent ſeuls être conſultés : je ne veux que vous prouver que vous ne devez rien à Mademoiſele d'Erlac de ce côté-là. Elle vous propoſe de troquer le plus contre le moins ; ſi vous faites ce troc, toute la gratitude doit être de ſon côté ; car aſſurément le ſacrifice ſera du vôtre.

Elle vous a aimé la premiere, cette ſeule penſée vous enflamme. Elle vous a donné les plus fortes preuves de ſa tendreſſe en s'abaiſſant juſqu'à la trahiſon, le menſonge, l'oubli des bienſéances & de ſa réputation. Certainement, voilà de grands ſacrifices! Il faut examiner ſi c'eſt à vous qu'elle les a faits ; ſi elle ne prétend point que vous les payiez par des ſacrifices plus grands encore.

En examinant la conduite de cette fille, je vois clairement qu'elle s'aime beaucoup elle-même ; elle vous a cru plus propre qu'un autre à faire ſa fé-

licité, & dès-lors elle n'a rien épargné pour vous féduire, fans le moindre égard pour vos propres intérêts : elle n'ignoroit pas que vous ne pouviez répondre à fa tendreffe fans devenir ingrat envers le plus généreux de tous les amis ; fans bleffer le cœur du plus tendre des peres, par conféquent, elle a voulu vous rendre miférable en vous affociant à fon iniquité. Que fi elle a cru qu'on pouvoit être heureux en violant fes devoirs, c'eft une fille fans principes, qui ne pourroit que vous entraîner avec elle d'abymes en abymes. Vous avez fenti vous-même qu'elle a dû prévoir les tourments auxquels elle vous expofoit ; concluez-en qu'elle ne vous aime pas, que votre bonheur n'entre pour rien dans le defir qu'elle a de s'unir à vous ; elle confent de bon cœur à ce que vous foyez miférable le refte de vos jours, pourvu que fa paffion foit fatisfaite.

Eh ! réfléchit-on quand on aime, me direz-vous ? Une fille de fon âge s'amufe-t-elle à differter ? elle fuit les mouvements de fon cœur, il eft aveugle comme on l'eft dans toutes les paffions. Elle fent qu'elle ne peut être heureufe qu'avec moi ; elle fe perfuade

que je ne puis être heureux qu'avec elle ; elle ne divise point nos intérêts.

Seroit-ce mon fils, qui seroit capable de me faire une telle réponse ? Seroit-ce lui qui consentiroit à unir son sort à celui d'une fille qui ne prend conseil que de sa passion ; qui a cédé sans résistance ; qui s'en laisse tellement posséder, qu'elle est incapable de réfléchir ? Cette passion qui n'a point été produite par l'estime, puisqu'elle agit selon votre aveu d'une maniere aveugle, cette passion, dis-je, ne pourra-t-elle point se reproduire un jour en faveur d'un nouvel objet, respectera-t-elle les droits d'un époux plus que ceux d'un pere ? Vous n'êtes pas le premier goût de Mademoiselle d'Erlac, serez-vous le dernier ? Qui peut vous rassurer contre l'inconstance de cette ame foible, incapable de se roidir contre elle-même ?

Je viens de vous prouver que Mademoiselle d'Erlac n'a rien fait qui puisse mériter votre gratitude & votre amour : j'ai fait plus, je vous ai montré qu'elle a sacrifié votre fortune, votre réputation, vos devoirs, au desir de se satisfaire elle-même. Je vous répéte la question que je vous ai déja

faite. Eſt-ce parmi vos bienfaicteurs ou vos ennemis, qu'il faut la compter? Que ſi votre cœur délicat eſt ſi ſenſible aux bienfaits, qu'il ſe laiſſe ſéduire à ce qui n'en a que l'apparence, comptez, ſi vous pouvez, tout ce que vous devez à Eliſe; elle m'offre le modele d'un amour réel. Elle n'a pas fait un ſeul inſtant de réflexion aux intérêts de ſon cœur dès qu'elle a ſoupçonné ceux du vôtre. *Soyez heureux, n'importe avec qui.* Voilà le ſens de ſa lettre. Elle a fait plus que vous ſacrifier ſon penchant, & vous êtes l'occaſion de la faute la plus conſidérable de ſa vie. Rien ne lui eſt plus cher que l'eſtime & l'amitié de ſon pere, de votre tante, & j'oſe dire de la mienne: cependant, elle étoit déterminée à riſquer l'une & l'autre, pour parvenir à faire ce qu'elle croyoit votre bonheur. Elle vouloit refuſer votre main, paroître rebelle, laiſſer ſoupçonner ſi on l'eût voulu, qu'elle étoit prévenue en faveur d'un autre: rien qui ne lui parût préférable à l'affreuſe néceſſité de vous voir contracter un mariage que votre cœur eût déſavoué. Il eſt vrai qu'elle a cédé aux réflexions qu'on lui a fait faire ſur cette démarche:

che : notre réputation eſt un bien dont nous ne pouvons diſpoſer à notre gré : la perdre volontairement & ſans des raiſons de devoir, eſt un crime ; elle eſt incapable d'en commettre, mais ſon cœur a gémi du devoir auſtere qui la mettoit hors d'état de vous ſervir à ſes dépens. Faites, ou plutôt, rappellez-vous le parallele que vous avez déja fait de ſa conduite avec celle de ſa couſine, je ne puis trop vous rappeller à vos propres réflexions.

Le cœur ne ſe commande point, me repéterez-vous, Eliſe gagnera toujours au parallele ; mais j'adore Mademoiſelle d'Erlac. Il me ſemble que vous vous exagérez à vous-même vos propres ſentiments ; vous n'avez jamais aimé : une légere égratignure vous paroît une plaie profonde & incurable : ainſi celui qui n'a jamais été ſur mer prend pour une tempête l'agitation qui laiſſe tranquille le Matelot expérimenté. Voulez-vous juger de la conſéquence de votre maladie, rappellez-vous le ſang froid avec lequel votre tendre pere en a vu les progrès ; il vous connoiſſoit trop pour craindre une chûte totale de votre part : il étoit perſuadé, & il l'eſt encore, que le

moment où l'auſtere devoir vous fera entendre ſa voix, fera diſparoître comme un ſonge cette ombre de paſſion dont enſuite vous aurez peine à vous rappeller le ſouvenir : il n'appartient qu'à la vertu de former des unions durables ; les autres qui ont pris leur ſource dans un caprice, trouvent auſſi leur fin dans un autre. Il y a plus ; j'ai cru que vous aviez beſoin de cette leçon ſur votre propre foibleſſe. Tout ce qu'on vous avoit dit contre les affections déréglées, n'avoit fait que gliſſer, pour ainſi dire : vous ne pouviez comprendre qu'un homme qui avoit de la religion & du bon ſens pût être ſubjugué par les ſens, ſans raiſons, contre la raiſon même. Il falloit que vous fuſſiez inſtruit à vos dépens : je crois pourtant que la paſſion n'a pu s'offrir ſous ſon propre nom, elle vous eût révolté, elle s'eſt marquée en reconnoiſſance. Cette lettre vous convaincra que vous n'en devez aucune, vous ſerez bientôt dans le chemin d'une heureuſe convaleſcence. Remarquez que je ne vous promets point une guériſon ſubite : je le pourrois pourtant ſi je croyois pouvoir comp-

ter ſur une parfaite docilité, ou que j'aimaſſe moins votre gloire.

Oui, mon fils, tout dépend des moyens que vous emploierez pour vous guérir & que je ne veux point vous preſcrire, parce que je veux vous laiſſer tout l'honneur de la victoire.

Rappellez-vous le ſang froid d'Edouard III, lorſqu'on lui vint demander des troupes pour aider au Prince de Galles ſon fils, à remporter l'avantage d'un combat contre les François. Il refuſa ce ſecours, en diſant : *Il faut que l'enfant gagne aujourd'hui ſes éperons.* Vous êtes convenu avec moi, en liſant ce trait d'hiſtoire, qu'Edouard ne pouvoit en agir ainſi que par la certitude de la victoire de ce cher fils. Voilà ma poſition, mon cher ami. Vous faites vos premieres armes, il faut gagner vos éperons. Je ſuis ſûr que le moment où vous aurez examiné vos nouveaux engagements, leur incompatibilité avec vos devoirs les plus ſacrés, fera renaître en vous le courage néceſſaire pour vaincre avec facilité. Vous en ſerez convaincu, ſi vous voulez me ſuivre dans un raiſonnement qui ne ſouffre point de replique. . . . . .

On parle beaucoup dans le monde de paſſions invincibles, de penchants irréſiſtibles; on a raiſon ou peu s'en faut, l'homme réduit à ſes propres forces en a bien peu. Cependant il arrive tous les jours, que l'honneur a la force de les faire ſurmonter. Tel homme auroit un de ces penchants à s'emparer du bien d'autrui, qui trouve le moyen de le ſurmonter par la crainte de l'infamie. Vous avez des reſſources plus ſûres dont vous pouvez & devez vous ſervir, ſans pourtant négliger celle-là. Suppoſez, mon fils, que vous euſſiez trouvé Eliſe à Bourdeaux, & que vous l'euſſiez épouſée ſans inclination & ſans répugnance par le ſeul ſentiment de la reconnoiſſance que nous devons à ſon pere; qu'arrivé à Paris, Mademoiſelle d'Erlac ou une autre, mille fois plus parfaite qu'elle, vous eût inſpiré une paſſion proportionnée à ſon mérite; croiriez-vous qu'il vous fût permis de vous y livrer au mépris de vos engagements? Vous frémiriez dans la penſée d'un crime ſi énorme; cependant peu s'en faut que vous n'en ſoyez coupable actuellement. Les contrats ne ſont néceſſaires qu'avec les gens ſans probité; la parole d'hon-

neur eſt le ſeul notaire des cœurs droits ; ils regardent une promeſſe légitime, comme l'écrit le plus ſolemnel, & ils conſentiroient à tout plutôt que de la violer. Voilà le cas où vous êtes par rapport à M. le Baron, & à ſa vertueuſe & charmante fille : vous avez ratifié mille fois l'engagement que j'avois pris pour vous ; votre raiſon n'a point réclamé contre votre promeſſe, vous êtes venu à Paris dans le deſſein de l'exécuter, pouvez-vous encore vous croire libre ? Le Baron s'eſt cru ſi inviolablement lié avec nous, qu'il a refuſé les établiſſements les plus avantageux pour Eliſe ; & à la propoſition de la faire vice-reine, il n'a répondu que ces mots : Je ne puis plus diſpoſer de ma fille, elle eſt engagée. Voilà ce que j'aurois répondu moi-même, ſi on m'eût offert pour vous une Infante. Voilà ce que je vous prie de vous dire à vous-même & à Mademoiſelle d'Erlac, quand elle voudra faire valoir vos promeſſes & vos ſerments : Je n'étois pas libre d'en faire, un engagement inviolable avoit fixé mon ſort avant que j'euſſe l'honneur de vous connoître : ces premiers liens doivent d'autant plus l'emporter ſur les ſeconds, qu'ils ont

l'aveu de celui qui me tient la place de Dieu ſur la terre. Il eſt vrai que ce tendre pere n'uſera jamais de ſon pouvoir pour m'engager malgré moi, mais il ne ſe croira point en droit de m'autoriſer à mon déshonneur, en me permettant un nouvel engagement.

Vous vous récrierez en liſant cet article de ma lettre. C'en eſt donc fait, je trouve un maître inexorable; non, mon cher fils. Je ne vous diſſimulerai point que j'aimerois mieux vous voir mort qu'époux de Mademoiſelle d'Erlac, je vous promets pourtant de ne point m'oppoſer à votre union avec elle, pourvu que vous m'accordiez un délai que je vous demande comme le prix de tous mes ſoins pour vous. Eſt-ce que je vous croirai libre après ce délai? non, ſeulement vous ne voudrez plus l'être. Vous voyez aujourd'hui Mademoiſelle d'Erlac avec les yeux d'un amant, & ces yeux-là ont la propriété de certaines lunettes qui diminuent les objets quand on s'en ſert d'un côté, & qui les groſſiſſent de l'autre. Un homme prévenu apperçoit-il les défauts de ſa maitreſſe? il ſe hâte d'ajuſter ſa lunette du côté qui amoindrit les objets;

est-il question de ses perfections ? il l'a retourne. Vous devez penser, mon fils, que je la vois sans lunettes, moi, & elle n'y gagne pas. Vous avez remarqué quelque inégalité dans son humeur, & moi je vois qu'elle est capricieuse au superlatif. Elle est haute, impérieuse, prévenue de sa beauté, infatuée de son esprit, de son rang, de ses richesses. Je compte pourtant ces défauts pour peu de chose en comparaison d'un autre que je vous découvrirai avant qu'il soit peu si vous ne vous en appercevez pas vous-même. Je vous en fais un mystere aujourd'hui, parce que je ne veux pas que cette fille artificieuse ait le temps de vous prévenir. Je finis en vous priant de vous souvenir que le ciel vous a favorisé en ma personne d'un ami sincere ; ne perdez pas le fruit d'un tel bienfait. Que s'il vous en coûtoit trop pour me confier de bouche les mouvements que ma lettre aura excités dans votre ame, continuez à vous servir de votre plume, je vous répondrai de la même maniere.

Ton pere & ami, Northon.

Si le mal eût été moins pressant,

j'aurois attendu votre ſentiment ſur cette lettre, Madame, avant de la remettre à mon fils; mais il y auroit du danger à différer. Je connois ſon cœur, & je ne crois pas qu'il réſiſte au ton que j'ai pris avec lui. Je vais la remettre ſur ſa table pour me prêter à ſa foibleſſe, & il la trouvera en ſe couchant; il ſouffriroit trop s'il la recevoit de ma main. Comme la poſte ne part que demain à dix heures & qu'il ſe leve de grand matin, peut-être aurai-je le temps d'ajouter un mot à cette lettre, pour vous inſtruire de l'effet que la mienne aura produit ſur lui.

LETTRE de Madame NORTHON, *à Madame la Comteſſe de Solmes.*

TOUT ce que j'avois craint & prévu eſt arrivé, Madame. Nous ſommes ici dans une confuſion épouvantable, & nous ſerions ſorties ſi la nuit n'eut pas été trop avancée. Nos eſpérances ſont évanouies, la perte de mon neveu eſt certaine, & dans le temps où vous

recevrez les lettres où mon frere vous mandoit qu'il comptoit sur son retour, son malheur sera peut-être à son comble. Je ne sais ce que je vous écris, il faut attendre quelques heures avant de finir ma lettre, je me reproche ma diligence à vous affliger, il faut pardonner à une personne désolée, qui ne peut parler librement qu'à une amie telle que vous.

Nous voici dans notre nouvel appartement, le Baron a forcé sa fille à se coucher, il a lui-même cédé aux instances que je lui ai faites de prendre une heure de repos, mon frere est à la recherche de son fils, je suis seule avec ma propre douleur, & dans quelques heures il faudra la dévorer pour soutenir le courage des autres. Apprenez des malheurs que toute la prudence humaine ne pouvoit ni empêcher ni prévoir, du moins avec les fâcheuses circonstances qui les aggravent.

Je vous ai dit que Mademoiselle d'Erlac étoit promise au Marquis de V.... Ce jeune homme, d'une des premieres maisons de France, s'étant pressé de vivre, avoit contracté des dettes qui absorboient la meilleure

partie de ſon bien ; & un rayon de bon ſens étant venu l'éclairer, il s'étoit déterminé à une conduite plus ſage après avoir raccommodé ſes affaires par un mariage avantageux. Madame d'Erlac, charmée de réparer par une grande alliance la faute qu'elle avoit faite elle-même, en épouſant un parvenu, avoit reçu avec joie la propoſition de ce Seigneur, & ſa fille s'y étoit prêtée ſans répugnance. Sa nouvelle paſſion la fit réſoudre à manquer à ſa parole ; mais, comme le Marquis devoit être abſent juſqu'à la fin de la campagne, elle s'étoit flattée de faire ſon mariage avec mon neveu avant ſon retour. Je ne ſais quelle raiſon a précipité le retour du Marquis ; peut-être a-t-il ici quelque eſpion qui lui a donné avis de ce qui s'y paſſe ? quoiqu'il en ſoit, Madame d'Erlac reçut en ſoupant une lettre par laquelle il lui donnoit avis de ſon retour prochain & la prioit de tout préparer pour conclure le mariage à ſon arrivée, parce qu'il n'avoit que huit jours à reſter à Paris, où ſon Général l'avoit envoyé pour terminer quelques affaires. Cette Dame, après avoir parcouru cette lettre, crut nous devoir la po-

liteſſe de la lire tout haut, parce que nous étions tous inſtruits du projet de ce mariage. Cette fatale confidence dévoila dans un inſtant les divers ſentimens de tout ce que nous étions. La joie de mon frere & la mienne éclaterent d'une maniere ſi peu équivoque, que Mademoiſelle d'Erlac en fut indignée & nous lança un regard qui commença à deſſiller les yeux de ſa mere. La rougeur de mon neveu & celle d'Eliſe fut telle qu'on eût pu croire qu'ils étoient animés du même ſentiment. C'étoit effectivement de la douleur ; mais celle d'Eliſe ſe rapportoit à mon neveu : elle reſſentoit ſa peine avec autant de vivacité que lui-même ſans aucun retour ſur ſes intérêts que ce mariage mettoit à couvert. Madame d'Erlac promenoit ſes regards ſurpris ſur nous tous, & après un moment de ſilence elle ſe tourna du côté de ſa fille ſur le viſage de laquelle le déſeſpoir ſe confondoit avec le dépit, & lui dit : Expliquez-moi ce que j'apperçois, & que je crains d'approfondir. Je m'attendois à d'autres mouvements de votre part, ma fille ; vous touchez au moment d'être unie à un homme aimable, & qui ne vous étoit pas in-

différent il y a deux mois ; & quand il faut conclure une union si avantageuse, vous paroissez abymée dans le désespoir. Ce mariage, qui naturellement ne devroit intéresser que nous, excite sur tous ceux qui sont ici des sensations si vives, qu'il est facile de voir qu'ils y prennent un intérêt plus pressant que celui qu'inspire la simple amitié. Encore une fois, expliquez-moi cette énigme. Pour toute réponse, Mamoiselle d'Erlac tombe aux genoux de sa mere, la conjure de dégager la parole qu'elle a donnée au Marquis, & l'assure qu'elle préféreroit un tombeau à ce mariage. Les yeux de mon neveu se remplissent de larmes, & Madame d'Erlac le regardant avec des yeux où toute son indignation étoit peinte, s'adressa à sa fille, & lui dit : je vous entends, Mademoiselle ; mais, avez-vous pu penser que je poussasse la complaisance jusqu'à manquer à la parole que j'ai donnée au Marquis, pour vous donner à un aventurier sans nom, sans fortune, qui, abusant de l'hospitalité, s'est servi de la bonté avec laquelle je l'ai reçu chez moi, pour vous séduire, & cela, dans un temps où mon frere, oubliant la distance que le sort a mis

entre lui & ſa fille, conſentoit à la lui donner?

Mon frere eſt le plus modéré de tous les hommes; il eut pu pardonner à cette Dame ce qu'elle diſoit de déſobligeant ſur ſa fortune, & même ſur ſon origine; mais, pouvoit-il ne pas éclater, lorſqu'on accuſoit ſon fils de ſéduction, lui qui en étoit la victime? J'eus donc lieu de craindre de ſa part une réponſe vive, que je voyois, pour ainſi dire, ſur ſes levres, lorſque nous entendîmes frapper à la porte de l'Hôtel à coups redoublés, &, dans l'inſtant où Mde. d'Erlac donnoit ſes ordres pour empêcher qu'on n'ouvrît à perſonne, pour ne point s'expoſer à des yeux étrangers, dans l'état où nous étions, on enfonça, pour ainſi dire, la porte de la ſalle où nous étions, & un homme très-ſimplemeut vêtu étant entré, jéta un regard curieux ſur toute la compagnie, démêla Eliſe, & ſe précipita dans ſes bras. Vous concevez que le Baron de M... pouvoit être ſeul autoriſé à prendre une telle licence. Sa ſœur le reconnut à cette action, pendant qu'Eliſe, inſtruite par la nature, rendoit à ſon pere les careſſes qu'elle en recevoit. Il s'arracha des bras de ſa fille

pour recevoir nos embrassements ; &, pendant un quart d'heure, nous fûmes dans la plus aimable confusion du monde ; tous les sentiments douloureux étoient suspendus, & nous n'étions occupés que du plaisir présent, lorsqu'un regard jeté sur mon neveu me rendit toutes mes inquiétudes. Il étoit debout, appuyé sur le dos de la chaise d'Elise, & en face de Mademoiselle d'Erlac. Non, jamais un criminel, auquel on vient de lire son arrêt de mort, n'eut l'air plus consterné. Le Baron, à la fin, le remarqua, & s'adressant à mon frere : Que signifie la confusion que je remarque sur le visage de notre fils, lui dit-il ? Il paroît confondu de mon arrivée. Mon frere bégayant, ne savoit que lui répondre, lorsque Madame d'Erlac finit son embarras d'une maniere bien désagreable, & dit à son frere : c'est que vous ne pouviez venir plus mal-à-propos ; vous dérangez les projets de Monsieur & ceux de ma fille, qui, oubliant tous les deux ce qu'ils nous doivent, ont arrangé entre eux un mariage qui ne s'exécutera jamais tant que je vivrai.

Mon neveu n'avoit point attendu la fin du discours de Madame d'Er-

lac ; ne pouvant soutenir le poids de sa confusion, il étoit sorti de la salle aussitôt qu'elle avoit commencé à parler. A peine le Baron eut-il compris, par cette action de Northon, ce que sa sœur vouloit lui faire entendre, qu'il tomba dans des transports de fureur. On méprise une fille telle que la mienne, s'écrioit-il ; on ose lui préférer... il n'acheva pas, mais jettant un regard dédaigneux sur sa niece, il fit assez entendre combien il la croyoit peu faite pour entrer en concurrence avec sa fille. Madame d'Erlac, qui comprit la force de ce regard, en fut piquée au vif. Je n'aurois pas cru, lui dit-elle, que votre indignation dût tomber sur le choix qu'a fait ce jeune homme ; il honore son discernement ; & si je pouvois cesser de le regarder comme le séducteur de ma fille, la préférence qu'il lui a donné sur la vôtre, m'intéresseroit en sa faveur, & me feroit passer sur bien des choses. Mademoiselle d'Erlac, à ces mots, prit la main de sa mere qu'elle baisa plusieurs fois. Cette action, & le discours qui l'avoit occasionné, porterent la colere du Baron à son dernier période. Suivez-moi, dit-il à sa fille, & ne restons pas une minute dans une

maison où vous êtes méprisée & trahie. Vous me ferez plaisir d'en sortir, lui dit Madame d'Erlac, & pour vous laisser la liberté de le faire dès le matin, je me retire.

Elle sortit effectivement avec sa fille. Après son départ, le Baron se promena long-temps dans la salle avec une agitation qui ne nous permit pas de lui dire un seul mot. A la fin, s'étant un peu calmé, il s'assit auprès de moi & prenant la main de sa fille & la mienne: Ma chere Madame Northon, me dit-il, n'est pas complice d'une trahison aussi noire : dédaigner ma fille, séduire ma niece, me brouiller irréconciliablement avec ma sœur; qui auroit pu soupçonner de tant d'horreurs un jeune homme que je croyois si vertueux? Eh, vous! mon ami, dit-il à mon frere, une telle intrigue a-t-elle pu échapper à votre pénétration? & si vous l'avez découverte, comment n'avez-vous pas employé toute votre autorité pour en arrêter le progrès?

Pour toute réponse, mon frere lui présenta la lettre que Northon lui avoit écrite le matin, pendant que je fus reprendre sur la table de mon neveu la réponse que son pere y avoit

faite & que ce malheureux enfant eût trouvé sans ce fâcheux accident : vous en aurez les copies & vous verrez qu'elles étoient bien propres à justifier mon neveu de la séduction qu'on lui imputoit : aussi le Baron parut s'attendrir en sa faveur, & ayant jeté un regard sur sa fille dont l'air suppliant sembloit demander grace pour un coupable qui lui étoit si cher. Tu l'aimes, ma chere Elise, lui dit-il, je le connois à ces regards qui plaident sa cause avec tant d'éloquence : mais est-il digne de ta tendresse après la préférence qu'il donne à une créature si peu faite pour l'emporter sur toi ? & en lui parlant ainsi, ses yeux la parcouroient avec une complaisance qui me fit sentir un moment de satisfaction. Les caresses d'Elise, qui accabloit ses mains de baisers en les baignant de ses larmes, acheverent de le calmer entiérement. Leve-toi, fille digne d'un meilleur sort, lui dit-il ; un prompt repentir peut me faire oublier la faute de Northon, le pauvre enfant a pu s'empêtrer dans des liens préparés avec tant d'art ; d'ailleurs je vois par sa lettre qu'il sent sa sottise, & qu'il te met cent piques au dessus de sa

bégueule ; mais il ne faut pas qu'il balance davantage, & s'il continuoit à outrager tes charmes par cette indigne concurrence, il doit s'attendre à tout le ressentiment d'un pere offensé dans ce qu'il a de plus cher. Pardon, chers amis, nous dit-il, en nous tendant à chacun une de ses mains ; je sais combien le coupable vous intéresse. Je vois que son offense vous touche autant que moi ; que vous n'avez rien épargné pour le ramener à son devoir ; il me paroît même que je puis compter sur le succès de vos soins, & cette raison doit m'engager à vous épargner mes reproches ; mais un pere dans ma situation mérite quelque indulgence, je l'espere de votre amitié. Trois heures du matin nous surprirent dans cet entretien, & un domestique qui connoissoit Paris, sortit à la pointe du jour pour nous chercher un appartement. Il nous en eut bientôt trouvé un convenable. Mon frere sortit sous le prétexte d'examiner si nous y serions à notre aise, mais dans la vérité pour chercher son fils, lui remettre sa lettre, & voir jusqu'à quel point il pouvoit compter sur ses remords. Hélas! il vient de me quitter dans une espece de désespoir ;

il ne peut découvrir ce que ſon fils eſt devenu, va ſe livrer à de nouvelles recherches : Dieu veuille qu'elles ſoient plus heureuſes. Fatal voyage ! ſerois-je tentée de dire de bon cœur, ſi la foi ne m'apprenoit pas que les peines & les traverſes ſont les moyens d'acquérir le ciel : elles me deviennent ſupportables ſous ce point de vue ; mais que je ſuis éloignée de la perfection qui les fait aimer.

Eliſe m'a chargée, en ſe couchant, de vous écrire ſes malheurs ; elle n'a pas eu ſans doute la force de vous les mander elle-même, & puis elle n'en pourroit trouver le moment.

LETTRE d'ELISE, à Madame la Comteſſe de Solmes.

ON me croit enſevelie dans un profond ſommeil, & je profite de celui de ma chere amie, pour vous apprendre un malheur qu'elle ignore encore. Tout eſt déſeſpéré, Madame ; depuis trois jours que nous ſommes ici, nous n'y avons pas vu Northon, ce qui a mis le comble à l'indignation de

mon pere. Combien feroit-il plus irrité s'il avoit mes lumieres ? Il me demande vingt fois par jour, si je refuserai à sa tendresse le sacrifice de mon indigne amant (ce sont ses termes qui me déchirent le cœur) je lui réponds avec larmes qu'il peut disposer de moi, qu'il ne me trouvera jamais rebelle à ses volontés, que je ferai tous mes efforts pour oublier Northon, mais que je ne pourrois lui dire sans le tromper que j'espere d'y réussir. Quoi, chere fille, me dit-il, en m'embrassant, tu peux encore aimer un ingrat, un parjure ! je lui réponds : il n'est ni l'un ni l'autre, mon pere. N'avez-vous pas connu par sa lettre combien il ressent vos bontés ; combien il regrette l'engagement qu'il a pris avec ma cousine : il croit que l'honneur l'engage à remplir ses serments, il n'a point lu la lettre où son pere détruisoit les scrupules qu'il avoit à cet égard, c'est par probité qu'il s'éloigne de peur d'être tenté de les violer. Voyez combien il desire que je sois heureuse, les souhaits qu'il fait pour mon bonheur, cependant il ne connoît pas combien je l'aime, j'ai évité avec soin de lui faire cet aveu, je crois seulement qu'il

s'en doute, & c'eſt ce qui le rend miſérable. D'ailleurs, il ne m'a pas trompée par de feintes proteſtations d'un amour qu'il ne ſentoit pas ; il m'a tout avoué. Pauvre enfant, reprend mon pere ; je connois la violence de ton amour par ton éloquence à l'excuſer. Mais enfin, faudra-t-il que tu ſois mépriſée, & que tu ne veuilles pas conſentir à nous venger : je puis te faire une des plus grandes Dames de France ; oh ! que j'aurois de plaiſir à le voir ſécher de douleur de t'avoir perdue ! Mon cher pere, lui dis-je, je vais vous faire un aveu qui va me rendre auſſi coupable à vos yeux que lui. Lorſque je le vis ſans le connoître le jour de ſon arrivée, je l'aimai preſque autant que je l'aime aujourd'hui ; il eſt vrai que je ne m'abandonnai pas à ce mouvement, & qu'avec le conſentement de ma chere amie, j'allois quitter Paris, pour me détacher d'un objet qui n'étoit pas de votre choix ; mais enfin, j'avois ſuccombé. Cette épreuve de ma propre foibleſſe me rend indulgente pour lui. J'en aurois triomphé, il triomphera de la ſienne, ſi le ciel nous a deſtiné l'un à l'autre. Lorſque j'eus reconnu que

ce prétendu Marquis étoit l'époux que vous m'aviez destiné, je ne contraignis plus mon cœur : vous m'aviez ordonné de le donner, je vous obéis & je vous obéirois encore si cela étoit en mon pouvoir, mais je suis fortement persuadée que cela est au dessus de mes forces ; contentez-vous de ma bonne volonté à cet égard, quelque impuissante qu'elle soit, je sens qu'on ne peut se donner qu'une fois & je le suis pour toute ma vie.

Ces conversations finissent toujours par embrasser les genoux de mon pere & à lui faire espérer un retour que je n'espere plus, puisque le malheureux Northon touche au moment de mettre le dernier sceau à sa perte & à la mienne. Jugez-en par cette lettre que je viens de recevoir ; elle n'est point signée & elle n'avoit pas besoin de l'être pour me faire comprendre qu'elle est de la femme de chambre confidente de ma cousine. Pour cette fois, elle rend un service réel à sa maîtresse.

LETTRE d'un Anonyme, à Mademoiselle Elise.

MADEMOISELLE,

QUOIQU'ON en dise en certaine maison, vous me paroissez une bonne & honnête personne : ainsi j'ai pensé que je ne risquois rien à vous apprendre des choses que vous devez savoir. Je ne voudrois pourtant pas qu'on sût que c'est moi qui les ai dites, ainsi je vous prie ne montrez pas cette lettre qu'à Monsieur Northon, & qu'il ait bouche close sur ce qui est dedans. Ce n'est pas que je craigne rien, j'ai bonne intention je vous assure; mais je serois fâché qu'on crût que je cherche à mettre mon nez dans les affaires d'autrui.

Mademoiselle d'Erlac est si affolée de son Monsieur Northon, qu'elle a juré à sa mere qu'elle ne mangeroit ni ne boiroit, qu'elle n'eût consenti à son mariage avec ce bel Adonis qui n'a vaillant que sa figure, qui à la vérité est assez passable ; car je ne suis

pas de celles qui aiment à dénigrer ceux qui ne leur plaiſent pas, je rends à chacun ſon petit fait. D'abord, Madame a cru que ſa fille diſoit cela pour lui faire peur ; mais quand elle a vu qu'elle n'avoit ni déjeûné, ni dîné, ni ſoupé le jour que vous êtes ſortie de la maiſon, elle a commencé à avoir peur tout de bon & elle eſt venue dans la chambre de Mademoiſelle. Enfin pour couper court, la fille a tant tourné, retourné, manigancé, que ſa mere a été ébranlée, & puis elle a conſenti à tout, ſeulement, dit-elle, pour faire enrager ſon frere Monſieur le Baron, & lui faire voir qu'on préféreroit toujours ſa fille à ſa poupée ; car c'eſt le nom qu'elle vous donne. Mais, ma chere enfant, a-t-elle ajouté, que ferons-nous du Marquis ? Il n'y a qu'à bruſquer les choſes, a répondu Mademoiſelle d'Erlac ; on ſe conſole aiſément des maux qui n'ont point de remede : laiſſez-moi le ſoin de conduire tout ceci, & avant qu'il ſoit peu, vous verrez mon oncle ſécher de dépit ; il le mérite pour avoir oſé parler d'une maniere inſultante d'une fille qui a l'honneur de vous appartenir, & à qui l'on trouve de la
reſſemblance

ressemblance avec vous qui surpassez de cent piques son Elise.

Madame d'Erlac ne soutient jamais de pareils propos, & sa fille sait la conduire où elle veut en la flattant de cette ressemblance dont elle se moque en particulier; car, entre nous, cette Dame n'a jamais été jolie, & si elle est passable à présent, on sait bien.... mais il ne faut pas dire tout ce qu'on sait, revenons à ce que je disois. Madame ordonna donc qu'on fît venir Northon, & il ne fallut pas aller bien loin; mais, comme elle ne devoit pas savoir qu'il n'étoit pas sorti de la maison, on fut un peu de temps avant de le conduire dans sa chambre. La pauvre femme de chambre, qui le tenoit caché dans un cabinet, l'en tira en enrageant de tout son cœur; car elle me l'a dit. Comme elle est fort considérée de ses maîtresses, M. le Marquis de V.... lui a recommandé ses petits intérêts en partant. Oh, dame! c'est celui-là qui est un véritable Seigneur, l'argent ne lui coûte non plus à donner que l'eau de la riviere, & la fille dont je parle, a promesse d'une belle & bonne rente, si le Marquis épouse sa maîtresse. Hé-

las ! cette pauvre rente est bien avanturée, quoiqu'elle ait écrit au Marquis de revenir en poste s'il ne vouloit qu'un jeune godelureau lui coupât l'herbe sous le pied. Il arrivera bientôt, & nos Dames seront bien penaudes ; mais, ma foi, il seroit arrivé trop tard, si par bonheur ce Northon n'étoit pas le plus sot homme du monde. Croiriez-vous bien que ce misérable gueux, qui n'a vaillant que l'habit qu'il a sur le corps, à ce que l'on dit, a fait le dédaigneux ? A propos, cela ne vous fâchera-t-il pas, il alloit vous épouser, dit-on. Pauvreté n'est pas vice, & la sienne n'empêche pas qu'il ne soit honnête homme ; on est ce que l'on peut, & si cela dure, on dira un jour qu'il en vaudra un autre ; car, Mademoiselle a soixante bonnes mille livres de rente. Je ne sais plus où j'en étois, attendez.... c'est qu'il ne veut épouser la Demoiselle, qu'avec le consentement de son pere, & il dit qu'il ne le donnera jamais : qu'elle folie ! comme si une telle somme se trouvoit dans le pied d'un cheval. Si Madame avoit entendu cela, à coup sûr elle eût fait jeter ce garçon par les fenêtres, & j'en aurois

été ravie ; non, c'eſt la femme de chambre qui en eût été bien aiſe ; pour moi, je ne m'embarraſſe guere de ce qu'il fera ; mais cette femme ne veut pas que j'en diſe davantage, tant elle a été contente de ce qu'il refuſoit & ſauvoit ſa rente. Vous croyez que tout eſt fini ; oh, que non ! Mlle. a commencé par gronder, puis elle a pleuré, puis elle a reproché à Northon, qu'il vouloit vous épouſer au lieu d'elle. Lui ne diſoit mot & reſtoit là planté comme un terme. A la fin, Mademoiſelle a tiré de ſa poche une boite où il y avoit des paſtilles : elle en a donné une à ſa petite chienne qu'elle aime beaucoup, & peu après la pauvre bête a eu des convulſions & eſt tombée morte. Comme Northon regardoit cela tout interdit, elle lui a dit que s'il continuoit à s'arrêter à de vains ſcrupules, elle prendroit ce qui reſtoit dans la boite & mourroit à ſes yeux. A cette terrible menace, le pauvre garçon eſt devenu auſſi défait que le jour qu'il mourra, & s'étant jeté aux pieds de ſa maîtreſſe, il lui a promis de faire tout ce qu'elle voudroit. Alors elle a fait appeller un de ces Meſſieurs, qui eſt ami d'elle & de ſa mere, & qui

a été son confident dans tout ceci ; je gagerois bien que ce n'a pas été gratis ; mais ne jugeons personne. Madame est aussi venue, ils ont parlé à demi bas, & je n'ai pu attrapper que quelques mots par-ci par-là. Il est question, je crois, d'un voyage en Angleterre où les jeunes gens se marieront, parce que M. Northon feroit casser le mariage s'il se faisoit en France. Le Confident les accompagnera : Madame fera semblant d'être bien fâchée, afin que la famille n'ait rien à lui dire, & puis elle s'appaisera, & le pere sera forcé de s'appaiser aussi ; voilà ce que j'ai pu attrapper ; mais quand partiront-ils & comment ? je ne puis le dire, parce que je ne le sais pas : toujours est-il sûr qu'il y aura du grabuge, si le Marquis arrive avant ce beau micmac ; il n'est pas homme à se laisser passer la plume par le bec.

Oh ! étrange lettre ! ô l'étrange créature que ma cousine ! mon Dieu, sauvez le pauvre Northon de ses artifices ; comment ce pauvre garçon pourroit-il soutenir de tels assauts ? Malheureusement, je n'ai reçu cette terrible lettre qu'après avoir pris congé de mon pere,

& m'être couchée. Monſieur Northon n'eſt pas encore rentré, & il faut attendre à demain à la lui remettre. Que je vais paſſer une cruelle nuit! j'ai été tentée vingt fois de tout déclarer à ma chere amie, & de la prier d'attendre ſon frere, afin de prendre dès ce ſoir nos précautions; effectivement, je riſquerois trop à différer: ils peuvent partir dès cette nuit. Toute réflexion faite, je vais éveiller Madame Northon, & elle décidera s'il faut attendre juſqu'à demain à obtenir un ordre pour reclamer ſon neveu.

Madame NORTHON continue.

Quel réveil, ma chere Comteſſe, & comment imaginer de pareilles horreurs? Mon frere n'eſt rentré qu'à deux heures du matin: on lui avoit dit que ſon fils étoit chez un jeune homme de ſes amis, qui lui a proteſté qu'il ne l'a pas vu depuis quatre jours. Comme il doutoit de ſa bonne foi, il a eu la conſtance de ſe placer dans un Caffé, vis-à-vis ſa porte, & ne s'eſt retiré que le dernier. Nous avons tenu conſeil ſur les meſures qu'il convenoit de prendre, & nous nous ſommes déterminés

à demander dès le matin un ordre au Lieutenant de Police, pour obliger Madame d'Erlac à remettre Northon à son pere : on dit que ce Magistrat peut délivrer cet ordre ; & comme il est fort galant homme, nous espérons qu'il se prêtera à nos desirs, dans une occasion si délicate, où l'on veut éviter un éclat qui perdroit la d'Erlac. Elle ne mérite pas ce ménagement ; mais nous méritons de le prendre. Oh ! religion, à quoi ne se laisseroit-on pas aller sans toi ? Si les méchants pouvoient comprendre à combien de périls elle les soustrait, en liant les mains à ceux qui la respectent, ils l'aimeroient par reconnoissance. Cette réflexion est de mon frere, qui avoue franchement qu'il étrangleroit la d'Erlac de ses propres mains, si la crainte de Dieu ne modéroit sa fureur.



LETTRE de Madame la Comtesse de SOLMES, à Madame Northon (a).

CETTE lettre vous sera portée par mon valet de chambre, à qui j'ai recommandé la plus grande diligence; je sens pourtant qu'elle arrivera trop tard; le Marquis de V... a deux fois vingt-quatre heures sur lui, & vous le verrez chez Madame d'Erlac au moment où on l'y attend le moins. Cependant, comme il pourroit avoir eu quelques affaires qui auroient retardé sa course, j'ai cru, à tout hasard, devoir vous apprendre qu'il n'ignore point qu'il a un rival à Paris, & qu'il est bien déterminé à lui faire lâcher prise; il faut donc que Monsieur votre frere ne quitte pas un moment son fils. Quoique le Marquis ait acquis, par une

(a) Il faut remarquer que la Comtesse n'avoit pas reçu le dernier paquet de Madame Northon, quand elle écrivit cette lettre, & qu'elle ignoroit par conséquent qu'elle fût sortie de chez Madame d'Erlac, & le reste renfermé dans ces lettres.

funeste expérience, une modération qui lui coûte cher, je craindrois que Monsieur votre neveu, qui ne peut avoir encore une si grande prudence, ne s'exposât mal-à-propos vis-à-vis de lui. C'est un malheur que je n'aie su son départ que depuis une heure; il nous avoit annoncé qu'il resteroit quelques jours à Dijon, & je comptois être à temps de vous avertir de son arrivée par la Poste; le mal est fait, je souhaite être à temps de le réparer.

J'ai fait monter le plus richement qu'il m'a été possible, le portrait d'Elise : il est en bracelet. C'est la partie de ma parure la plus brillante, & celle qui attire d'abord tous les regards. D'abord on admire la beauté du travail; mais quand on apperçoit la peinture, on ne daigne plus jetter un coup d'œil sur le cadre. Notre procès s'étant heureusement terminé par un mariage, cela nous a occasionné bien des fêtes; un ancien Colonel, qui, depuis quelques années, s'est retiré du service, donna un grand repas à nos jeunes gens. Comme nous allions nous mettre à table, entre un Officier tout botté, qu'on présente aux nouveaux mariés, comme un parent du maître du logis.

J'étois alors occupée à parler à une Dame dans l'appartement voisin, & ne rentrai qu'au moment où l'on s'asseyoit. On appella le nouveau venu, Colonel, & je ne m'avisai point de demander son nom. Au milieu du repas, ayant étendu le bras pour donner quelque chose à ma parente, le nouveau venu apperçut mon bracelet, & parut souhaiter de le voir de près. J'ai trop de plaisir à entendre louer Elise, pour ne pas accorder tout de suite la satisfaction de le voir de près à ceux qui le souhaitent. Le Cavalier, après l'avoir longtemps considéré, s'écria : qu'il n'étoit pas possible de voir rien d'aussi parfait, & qu'assurément on avoit embelli la nature. L'ancien Colonel lui dit, en le prenant de ses mains, & en me le rendant : Si nous en croyons Madame, la copie est inférieure à l'original ; mais voici ce qu'il y a de singulier, c'est que cette belle personne avoit un amant qui vient de lui être enlevé par une personne de ta connoissance : on me l'écrivit hier au soir ; devine, si tu peux, le nom de celle qui peut être assez hardie pour disputer une conquête à ce chef-d'œuvre. Seroit-ce la d'Erlac, répondit le Colonel ? On me mande

qu'elle m'eſt infidelle, & c'eſt ce qui m'a obligé de quitter la garniſon quatre mois plutôt que je n'aurois fait. J'ai brigué & obtenu de notre Général l'ordre de terminer certaines affaires qui me retiendront à Paris aſſez de temps pour terminer mon mariage avec cette Demoiſelle ; car, je ne ſaurois me perſuader que ſa mere voulût manquer aux engagements qu'elle a pris avec moi ; je lui ai écrit il y a trois jours, pour la prier de tout préparer pour la cérémonie, ſans lui rien dire de ce qu'on m'avoit écrit ; &, dans la vérité, je crois qu'on a voulu me donner cette alarme, pour m'obliger à conclure promptement, celle qui m'a écrit ayant quelques raiſons de preſſer l'affaire.

Et vous prenez la choſe ainſi qu'il la faut prendre, dit l'ancien Colonel, en lui frappant ſur l'épaule ; en vérité, mon ami, tu as des diſpoſitions admirables pour faire un mari du bel air, un mari adorable ; continue à douter de tout ; & moi je te dis que ton Angelique auroit épouſé ſon Medor, ſi cela eût dépendu d'elle ; mais il y a une petite difficulté ; c'eſt que ce M. a un pere qui l'a engagé avec la charmante fille dont tu admires le portrait,

que c'eſt un Gentilhomme de la vieille roche, qui ſe feroit écarteler, plutôt que de manquer à ſa parole. Cette Demoiſelle eſt fille du Baron de M..., qui vient du fond de l'Amérique pour faire ce mariage ; ainſi tu peux dormir en repos, non en comptant ſur la fidélité de la Princeſſe, mais ſur l'impoſſibilité dans laquelle elle ſe trouve d'épouſer ſon Adonis, qui n'eſt pas d'âge à braver l'autorité paternelle.

Eh! qui eſt trop bien né pour le faire, repris-je avec vivacité! Je ſuis très-liée avec toute cette famille, & je pourrois répondre que, ſi perſonne que lui ne diſpute Mademoiſelle d'Erlac à Monſieur, il peut regarder ſon mariage comme fait. Cette Demoiſelle eſt fort aimable, mais elle eſt trop ſage pour s'être entêtée d'un jeune homme qui eſt engagé depuis long-temps ; une plaiſanterie a donné lieu à ces bruits, & là-deſſus je contai à la compagnie la petite ſupercherie qu'on avoit faite le jour de l'arrivée de Monſieur Northon.

Je m'étois hâtée de juſtifier la d'Erlac, tant j'avois peur que l'ancien Colonel n'en dégouttât ſon ami; mon apologie n'a pas fait fortune auprès de lui,

& il a branlé la tête d'un air à me faire croire qu'il en savoit autant que moi sur cet article : heureusement le futur n'a pas paru le remarquer ; je conçois que c'est un mariage de fortune, où le cœur n'entre pour rien. Mais, n'est-il pas étrange, ma chere amie, que tous nos secrets soient ainsi éparpillés jusqu'à trente lieues de Paris ? Cela ne peut venir que des domestiques, & je crains beaucoup que cet amour ne soit la premiere nouvelle dont on régalera le Baron à son arrivée. Il seroit fort avantageux que le mariage de la d'Erlac fût conclu avant ce temps.

Le jeune Colonel est sorti au dessert, sous prétexte des affaires qu'il avoit à Dijon, & je n'en ai point entendu parler jusqu'à ce soir, où j'ai vu la femme de l'ancien Colonel, qui vient de m'apprendre que le discours de son mari a fait sur cet homme plus d'impression qu'il n'a paru, puisqu'il est parti sur le champ ; c'est ce qui m'engage à vous dépêcher mon Courier. La Poste ne part que demain, & un quart d'heure de retardement pourroit causer de grands malheurs. Le mieux, ce me semble, seroit de reprendre notre an-

cien projet : inventez un prétexte pour me venir voir : partez sur le champ, cela fera moins d'éclat, que de sortir de la maison de Madame d'Erlac, en restant à Paris. Dites que je suis bien malade, vous ne mentirez pas ; j'ai la fievre de frayeur, en pensant à ce que peut produire la rencontre du Colonel & de Northon.

Seconde LETTRE *de Madame la Comtesse de* SOLMES, *à Madame Northon.*

QUELS odieux projets, quel renversement de tous nos desseins ! je ne ferai pas une goute de bon sang, jusqu'à ce que j'aie su le dénouement de cette aventure. Tout mon espoir est dans la résolution que vous m'annoncez dans les lettres que je viens de recevoir ; c'est bien ici le cas d'une lettre de cachet, j'espere que Monsieur Northon en obtiendra une.

Ah ! mon Dieu, quel malheur avons-nous à craindre ? La femme du Colonel sort d'ici, & a obtenu de son époux la permission de me donner une lettre

qu'il vient de recevoir de ſon ami ; je vous l'envoie, car je n'ai pas le courage de la copier : je ſuis à demi-morte de l'avoir lue. Mon Dieu, détournez les malheurs que je crains.

LETTRE du Marquis de V.... à Monſieur .... ancien Colonel du Régiment D.....

JE t'ai promis le détail de mon aventure avec la d'Erlac, je tiens ma parole ; &, dans l'incertitude de l'événement qui terminera cette affaire, je veux te charger de quelques arrangements, que je n'ai pas le temps de prendre moi-même.

Tu n'ignores pas que je n'ai jamais eu d'amour pour la d'Erlac ; ſon bien eſt conſidérable ; j'avois beſoin d'un mariage avantageux pour réparer les folies de ma jeuneſſe : on me la propoſa ; &, bien convaincu que les femmes d'aujourd'hui ne ſont pas élevées de façon à procurer certains agrémens dans le mariage, je t'avouerai que je paſſai ſur les bizarreries que je remarquai dans le caractère de cette créa-

ture, dont la figure, d'ailleurs, eſt aſſez paſſable. Ma naiſſance ébloüit la mere & la fille ; la premiere, avoit ſacrifié la hauteur Allemande au deſir d'être riche ; la ſeconde eſt haute, & ſe ſentit flattée d'un établiſſement qui la produiroit à la Cour. Notre mariage fut arrêté, & on ne le différa que juſqu'au temps où j'eſpérois le grade de Maréchal de Camp, que je compte emporter dans ce voyage. Un peu de familiarité avec la d'Erlac, me découvrit qu'elle étoit légere, capricieuſe ; je craignis dont que, pendant mon abſence, il ne ſe trouvât quelqu'un à qui ſon héritage convînt autant qu'à moi : la facilité avec laquelle j'avois plu, m'annonçoit que la place n'étoit pas difficile à prendre ; ainſi je crus devoir m'aſſurer auprès d'elle d'un argus, qui me rendroit compte de toutes ſes démarches. J'achetai l'amitié d'une femme de chambre favorite, & par des bienfaits, & par des promeſſes futures. C'eſt de cette femme que j'ai appris l'infidélité de la d'Erlac, avec des circonſtances ſi atroces, que l'intérêt de ma fortune a cédé au deſir de me venger ; c'eſt l'unique but de mon voyage, dont je t'ai fait un myſtere, parce que

tu m'as paru trop lié avec une amie de cette créature, que je méprise trop actuellement, pour recevoir sa main, eût-elle le double de sa fortune ; je t'avoue même que la crainte que cette amie, en la prévenant, ne la mît en état d'éluder ma vengeance, me fit partir sur le champ sans t'en avertir, & j'ai crevé deux chevaux pour faire plus de diligence. Je ne voulois que forcer son amant à renoncer à elle en ma présence, & lui déclarer tout de suite qu'elle ne méritoit pas de porter le nom d'un honnête homme. Je fus confirmé dans cette résolution par les horreurs que ma confidente m'apprit en arrivant, aussi-tôt que je lui eus confirmé mes promesses, indépendamment de mon mariage. Ce récit m'inspira une grande horreur pour cette vile créature, & beaucoup de pitié pour le jeune homme qu'elle a séduit. C'est une belle statue, me dit cette femme, doux, timide, dévot, aisé à subjuguer. Je regardai comme un service essentiel que je rendrois à la famille du jeune homme, l'action que je méditois, c'étoit de confondre la d'Erlac en sa présence, & de le faire rougir de son attachement pour elle,

n'imaginant pas que l'affaire pût avoir des suites sérieuses vis-à-vis d'un enfant de dix-huit ans. Tu le sais, j'ai malheureusement fait mes preuves en fait de courage, & je suis parvenu à cet âge où un homme raisonnable loin de chercher à se faire une affaire, cede tout ce qu'il peut céder sans blesser son honneur pour en éviter l'ombre. La femme de chambre m'apprit que sa maîtresse gardoit le jeune Northon à vue ; il étoit caché dans le cabinet de cette femme où il passoit le jour, & la nuit sa dulcinée le faisoit venir dans sa chambre. Cette femme m'apprit encore qu'elle soupçonnoit un projet d'enlevement, & que dans la crainte que je ne fusse pas arrivé assez tôt pour l'empêcher, elle en avoit fait avertir le soir même, le pere du jeune homme par une lettre anonyme. Toutes ces circonstances me parurent favoriser mes vues, j'obtins de cette femme la permission d'entrer dans une garde-robe de plein pied avec la chambre de la d'Erlac, d'où je pourrois sortir quand je le jugerois à propos, pour la confondre. Mon projet ne m'a que trop réussi : je trouvai Northon (c'est le nom de l'amant)

plus mélancolique que tendre, & je jugeai que le projet du départ étoit réel, & devoit s'exécuter à la fin du jour suivant. La joie la plus vive brilloit dans les yeux de la d'Erlac, & elle s'efforçoit de la faire passer dans le cœur de son amant, qui ne se prêtoit pas, ce me sembloit, à la satisfaction qu'elle ressentoit. Cette effronterie porta mon indignation à son dernier période : je sortis de mon embuscade, & ne ménageai point mes termes en lui parlant : sa confusion annonçoit combien elle se sentoit coupable ; je ne lui donnai pas le temps de se remettre, & m'adressant à Northon : Jeune homme, lui dis-je, rendez grace à votre âge, & à la pitié que vous m'inspirez, sans quoi je vous aurois donné une leçon qui eût pu vous coûter cher.

Ma jeunesse ne m'empêchera pas de vous en donner une utile & dont vous paroissez avoir besoin, me répondit Northon, d'un air modeste, mais ferme ; c'est qu'un honnête homme ne se doit jamais permettre d'insulter une femme ; qu'il y a de la lâcheté à le faire, puisqu'elle n'a d'autre défense que ses larmes, & je vous eusse fait

repentir de votre oubli ſur ce que vous devez à Mademoiſelle, ſi le lieu me l'eût permis. Ces paroles répondoient ſi peu à cette phiſionomie ſi pleine de douceur, que je demeurai ſtupéfait; je fais rendre juſtice à la vérité, le principe de Northon étoit juſte, il ne faiſoit que ce qu'un galant homme devoit faire en pareil cas, ainſi je ne pus me défendre de l'eſtime qu'il m'inſpiroit, & cela me fit paſſer ſur ce que ſon diſcours avoit de trop dur. Je conviens avec vous, lui dis-je, du reſpect qu'on doit aux perſonnes du ſexe; mais quand une femme s'oublie juſqu'au point où cette.... N'ajoutez pas un ſeul mot de plus, Monſieur, me dit-il, en m'interrompant. Un de mes devoirs eſt celui de protéger les perſonnes outragées telles qu'elles ſoient; à plus forte raiſon, ne puis-je ſouffrir qu'on inſulte en ma préſence une Dame qui m'eſt chere à plus d'un titre; je vous répete que ſans le reſpect que je dois à la maiſon où nous ſommes, j'aurois eſſayé de vous impoſer ſilence d'une maniere plus perſuaſive : vous n'êtes ni le pere ni l'époux de Mademoiſelle, ainſi vous n'avez aucun droit de critiquer, d'e-

xaminer même ses actions. Si vous voulez m'en croire, vous réparerez en galant homme un emportement qui ne déshonore que vous. Retirez-vous, Monsieur, & si vous vous trouvez offensé de mon discours, je vous déclare que je differerai de huit jours un voyage que j'étois sur le point de faire. Je n'attaquerai jamais personne, Dieu, ma raison & mon Roi me le défendent; mais rien ne m'ordonne de croiser les bras si on m'attaque. En cas que vous l'entrepreniez, Monsieur, vous verrez qu'attentif à épargner votre vie, je me comporterai de façon à vous faire comprendre que je sais défendre la mienne.

Imagine-toi voir Monsieur Doucet dans le Glorieux, & tu auras une idée de cette scene. C'étoit de l'air le plus tranquille que ce petit homme me tenoit ce discours, je dis petit homme quoiqu'il soit de la plus haute taille, c'est qu'on pourroit l'habiller en fille sans que son menton décélât son sexe, & je trouvois singulier qu'un enfant osât me provoquer. Aussi la patience m'échappa-t-elle absolument. Vous avez trop de présomption, lui dis-je, quand vous vous persuadez que je

vous ferai l'honneur de me meſurer avec vous ; on ſait le traitement qu'on doit faire aux enfants qui s'oublient, & vous y pouvez compter. En finiſſant ces mots, j'enfonçai mon chapeau & voulus ſortir par l'endroit où j'étois entré ; il me prit le bras & me le ſerrant d'une maniere à y laiſſer des marques, il me dit : les femmes menaçent, les hommes exécutent ; au reſte, je vous avertis que ce que vous projettez eſt plus aiſé à dire qu'à faire.

Ma rage étoit à ſon comble, je mis deux ou trois fois la main ſur la garde de mon épée, puis conſidérant qu'il n'avoit pas la ſienne, & qu'aux premieres apparences de combat, les cris de ces femmes attireroient toute la maiſon ; je ſortis en faiſant les plus grandes menaces à un homme qui ne paroiſſoit pas les entendre, tant il parut peu effrayé. De retour chez moi, je fus plus d'une heure comme un fou ſans ſavoir à quoi me déterminer. Mes eſprits s'étant un peu calmés, je ne fus pas aſſez injuſte pour condamner le jeune homme : il m'avoit inſulté de la maniere la plus haute ; mais je l'avois mis dans le cas de ne pouvoir

agir autrement ſans ſe déshonorer lui-même. Sa conduite méritoit mon eſtime plutôt que mon reſſentiment. Je ne pouvois m'empêcher d'admirer ſon courage dans une ſi grande jeuneſſe, & ſi la ſcene s'étoit paſſée entre nous, je crois que je n'aurois pas héſité à le prier d'oublier ce qui s'étoit paſſé & de m'accorder ſon amitié. Oui, je t'aſſûre, j'aurois préféré le parti de lui avouer que j'avois tort à celui de me battre contre lui. Un maudit préjugé ne me permit pas de ſuivre mes propres lumieres; ces deux femmes pouvoient donner à cette hiſtoire le tour le plus malin. Cinq combats particuliers, & quinze années de ſervice n'empêcheroient pas qu'on ne m'accuſât de lâcheté pour avoir ſouffert une telle inſulte. Je me réſolus donc à faire un appel à ce jeune homme, & j'étois aſſis vis-à-vis de mon bureau pour lui écrire, lorſqu'on me rendit ce billet.

Billet de Northon.

Il eſt des circonſtances qui font violer les réſolutions les plus fermes & les plus ſenſées. J'ai toujours eu le

duel en horreur, vous m'avez mis dans le cas de la surmonter, Monsieur ; l'honneur de Mademoiselle d'Erlac demande une réparation proportionnée à l'outrage que vous lui avez fait. Choisissez donc, ou de lui demander pardon à genoux devant moi & la femme de chambre, des injures atroces, que vous lui avez dites ; ou marquez-moi le lieu où vous voudrez vous trouver demain matin. Vous pouvez choisir les armes. J'attends votre réponse. NORTHON.

Réponse du Marquis.

Vous m'avez prévenu, Monsieur ; je prenois la plume, non pour vous offrir une excuse pour la d'Erlac à laquelle je n'ai pas dit la moitié de ce qu'elle mérite ; mais pour vous marquer que si vous vous trouvez choqué des mots qui me sont échappés par rapport à vous, je vous offre la satisfaction qu'on doit à un homme d'honneur. Je vous attendrai demain à cinq heures du matin dans le bois de Boulogne ; je serai seul, & n'aurai d'autres armes que mon épée.

Le Marquis de V...

N'admires-tu pas le ſtyle de ce billet, il a preſque l'air d'une excuſe pour le jeune homme, & je ſuis tout ſurpris lorſque je me le rappelle. C'eſt l'effet de l'horrible répugnance que je me ſens pour ce combat dont j'ai mauvais augure. En effet, il ſera toujours malheureux pour moi quand j'en ſortirois victorieux. Tu peux compter que je ménagerai beaucoup cet eſtimable jeune homme dont je ne me pardonnerois jamais la mort ; je ne penſerai qu'à le déſarmer, ſans vouloir d'autre avantage de mon expérience dans un métier où il eſt novice, & où je n'ai été que trop heureux. Cependant, comme il ne faut compter abſolument ſur rien, & que les armes ſont journalieres, je joins à cette lettre un petit mémoire de mes dettes que je te prie d'acquitter en cas d'accident. Adieu, mon ami. Si j'avois peur, je compte tant ſur toi, que je croirois pouvoir te l'avouer ; c'eſt toute autre choſe que je ne te puis définir. Je ſouhaiterois de bon cœur me caſſer les deux jambes cette nuit, pour éviter le combat de demain.

LETTRE

LETTRE de Madame NORTHON, *à Madame la Comtesse de Solmes.*

JE reçois en même temps, & la lettre que vous m'avez envoyée par la poste, & celle que m'a remis votre courier. Vous aviez bien raison, ma chere Comtesse, de penser qu'elles arriveroient trop tard pour prévenir l'affreux malheur dont nous étions menacés & dont je frémis encore : Dieu seul pouvoit nous secourir & nous a favorisés de graces bien particulieres dont je vous ferai le détail en vous renvoyant votre courier. Je le retiendrai quelques jours pour le remettre de la fatigue qu'il a essuyée, & qui lui a donné un accès de fievre ; ces lignes ne sont que pour vous apprendre que nous touchons au moment de voir toutes nos peines terminées. Le détail des événements qui nous ont conduit à cet heureux terme, demande plus de temps & de tranquillité que je n'en ai aujourd'hui ; mais je n'ai pu vous laisser dans l'in-

quiétude que votre tendre amitié pour nous ne peut manquer de vous faire éprouver.

Seconde LETTRE *de Madame* NORTHON, *à Madame la Comtesse de Solmes.* (a).

LORSQUE je vous écrivis ce billet que vous avez dû recevoir il y a deux jours, j'étois encore dans la crainte de perdre mon neveu; les Chirurgiens n'osoient rien prononcer sur ses blessures. Il répondent actuellement de sa vie, ainsi je puis me livrer toute entiere à l'espoir des jours les plus sereins, & veux vous faire partager notre joie après avoir déposé dans votre sein toutes nos amertumes. Je ne sais ce que mon frere vous a écrit en vous renvoyant votre courier à qui nous avons soigneusement caché tous

(*a*) Apparemment qu'il manque ici plusieurs lettres, puisqu'il y a quinze jours d'intervalle entre le premier billet de Madame Northon & cette lettre. On n'a point retrouvé non plus celle de la Comtesse.

nos malheurs ; il m'assure que sa lettre étoit tournée de maniere à ne vous donner aucune inquiétude.... On m'apporte la vôtre, vous me demandez des détails ; les bonnes nouvelles qu'on vous annonce sont promises d'un air embarrassé & qui vous donnent des soupçons que votre valet de chambre n'a pu lever. Cela ne me surprend point, chere amie ; je m'étonne même que nous ayions eu la force d'écrire dans un temps où nous étions en proie aux plus vives alarmes ; mais c'est tout de bon, que le plus beau jour a succédé à ces jours d'horreur. En voulez-vous la preuve, c'est que le récit qui va suivre, je le tiens de la bouche de ce cher neveu ressuscité & pour le corps & pour l'ame. La lettre du Marquis de V.... vous a laissé dans l'endroit le plus critique : Northon subjugué par le vice jusqu'au point de faire un appel. Ma main frémit en traçant ces terribles mots. Apprenez par quel degrés il étoit tombé dans ce dernier période de l'aveuglement & du crime.

Mademoiselle d'Erlac, pour se ménager plus de temps à voir Northon, avoit feint d'être incommodée ; &

s'étoit rétirée dès huit heures dans son appartement, ainsi il n'en étoit que neuf, lorsque le Marquis en sortit, & c'étoit l'heure où Madame alloit se mettre à table, & où tous les domestiques étoient dans la salle à manger. La fille, consternée de l'apparition du Marquis, n'avoit pas eu le courage d'ouvrir la bouche; lorsqu'elle en fut délivrée, elle tomba dans des transports de rage dont sa femme de chambre eût été la victime, si elle ne se fût évadée. Cette femme, enragée du mauvais traitement de sa maîtresse, outrée de l'idée de perdre sa pension, malgré les promesses du Marquis, résolut de se venger de la maniere la plus éclatante.

Vous savez que Madame d'Erlac, aussi-bien que toute la maison, ignoroit que Northon fût chez elle, & qu'il y passât les jours & les nuits. Cette méchante créature, voulant rendre ce secret public, dit à un valet: courez vîte avertir Madame que sa fille se meurt, je vais avertir le Médecin. Cet homme effrayé monte dans la salle, annonce sans ménagement cette nouvelle à Madame d'Erlac, qui courut à la chambre de sa fille, suivie de toute

ſa maiſon. Madame recula d'effroi en voyant Northon à cette heure dans la chambre de ſa fille. Vous allez être effrayée de l'effronterie de cette créature. Elle reſta aſſiſe ſur ſon fauteuil, la tête appuyée dans une de ſes mains, & dit à ſa mere : Comment avez-vous pu être ſi-tôt inſtruite du péril que j'ai couru, & dans lequel j'aurois ſans doute ſuccombé, ſi Monſieur, ſurpris de trouver votre porte ouverte à cette heure, n'eût ſuivi le mouvement ſecret qui le portoit à monter dans mon appartement. Mais le récit de ce qui vient de m'arriver doit vous être fait en particulier : renvoyez votre monde, &, ſur-tout, qu'on mette les verroux ; l'infâme créature qui vient de s'échapper, avec ſon complice, peut avoir de fauſſes clefs, & nous aurions tout à craindre de ſon déſeſpoir. Northon fut véritablement effrayé de l'intrépidité avec laquelle cette fille débitoit cette fable, & il nous a confeſſé depuis, que s'il n'avoit pas dans ce moment fermé avec obſtination les yeux à la lumiere, il eût évité l'excès dans lequel il eſt tombé ; mais il falloit qu'il fût juſques ſur le bord de l'abyme, pour en connoître la profondeur, & pour employer le

reste de sa vie à remercier la divine Miséricorde qui l'avoit retenu dans un pas si glissant.

Quand Mademoiselle d'Erlac fut seule avec sa mere, elle lui ajusta un roman assez vraisemblable. La femme de chambre, séduite par le Marquis, l'avoit introduit dans son appartement; il avoit tout employé pour la forcer à lui signer une promesse de mariage, avec un dédit de cent mille livres. Désespéré de sa fermeté à refuser de le faire, il l'avoit menacée du dernier outrage; & à l'aide de cette misérable, il essayoit de lui fermer la bouche avec un mouchoir, lorsque Northon étoit entré miraculeusement, & l'avoit forcé de fuir.

A peine eut-elle fini son récit, que Madame d'Erlac, s'adressant à Northon, lui dit: Un pareil outrage ne peut se laver que dans le sang du Marquis, & je vous crois trop honnête homme pour remettre à un autre le soin de nous venger. Northon lui répondit que, suivant les idées reçues dans le monde, le Marquis ne pouvoit dissimuler la maniere haute & insultante avec laquelle il lui avoit reproché l'excès où il s'étoit emporté; que sans doute il

chercheroit à s'en venger, & qu'alors il ne reculeroit pas ; mais qu'il ne pouvoit se résoudre à lui faire un appel, cette action lui paroissant proscrite par la raison, autant que par la loi de Dieu & celle du Prince. A ces mots, Madame d'Erlac, jetant sur sa fille un regard enflammé de colere & d'indignation, lui dit : Je vous crois l'ame trop noble pour conserver l'ombre de l'inclination pour un lâche, un homme sans honneur. Voilà la suite de la folle condescendance que j'ai eue pour vos foiblesses ; mais n'espérez pas que je la pousse plus loin. Ou Monsieur se déterminera à demander satisfaction au Marquis, ou vous irez dès le point du jour dans la retraite la plus obscure, pleurer la faute que vous avez faite, en vous abaissant jusqu'à lui. Je ne lui donne qu'un quart d'heure pour se déterminer, ajouta-t-elle, en posant sa montre sur sa table ; un plus long délai le rendroit indigne d'être mon gendre. Elle sortit de la chambre en finissant ces paroles ; mais elle en laissa la porte ouverte, & se promena avec beaucoup d'agitation dans l'appartement voisin.

Northon restoit immobile à sa place,

& loin de penſer à prendre la détermination qu'on exigeoit de lui, il m'a dit qu'il étoit plongé dans une nuit obſcure, agité de penſées qui ſe ſuccédoient avec autant de rapidité que les flots d'une mer orageuſe, ſans qu'il pût en diſcerner aucune. La d'Erlac le tira de cette eſpece de léthargie, par un ſpectacle qu'il ne put ſoutenir. Il la vit à ſes pieds baignée de ſes larmes, lui demandant la vie, qu'elle ne pourroit ſoutenir, après la perte de ſa réputation. Elle ne pouvoit la recouvrer que par ſon mariage : on l'avoit trouvée ſeule avec lui, la femme de chambre qui les avoit trahis empoiſonneroit ces rendez-vous, dont il connoiſſoit l'innocence ; ſon rapport ſeroit confirmé par le Marquis, & ſa priſon dans un Couvent autoriſeroit le public à la regarder comme coupable. Ah ! s'écrioit-elle, en lui prenant les mains, ſi je ne préviens pas, par une mort violente, l'infamie & les tourments auxquels vous ſemblez me dévouer, je ſerai bientôt conſumée de regrets & de honte dans le Couvent où ma mere veut me conduire ; vous vous reprocherez, mais trop tard, la mort d'une perſonne, dont le ſeul crime eſt de vous avoir trop aimé.

Je vous ai dit que je tiens ces circonstances de la bouche de mon neveu. Quoiqu'il soit radicalement guéri de la malheureuse passion qui l'a conduit à deux doigts de sa perte, il n'a pu s'empêcher de verser des larmes, en se rappellant la situation de cette infortunée : ce sont ses termes. Jugez de l'état où il fut réduit alors. Son cœur n'étoit point fait pour résister à tant de douleur, dans une personne qu'il avoit tant aimé, & dont il causoit le malheur ; & tendant les mains à cette fille, il lui dit, en poussant un profond soupir : Vous triomphez, Mademoiselle : il m'en coûtera la vie ; mais, du moins, je serai le seul misérable. L'ayant remise dans son fauteuil, il dit à Madame d'Erlac qu'il étoit prêt à faire tout ce qu'elle jugeroit à propos, & écrivit en sa présence le billet d'appel dont vous avez lu la copie. Il demanda permission de se retirer dans le cabinet de sa maîtresse en attendant la réponse, & y écrivit la lettre suivante, que mon frere reçut à six heures du matin, comme il alloit sortir, pour aller chez M. le Lieutenant de Police.

LETTRE de Monsieur NORTHON le fils, à son pere.

ON ne s'arrête point au premier crime, vous me l'avez répété cent fois ; & j'en fais la funeste expérience. Je ne vous détaillerai point les miens ; ils sont tels, que je ne mérite pas un seul de vos regrets. Oubliez un misérable, qui a poussé l'ingratitude pour vous, aussi loin qu'elle peut aller, malgré les sentiments du cœur le plus respectueux & le plus tendre. Oui, Monsieur, prêt à perdre la vie, ou par les mains d'un ennemi, que je provoque au combat, ou sur un échafaud, où le duel doit me conduire, mon seul regret est d'avoir semé d'amertume des jours que j'aurois voulu rendre sereins aux dépens de ma propre vie. Je meurs pénétré de reconnoissance des bontés de Monsieur le Baron ; ah ! je n'étois pas digne du présent qu'il me destinoit, & le Ciel devoit à la vertueuse Elise un époux plus capable de faire sa félicité. J'ai senti tout le pouvoir de ses vertus & de ses charmes, mais je me suis

rendu justice ; un cœur souillé d'une flamme déshonorante, n'étoit plus digne de lui être offert. Helas ! elle donnera des larmes à mon malheureux sort, & cette pensée, loin d'adoucir l'horreur de mes derniers moments, ajouteroit à mes maux, s'ils n'étoient à leur comble. Je vous repète ce que je vous ai déja écrit une fois ; je suis né pour faire le malheur de tout qui m'appartient. De quels coups cette lettre va-t-elle percer le cœur de Madame Northon ! Qu'elle emploie tout le pouvoir qu'elle a sur l'esprit de son éleve, pour la porter à remercier Dieu d'avoir eu le bonheur d'échapper à un tel époux, qui, malgré son indignité, meurt en l'adorant.

Dans quelques heures votre fils sera rayé du nombre des vivants, ou entre les mains de la Justice : ma coupable amante ne recueillera point le fruit du crime qu'elle me fait commettre ; & si mon ennemi succombe, j'irai me livrer à toute la rigueur des loix, pour éviter le malheur d'être son époux.

NORTHON.

Jugez, ma chere, de l'état où une telle lettre réduisit mon frere ; j'avoue

qu'elle me mit hors de sens. Il étoit probable que Northon avoit pris la précaution de ne nous faire parvenir cette lettre, qu'après l'heure qu'il avoit marquée pour son combat. Recourir à l'autorité, sous une espérance incertaine, c'étoit l'exposer aux poursuites de la Justice. La présence du Baron, qui entra dans notre chambre avec sa fille, fut pour nous un redoublement de peine ; il falloit dévorer nos larmes, & cacher, sous une apparente tranquillité, l'agitation la plus affreuse. Mon frere ne put soutenir cette feinte, il sortit : je feignis d'avoir un mot à lui dire, & l'arrêtai sur l'escalier, pour savoir à quoi il se déterminoit ; dans mon trouble, je laissai tomber la lettre fatale, que je crus mettre dans ma poche. Le Baron, qui s'amusoit à regarder des Livres qui étoient sur ma table, ne l'apperçut point ; Elise l'ayant ramassée, & connoissant l'écriture de mon neveu, ne put résister au desir de savoir ce qu'il pouvoit nous mander, & m'a dit depuis qu'elle croyoit y trouver la nouvelle de son mariage avec sa cousine, & qu'elle se sentoit assez de courage pour soutenir ce malheur ; mais son courage l'abandonna à

la seule pensée de la mort de son amant, & sur-tout d'une telle mort. La vivacité de sa foi lui peignit, avec des couleurs si vives, les suites affreuses du dernier moment dans le crime, que la terreur faillit à lui ôter la vie. Elle tomba sur le plancher sans connoissance, & pendant une heure, on ne s'apperçut qu'elle vivoit encore, que par d'affreuses convulsions.

Que n'ai-je point souffert dans cette horrible matinée ! J'avois à soutenir le spectable de cette chere fille mourante, le désespoir, les reproches de son pere. La douleur le rendoit injuste, & il y eut bien des moments où il oublia tout ce qu'il me devoit, pour se souvenir que j'étois la tante de l'infortuné qu'il accusoit, avec raison, de la perte de sa fille ; car, dans la terreur que me causoit l'état d'Elise, je n'avois pas seulement pensé à ramasser la lettre qui avoit causé cet accident, & il l'avoit lue. Dans toute autre circonstance, la pitié l'eût intéressé à notre douleur ; la sienne alors étoit si excessive, qu'elle fermoit son ame à tout autre sentiment. Sur les sept heures du matin, son pouls parut se calmer ; le Médecin & le Chirurgien la faisoient arroser sans cesse

de l'eau la plus froide qu'on pouvoit trouver ; on y jetoit même des morceaux de glace pour la rendre plus pénétrante. Cet étrange remede produisit enfin un effet que je n'osois m'en promettre ; elle ouvrit les yeux, & m'ayant démêlée parmi ceux qui environnoient son lit, elle tourna vers moi ses yeux presque éteints, & me dit : Est-il mort, chere amie ? son malheur éternel est-il consommé sans retour ?

Un mouvement machinal m'emporta ; (car je n'ai pas la vanité de croire que j'aie été inspirée, & mon respect pour la vérité ne m'eût pas permis de mentir) je prononçai, comme involontairement, ces mots : Il vit, ma chere enfant, & ne vit que pour réparer ses fautes & vous aimer. Effet surprenant de l'amour & de la tendresse paternelle ! ces deux mots opérerent une métamorphose subite dans le pere & la fille. Le visage d'Elise se couvrit d'une rougeur qui fit disparoître les ombres de la mort, dont elle paroissoit environnée ; ses yeux s'animerent, & jamais je ne les vis briller d'un feu plus pur. Elle se mit sur son séant avec toute la vivacité d'une personne en bonne santé ; & me tendant la main : Ah ! ma

mère, s'il vit, s'il repent, je bénis les maux qu'il m'a fait souffrir. Ils me seront chers; tout est oublié, pardonné. Elle leve ensuite ses beaux yeux vers le Ciel, &, par une priere animée & fervente, elle le remercie du miracle qu'il a fait en notre faveur. Le Baron, à ce changement si peu espéré, se rapproche du lit de sa fille, la considere en silence, semble la dévorer des yeux, & se sent comme forcé à suspendre les marques de sa tendresse, pour ne pas troubler l'entretien de cette chere fille avec son Dieu; les étrangers se sentent pénétrés de respect, il leur semble que la présence du Tout-puissant se manifeste d'une façon toute particuliere dans cette chambre: elle leur paroît un temple où il veut être adoré; tous fléchissent les genoux, sans en excepter nos Esculapes. Après quelques minutes de la priere la plus fervente, Elise nous remercie par un sourire charmant, de nous être joints à elle pour remercier la divine Miséricorde, & tend la main à son pere pour lui demander la sienne. Le Baron, ne se possédant plus, se jette sur elle, l'accable de ses caresses, laisse couler des larmes de joie. A ces témoignages de

la tendresse de son pere, le cœur d'Elise s'attendrit, ses larmes & ses sanglots se confondent avec ceux de son pere & les miens, elle ne peut prononcer que des mots à demi-articulés, & je commençois à craindre les suites de cet état; le Médecin me rassura. Elle est sauvée, s'écria-t-il; laissez un libre cours à ces mouvements, laissez couler ses pleurs; je ne craignois pour elle que le serrement de cœur, qui rend comme insensible.

Le Baron, devenu tranquille sur le sort d'Elise, se rappella la maniere dure avec laquelle il m'avoit parlé, & l'excellence de son cœur ne lui permit pas de rester un moment sans réparer cette faute. Que ne vous dois-je pas, me dit-il, en me baisant les mains? Vous me rendez ma fille: achevez de me rendre la paix, en m'accordant le pardon des reproches injustes que j'ai osé vous faire. Puis m'ayant tirée à l'écart, comment soutiendrons-nous, me dit-il, la feinte qui la rappelle à la vie?

Cette crainte, ou plutôt cette certitude du plus grand des malheurs, ne m'avoit pas permis de me livrer à la joie du meilleur état d'Elise: n'avois-

je pas à craindre une rechûte, lorſqu'il faudroit lui annoncer la vérité ? J'expoſois mes craintes au Baron, lorſqu'un domeſtique entre, & dit à mon frere qu'un Payſan le demande dans la chambre prochaine. A ces mots, mon ſang ſe glace, & ſi je n'euſſe trouvé des forces dans la crainte d'expoſer Eliſe à une mort certaine, je crois que je n'euſſe jamais ſupporté l'état affreux dans lequel je me trouvai; car, je crus fermement qu'on venoit annoncer à mon frere la mort de ſon fils. Cette crainte fit de tels progrès, pendant quelques minutes que mon frere fut abſent, que je ne conçois pas comment elle ne m'ôta pas la vie. Non, Madame, je ne ſouffrirai pas davantage, au moment où mon ame ſortira de mon corps; une ſueur froide en coula avec tant d'abondance, que mes habits en furent percés en une minute; je n'exagere point, Madame, l'eau ſortoit de mes ſouliers, le plancher en étoit inondé; un nuage épais couvroit mes yeux, & ma pâleur manifeſtant mon état, fit jetter un cri douloureux à Eliſe. Ma bonne amie ſe meurt, cria-t-elle à ſon pere, au nom de Dieu, ſecourez-la. Effectivement mes jambes chanceloient,

& je pus à peine bégayer quelques mots, pour lui faire comprendre que cet état étoit une suite de la frayeur que j'avois éprouvée. Le Baron m'avoit fait asseoir sur le lit d'Elise ; le Médecin me tenoit des sels sous le nez, le Chirurgien m'en frottoit les tempes ; Elise ne se trouvoit plus la force de supporter une émotion si vive, & touchoit au moment de retomber dans le terrible état dont elle sortoit à peine. Le retour de mon frere fit un changement subit de cette scene douloureuse. Ses yeux étincelloient de joie ; il tenoit un papier ouvert qu'il baisoit de temps en temps, & il étoit tellement transporté, qu'il ne s'apperçut pas de ma foiblesse : il est vrai que j'éprouvois alors une nouvelle révolution, qui fut plus dangereuse que la premiere ; & qui eut pu éteindre le reste de ma vie, si on ne m'eût sur le champ ouvert la veine ; mais rien ne put suspendre mes questions & celles du Baron ; la phisionomie de mon frere nous annonçoit un heureux événement, que nous brûlions de savoir. Mon frere demanda au Médecin s'il n'y avoit point de danger de nous faire passer, sans milieu, de l'excès de la douleur à celui de la joie,

& en reçut cette réponſe : Tout le mal que la joie pouvoit occaſionner eſt fait, & j'eſpere qu'il n'aura point de ſuite ; au contraire, vous tenez une lettre dont la lecture pourra faire une diverſion utile ; & pour vous laiſſer la liberté de la lire, nous allons paſſer dans l'appartement voiſin.

Cette précaution étoit ſage ; mais, ſi cet honnête homme ne s'en fût aviſé, aucun de nous n'étoit en état d'y refléchir, & mon frere auroit publié ſur les toîts la nouvelle qui le tranſportoit hors de lui. Je vous envoie cette heureuſe lettre ; il me reſte tant de choſes à vous écrire, que je n'ai pas le temps de la copier.

LETTRE du jeune NORTHON, *à ſon pere.*

MONSIEUR ET CHER PERE,

J'OSE enfin vous appeller de ce tendre nom ; je connois votre cœur, il ne réſiſtera point, il ne s'endurcira point contre mon repentir, & ſi je differe de venir à vos pieds confeſſer mes

égarements, ce n'eſt pas la crainte de vous trouver inflexible, c'eſt qu'il me faut le temps de les expier devant Dieu & devant vous. Jamais homme ne fut plus coupable, jamais auſſi il n'y en eut un de plus humilié, de plus puni & de plus repentant.

Vous avez dû voir, par la lettre que je vous écrivis hier, qu'oubliant toutes les loix que la religion & le vrai honneur me preſcrivoient, je m'étois déterminé au plus grand de tous les crimes, à celui qui entraîne néceſſairement la perte éternelle du coupable ou de ſon complice. J'ai toujours regardé le duel, comme le péché contre le Saint-Eſprit pour celui qui y ſuccombe, & cependant, oh, perverſité digne de l'enfer ! c'eſt avec cette perſuaſion que je m'y ſuis déterminé. Je n'alléguerai point, pour diminuer ma faute, que j'étois obſédé par une femme qui m'avoit ôté la raiſon ; cet amour qui avoit été mon premier crime n'exiſtoit plus; mes yeux s'étoient ouverts ſur la baſſeſſe de ſon ame, & dès-lors j'euſſe épouſé un tombeau plutôt qu'une femme ſi mépriſable ; auſſi, mes funeſtes réſolutions furent-elles l'effet du déſeſpoir dans lequel

me jetoient les engagements que j'avois pris avec elle, & que je ne croyois pouvoir rompre sans me déshonorer. Je sortis de chez elle aussi-tôt après avoir reçu la réponse du Marquis, je craignois que la femme de chambre ne vous indiquât le lieu où j'étois, & je me rendis à un quart de lieue de Paris, dans un Village peu éloigné des Chartreux, où mon Adversaire avoit marqué notre rencontre, & étant entré dans une mauvaise chambre, je m'y enfermai en attendant l'heure prescrite. Vous le dirai-je, mon désespoir étoit à un tel point, que les six heures que je devois passer en ce lieu, me parurent six siecles. Après m'être promené long-temps dans cette chambre, je voulus essayer de prendre quelques moments de repos, & me jetai tout habillé sur un lit. Mais, j'étois trop agité pour espérer le sommeil. Là, je rappellai dans toute l'amertume de mon ame, l'espace immense que j'avois parcouru depuis deux mois, & le terme fatal où alloient aboutir les pas que j'avois fait presque imperceptiblement dans le chemin du vice. Je me voyois environné de précipices, qu'il m'étoit impossible de

franchir. Je sentois bien qu'avec le secours de la grace, j'aurois pu espérer de sortir de l'état affreux dans lequel j'étois tombé ; mais je me croyois indigne de l'obtenir, je n'osois pas même la demander ; il me sembloit que j'aurois insulté Dieu, que j'avois abandonné avec une malice infinie ; peut-être, me disois-je, ma lettre a-t-elle couché mon pere au tombeau, j'ai porté le poignard dans le cœur vertueux de mes amis ; meurs, misérable, & délivre la terre d'un monstre tel que toi.... Mourir ! puis-je me cacher les suites terribles d'une telle mort ? je ne pourrois me résoudre à soutenir les regards d'un pere, qui, tout irrité qu'il est, m'aime encore avec tendresse ; comment soutiendrai-je les regards d'un Dieu devenu pour moi un juge implacable ? Que répondras-tu à ce juge terrible, lorsqu'il te fera sentir le futile des raisonnements dont tu t'es servi pour t'abuser ? Tu craignois les reproches, le désespoir de ta plus cruelle ennemie, & tu n'as pas craint d'abréger les jours d'un pere qui a consacré tous les moments de sa vie pour toi, d'un ami qui t'avoit adopté pour son fils, d'une amante délicate & d'une tante

qui n'a vécu que pour t'élever une épouse digne d'occuper un trône. Tu te croyois engagé par des serments : étois-tu en droit d'en faire ? N'as-tu pas été complice de ta coupable amante, qui viole la parole solemnelle qu'elle avoit donnée à un honnête homme ? Non content de lui enlever une épouse, tu veux lui arracher la vie !

A ces réflexions salutaires, il en succéda d'autres aussi capables de m'éclairer. Pour qui veux-tu sacrifier ton honneur, ton salut & ta vie ? pour une femme que tu ne peux t'empêcher de mépriser, même en l'aimant, & qui méritoit en effet les outrages que lui a fait le Marquis. Les égards qu'on doit aux personnes de son sexe, sont fondés sur la douceur, la modestie, la foiblesse qui en sont le partage ordinaire ; mais une femme assez forte pour braver la bienséance & fouler aux pieds les vertus qui nous font un devoir de la protéger, sort de sa classe, elle renonce aux avantages de son sexe, & doit être rangée parmi les hommes les plus pervers. Tu te crois disposé à ne la revoir jamais si tu échappe à la mort ; peux-

tu te répondre de toi après la funeste expérience que tu as faite de ta foiblesse? non, ame lâche & sans vertu, tu iras repaître ses yeux du cruel spectacle d'un homme baigné dans le sang qu'elle t'a commandé de répandre, & seras assez foible pour te lier avec elle, la suivre dans une terre étrangere où tes remords finiront ta coupable vie, à moins qu'il ne plaise à cette furie de te forcer de la prolonger pour te souiller à son gré de nouveaux crimes. Mais dans quel lieu iras-tu cacher ta honte, si tu manques à l'appel que tu as fait au Marquis? Je fus longtemps sans pouvoir me répondre à moi-même, &, plein de mépris pour le préjugé à cet égard, peu s'en fallut que je n'en devinsse la victime: enfin, j'osai lever les yeux au ciel, il m'éclaira, & voici le tempéramment qu'il me suggéra pour mettre mon salut à couvert & sauver ma réputation.

Les Turcs menacent l'Isle de Malthe, une foule de Gentilshommes courent s'enrôler sous les étendards de la Religion, je vais me mettre sur leurs traces. Si ces frayeurs sont vaines, je me ferai le compagnon du Chevalier de

de Gi, qui vient de partir pour faire ses caravanes, & je ne reviendrai en Europe qu'après avoir bravé la mort avec tant de courage, qu'on ne pourra me soupçonner d'avoir fui ce combat particulier, par la crainte de l'éviter.

Il feroit naturel que j'attendisse ici votre indulgence & votre bénédiction, mais je me défie de ma foiblesse, & je me hâte de fuir une ennemie plus redoutable pour moi que toute une armée.

En vous annonçant que je vais m'engager dans une entreprise périlleuse, c'est vous dire que je veux commencer à me réconcilier avec mon Dieu par une sincere pénitence. Je me retire auprès de Monseigneur l'Evêque D.... qui est allé passer un mois à Saint Germain. C'est dans son sein que je vais chercher l'espoir de fléchir la divine miséricorde, c'est à ses pieds que je vais déplorer mes égarements. C'est là où j'espere recevoir les assurances de votre clémence & les moyens d'exécuter mon entreprise. Reconcilié avec le ciel, je me précipiterai sans frayeur au milieu des plus grands dangers : je le sens, il n'y que la bonne conscience qui puisse fonder le vrai

courage, & celui-là eſt toujours prêt à laiſſer ſa vie entre les mains du devoir, qui en eſpere une meilleure.

Votre fils, Northon.

Nota. Je ne vous dis rien de mes ſentiments pour Monſieur le Baron & pour la vertueuſe Eliſe : je n'oſe porter mes vues dans un avenir où je pourrai leur paroître moins indigne de leurs bontés. Qu'ils me voient ſeulement ſans horreur, c'eſt tout ce que j'eſpere. Aſſurez ma reſpectable tante, que je voudrois, aux dépens de tout mon ſang, réparer les maux que je lui ai cauſés.

Non, jamais le pere du prodigue n'éprõuva une joie plus vive que celle que nous reſſentîmes alors. Cependant, comme il faut être ſincere, je vous avouerai qu'il y eut un moment où notre héroïne ceſſa de l'être : mais, ce moment de foibleſſe paſſa comme un éclair. Eh ! quoi, dit-elle à mon frere, en joignant les mains ; ſouffrirez-vous que votre fils unique s'expoſe à une mort preſque certaine, ou à un eſclavage plus cruel que la mort, pour parer à un fantôme, à

un préjugé méconnu des nations les plus ſages? .... mais il ne faut pas conſulter une fille foible & ſenſible : conſentez à tout ce que le vrai honneur exige de lui dans cette occaſion, & pardonnez aux craintes d'une amante timide, qui craint de perdre un objet chéri.

Mon frere ne répondit à Eliſe, qu'en prenant une de ſes mains qu'il baiſa avec un reſpectueux tranſport : elle le raſſuroit par ſa conſtance & nous fourniſſoit un moyen naturel de connoître les intentions du Baron ; car, après les écarts de Northon, mon frere & moi n'oſions plus eſpérer qu'il perſiſtât dans le deſſein de lui donner ſa fille.

Tu l'aimes donc encore, lui dit ſon pere en ſouriant. Si je l'aime, répondit Eliſe? J'ai reçu de vous un cœur qui ne peut aimer qu'une fois; il s'eſt donné par votre ordre, il s'eſt donné pour toujours. Si Northon périt dans ſon entrepriſe, je garderai à ſes cendres la même fidélité que vous avez conſervée pour celles de ma mere, je croirois mon cœur avili par une ſeconde paſſion.

Nous tînmes enſuite un petit conſeil

ſur ce que mon frere devoit faire par rapport à ſon fils : il nous laiſſa délibérer tout à notre aiſe ; mais ſon parti étoit pris, ce fut d'accompagner ſon fils à Malthe, pour partager les dangers auxquels il alloit s'expoſer, modérer ſa valeur, le ſouſtraire aux dangers qui pourroient corrompre ſes mœurs parmi une jeuneſſe licencieuſe. Nous ne pûmes qu'applaudir à cette réſolution, quoiqu'il nous en coûtât infiniment : il fut arrêté qu'il ſe rendroit à Saint Germain dès le même jour, & qu'auſſi-tôt que la ſanté d'Eliſe nous le permettroit, nous irions y paſſer un jour pour lui procurer la ſatisfaction d'entendre ſortir de la bouche du Baron & d'Eliſe, l'aſſurance de ſon pardon.

N'eſt-il pas vrai, Madame, que ſelon toutes les apparences, nous n'avions plus à redouter que les peines & les inquiétudes inſéparables d'une longue abſence. Nous nous en flattions : Eliſe remercioit tendrement mon frere de la réſolution qu'il avoit priſe d'accompagner ſon fils ; elle le prioit de ménager ſes jours & ceux de ſon amant. Sa tendre impatience lui fit demander vingt fois quand il partiroit, elle eût

voulu, s'il étoit possible, que ce fût sur le champ, pour avancer à ce pénitent l'assurance de son pardon. Tout à coup nous fûmes interrompues par le bruit de plusieurs personnes qui montoient notre escalier & qui demandoient où étoit notre appartement. Le Baron se leve, passe dans l'antichambre, y reste quelques instants, rentre avec un visage fort altéré, nous dit qu'il vient d'apprendre que sa sœur est assez mal, qu'elle le demande, qu'il y court, & nous prie de ne point quitter sa fille pendant son absence. Le bon cœur d'Elise la rendit sensible à cette nouvelle, elle pressa son pere de partir, ce qu'il fit sur le champ; mais il revint sur ses pas pour nous réitérer la priere de ne point quitter Elise, & le fit de maniere à me faire soupçonner quelque mystere.

En vérité, Madame, je serois presque de l'opinion de ceux qui croient que Dieu nous envoie des pressentiments qui précédent toujours les grands malheurs : l'intérêt que je prenois à Madame d'Erlac ne pouvoit être bien vif, il n'y avoit que la charité chrétienne qui pût m'empêcher de la regarder comme notre cruelle enne-

mie : je fus donc ſurpriſe moi-même, de la vive inquiétude qui me prit à ſon égard : elle fut telle, qu'après avoir patienté une demi-heure, je réſolus d'envoyer un domeſtique pour m'informer de l'état où elle étoit. Je le dis à mon frere & à Eliſe, qui approuverent ma réſolution : ma chere enfant me dit même que ſi mes porteurs étoient à l'Hôtel, elle me prieroit d'y paſſer moi-même. L'ame de cette pauvre Dame, ajouta-t-elle, eſt plus en danger que ſon corps, quelque grand que ſoit le mal, & de l'humeur dont je connois tout ce qui l'entoure, on penſera au Médecin, & on oubliera le Confeſſeur. Chargez-vous du ſoin de faire avertir le Curé, ma bonne amie, ſi vous apprenez que la maladie ſoit ſérieuſe : vous pouvez faire cette bonne œuvre ſans que je ſouffre de votre abſcence ; car je me ſens un grand beſoin de dormir, ma tête eſt affaiſſée : votre cher frere, qui a paſſé la nuit, doit être encore plus accablé que moi, il profitera du temps de mon ſommeil, pour prendre un moment de repos, il ſuffira de laiſſer auprès de moi une de mes femmes. Je ne fus jamais ſi éveillé, lui dit

mon frere, je resterai, s'il vous plaît, dans votre chambre avec cette femme que ma sœur nous enverra. A la bonne heure, puisque vous le voulez ainsi, dit Elise; mais ma chere amie me promettra de m'éveiller si elle a quelque bonne nouvelle à m'apprendre : je le lui promis, bien déterminée à lui manquer de parole; elle étoit sans fievre, mais sa foiblesse étoit si grande, que la moindre émotion eût pu lui devenir funeste. Je lui fis prendre un bouillon & l'arrangeai dans son lit pour qu'elle pût dormir tranquillement. Pendant que je lui rendois ce petit service, elle me dit : J'ai une grace à vous demander, ma chere amie : Mademoiselle d'Erlac nous a fait bien du mal, mais, quelque méchante qu'elle ait été pour nous, elle est ma cousine : cette pauvre fille aime sa mere & doit être inconsolable si elle est bien mal : tâchez de la tranquilliser & dites-lui, aussi-bien qu'à ma tante, qu'aussi-tôt que j'aurai permission de me lever j'irai leur offrir mes services, si ma présence ne leur est pas désagréable. Je ne pus résister à l'envie d'embrasser cette généreuse fille; quelle ame! & je sortis en bénissant le ciel

des vertus qu'il avoit prodiguées à une enfant qui m'étoit si chere.

Nous avions loué tout le premier étage de l'hôtel garni dans lequel nous étions : trois grandes pieces sur le devant étoient occupées par le Baron & par mon frere. Celui qui étoit sur le derriere nous avoit été destiné, mais nous ne faisions qu'y coucher & passions le jour dans celui du Baron qui étoit plus gai & plus vaste. Les deux corps de logis étoient séparés par une grande cour où il n'étoit pourtant pas nécessaire de descendre pour aller de l'un à l'autre, parce qu'il y avoit une galerie qui faisoit la communication. On avoit porté Elise dans l'appartement de son pere, parce qu'il étoit plus décent, ainsi il étoit nécessaire que je passasse un moment chez moi avant de sortir, étant encore en bonnet de nuit, & n'ayant rien à mon usage chez le Baron. Je fus fort surprise de ne pas trouver un seul domestique dans l'antichambre, & encore plus de trouver la porte de communication fermée. Comme j'avois peur d'inquiéter Elise en y frappant, je descendis dans la cour pour gagner le petit escalier : autre surprise ! les portes de mon

appartement étoient ouvertes, & pas une ame dans la premiere piece & dans la seconde. Je pousse la porte de celle où je couchois avec Elise, & qui étoit entre-ouverte ; quel spectacle grand Dieu ! mes cheveux se dressent d'horreur sur ma tête quand je me le rappelle. J'apperçois mon infortuné neveu couché sur le lit d'Elise, avec toutes les apparences d'une personne qui venoit de rendre le dernier soupir. Un inconnu de belle apparence, assis sur le bord du lit, lui tenoit des sels sous le nez, tandis que le Chirurgien qui venoit de donner ses soins à Elise, & deux autres que je ne connoissois pas, achevoient de bander ses plaies. Un Ecclésiastique, le Médecin étoient debout à la ruelle, & si attentifs à ce qui se passoit, qu'ils ne m'apperçurent pas. Mes femmes & quelques laquais fondant en larmes, quelques-uns à genoux, les autres debout, les bras croisés avec les marques de la plus grande consternation. J'eus tout le temps de faire ces observations de la porte de la chambre où j'étois demeurée immobile ; personne ne me voyoit & ne faisoit attention à moi. Le Baron fut le premier qui jeta les yeux de mon

côté & s'élançant vers moi. Ah! Madame, me dit-il, que venez-vous faire ici? Eſt-il mort, lui demandai-je, d'une voix mal-aſſurée? Non, Madame, me dit-il, on en eſpere même beaucoup; mais, au nom de Dieu, retirez-vous, & veillez ſur ma pauvre fille pour qu'elle ignore ce funeſte accident. Retenez auſſi votre frere auprès d'elle, je vous en conjure, j'aurai ſoin de vous avertir de tout.

Occupé d'un intérêt plus preſſant, au lieu de répondre au Baron, je m'adreſſai à l'Eccléſiaſtique qui s'étoit avancé auſſi-bien que le Médecin. L'avez-vous confeſſé, Monſieur, lui dis-je? cet infortuné a-t-il eu le temps de demander miſéricorde du crime qui abrege ſes jours? Ah, ciel! comment peut-il s'y être déterminé, après les ſalutaires réflexions qu'il avoit faites, & les bonnes réſolutions qui en étoient la ſuite?

Raſſurez-vous à cet égard, me dit cet honnête homme. C'eſt dans l'exercice de la plus héroïque charité que ce jeune homme a été bleſſé, & non pas dans un combat proſcrit par la loi de Dieu : je donnerois mon ame pour la ſienne, & l'on ne peut rien ajouter

aux dispositions chrétiennes avec lesquelles il s'est réconcilié avec Dieu par mon ministere. Figurez-vous une personne accablée sous un poids énorme qui lui ôte la faculté de respirer, & qui s'en voit délivrée tout à coup. C'est la figure naturelle des deux situations que j'éprouvai dans l'espace d'une minute. Soyez béni, mon Dieu, dans tout ce que vous ordonnerez, m'écriai-je; puisque cet enfant n'est plus votre ennemi, je n'ai que des actions de graces à vous rendre : & vous, Monsieur, dis-je au Baron, soyez tranquille par rapport à Elise; elle repose actuellement, & j'allois à sa priere offrir mes services à Madame d'Erlac; mon frere ne la quittera pas, ainsi vous aurez le temps de m'expliquer les causes de ce funeste accident, & ne me flattez par sur ses suites.

Nous en sommes nous-mêmes peu instruits, répondit le Médecin, & nous avons cru devoir remettre à un moment plus favorable, des informations que nous n'avions pas le temps d'écouter. Les secours ont été prompts, les blessures profondes; mais les signes sont favorables, & nous n'attribuons la syncope où le blessé vient de tomber,

qu'à la quantité du sang qu'il a perdu.

Je m'apperçus en ce moment, que Northon faisoit quelques mouvements qui sembloient annoncer la fin de son évanouissement : nous nous approchâmes tous de son lit, & le Médecin lui ayant tâté le pouls, nous démêlâmes un rayon de joie sur son visage qui nous rendit l'espérance. Comment le trouvez-vous, demanda d'un air craintif le jeune homme qui étoit à côté de lui? (je l'appelle jeune par rapport à l'âge mon frere, car il paroît être du mien) son pouls revient, dit le Médecin, & il est aussi bon qu'on peut le souhaiter en pareil cas. S'il n'arrive aucun accident, répondit le Chirurgien, aucunes de ses blessures ne paroissent mortelles : on dit que ce jeune homme a toujours été sage, qu'il étoit sobre, cela doit tout faire espérer ; mais en vérité, ses plaies semblent avoir été dirigées d'une maniere miraculeuse ; il n'y en a pas une seule dont il n'eût pu mourir sur le champ, si le fer eût pénétré quelques lignes plus avant. Ah ! Monsieur, dit avec transport l'inconnu, vous me rendez la vie, sauvez-le,

& prenez tout ce que j'ai dans le monde.

Surprise de voir un Etranger s'intéresser si vivement à mon neveu, je le considérai plus attentivement; &, malgré le trouble où j'étois, je remarquai encore mieux qu'il avoit la plus belle phisionomie du monde. Mon examen ne fut pas long, Northon ouvrit les yeux, & ayant démêlé le Baron parmi ceux qui l'environnoient, il avança sa main pour prendre la sienne, qu'il s'efforça d'approcher de ses levres. Me pardonnez-vous, lui dit-il, d'une voix mourante? Tout est oublié, mon cher fils, lui dit le Baron; vivez, pour faire le bonheur de tous ceux qui vous aiment, & sur-tout d'Elise. Mon neveu ne répondit qu'en levant les yeux au Ciel; mais il fut aisé de connoître, à la couleur de ses joues, combien une telle assurance lui causoit de joie. Toute émotion seroit dangereuse, dirent nos Esculapes; notre malade a besoin d'un grand repos; & en disant ces paroles, ils fermerent exactement les rideaux de son lit, & nous recommanderent le silence. Le Chirurgien, qui étoit un homme consommé dans son Art, prit la place du jeune homme; &, comme

je fuivois de l'œil tous leurs mouvements, je m'apperçus que l'inconnu tira de fon gouffet une groffe bourfe ; j'ai fu depuis qu'il y avoit cent cinquante louis, & il força le Chirurgien de la prendre, en lui difant, que ce n'étoit que le prélude de fa reconnoiffance, s'il vouloit lui promettre de ne point quitter le bleffé, afin d'être en état de remédier fur le champ à tous les accidents qui pourroient furvenir. Le Baron & moi pafsâmes dans la chambre voifine, & je lui demandai s'il ne favoit rien de la caufe d'un événement auquel je ne pouvois rien comprendre.

Vous en favez prefque autant que moi, répondit le Baron. Lorfque je fortis de la chambre de ma fille, je n'avois garde de foupçonner la fcene terrible qui alloit s'offrir à mes yeux. Mon valet de chambre avoit imaginé de me dire que ma fœur étoit malade, pour cacher, s'il fe pouvoit, ce funefte accident ; lorfque je fus fur l'efcalier, il me dit : au nom de Dieu, mon cher Maître, ne vous effrayez pas : on vient d'apporter à l'Hôtel Monfieur Northon baigné dans fon fang : il eft accompagné d'un inconnu, qui me paroît plus mort que vif, & qui m'a conjuré

d'appeller un Chirurgien. Comme celui qui a ſaigné Madame Northon étoit dans l'antichambre avec le Médecin, j'ai fait ouvrir la porte de Madame votre ſœur, & y ai fait porter le bleſſé, qui a été ſuivi de ces Meſſieurs. Veillez à ce que la porte de communication ſoit fermée, lui ai-je dit, & tout de ſuite je me ſuis rendu ici, où j'ai trouvé le Chirurgien occupé à arrêter le ſang. Northon avoit toute ſa connoiſſance; il vouloit me parler, on lui a impoſé un ſilence qui lui ſembloit pénible; il s'eſt donc contenté de faire parler ſes yeux, qui me demandoient grace de la façon la plus expreſſive, & les marques du tendre intérêt que je prenois à ſon ſort, ont paru le tranquilliſer beaucoup.

La premiere choſe qu'il avoit faite en entrant, avoit été de commander à ſon laquais de lui appeller un Confeſſeur, qui arriva quelques minutes après moi. Comme il lui étoit reſté un tronçon d'épée dans la cuiſſe, & que les inciſions qu'il falloit faire pour l'en retirer, pouvoient cauſer une hémorrhagie, il voulut abſolument ſe confeſſer avant l'opération. Etant ſorti pour lui en laiſſer la liberté, je m'adreſſai à

l'inconnu, & lui dis : Apprenez-moi, Monſieur, qui a pu cauſer l'accident arrivé à Monſieut Northon, & par quel motif vous avez la bonté de vous y intéreſſer ? Si vous êtes le pere de ce jeune homme, me répondit-il, comment pourrez-vous me pardonner l'état où il eſt réduit, & dont je ſuis la cauſe innocente ? Il m'a ſauvé la vie aux dépens de la ſienne ; car il n'étoit pas naturel que nous puſſions échapper à nos aſſaſſins ; &, ce qui met le comble à l'héroïſme de ſon action, c'eſt qu'il a défendu ma vie, dans le lieu même où je m'étois rendu pour attenter à la ſienne. La répugnance avec laquelle je m'étois rendu à ſon appel, ne me juſtifie pas.

Seriez-vous le Marquis de V . . ., lui ai-je demandé avec vivacité ? Je ſens que je riſque beaucoup en vous l'avouant, m'a-t-il répondu ; cependant, je ne deſcendrai point juſqu'à diſſimuler mon nom. Je ſuis cet homme que vous avez tant raiſon de haïr ; car, Monſieur votre fils, en me priant de le faire tranſporter ici, m'a dit qu'il vous avoit inſtruit de notre différent, & de ce qui y a donné lieu.

Nous l'avions appris par une autre

voie, Monſieur, auſſi-bien que la répugnance que vous aviez à ce malheureux combat, & cela, loin de vous nuire dans notre eſprit, vous avoit acquis notre eſtime ; mais, comment .. je m'apperçus alors que le Marquis chanceloit. Seriez-vous bleſſé, Monſieur, lui demandai-je avec empreſſement ? Je crois que oui, m'a-t-il répondu en s'aſſeyant ; mais, ſans doute, c'eſt peu de choſe. J'appellai promptement le Chirurgien, qui lui trouva une bleſſure au bras, & l'autre à la cuiſſe ; c'étoit ſeulement dans les chairs, & il refuſa de ſe mettre au lit, comme je l'en priois : il vouloit être préſent à l'opération, qui fut extrêmement douloureuſe, & que Northon a ſoufferte avec une fermeté bien rare dans un enfant de ſon âge. C'eſt la quantité de ſang qu'il a perdu dans cette occaſion, qui a cauſé l'évanouiſſement dans lequel il étoit quand vous êtes entré ; & le Marquis, depuis cet inſtant, n'a pas quitté ſon lit, en ſorte que je n'ai pu apprendre le détail de cette malheureuſe affaire. Il eſt queſtion de la cacher à Northon & à ma fille, ce qui me paroît facile. Nous ſommes ici comme dans deux maiſons différentes ;

Monsieur Northon n'est pas en usage de venir dans votre appartement : vous resterez dans le mien avec Elise, & je partagerai le lit de mon ami. Mais, comment l'empêcher d'aller à S. Germain, où il croit trouver son fils ? Cette difficulté nous arrêta long-temps ; enfin, le Baron prit le parti d'écrire un mot à mon frere, par lequel il lui mandoit que la maladie de sa sœur s'étant trouvée dangereuse, il ne lui étoit pas possible de revenir au logis, qu'ainsi il le prioit de remettre son voyage au lendemain, parce qu'il avoit une lettre de change qu'il falloit présenter le même jour, & qu'il ne pouvoit la confier qu'à lui ; qu'il pouvoit envoyer une lettre à son fils, qu'il feroit porter par un domestique ; qu'il comptoit sur ses soins par rapport à Elise ; qu'il le prioit de ne la pas quitter, & qu'il feroit ses efforts pour nous voir un quart d'heure le soir.

J'approuvai ces dispositions, & je fus charmée de pouvoir cacher ce malheur à mon frere, au-moins jusqu'à la levée du premier appareil. Hélas ! Madame, il étoit écrit que toutes nos précautions seroient inutiles, & ne serviroient qu'à lui rendre plus sensible le

coup que nous voulions lui éviter. Comme je voulois me ménager le moment de parler à mon neveu, je sortis auparavant pour m'assurer de l'état d'Elise; & lorsque j'entrai dans sa chambre, mon frere me demanda des nouvelles de Madame d'Erlac, car il n'avoit pas encore reçu le billet; je lui dis que je n'osois pas me présenter chez elle sans l'avis du Baron; que j'allois m'habiller en l'attendant, & que je ne rentrerois pas, crainte d'éveiller Elise, qui dormoit d'un profond sommeil; mais, ajoutai-je, je ne pourrois m'éloigner, si vous ne me promettez de ne point quitter sa chambre; je serois trop inquiette, si je la sentois abandonnée à des soins domestiques; il faut encore, s'il lui arrivoit quelque chose de fâcheux en mon absence, que vous me donniez parole de me faire avertir sur le champ. Eh oui, eh oui, me répondit mon frere; cette chere fille est autant à moi qu'à vous; & si vous ajoutez un seul mot, je dirai plus qu'à vous. Ne sembleroit-il pas que j'aie besoin de vos recommandations pour y veiller? Allez seulement, & soyez tranquille; ce doux sommeil ne nous annonce pas un réveil fâcheux. Les lar-

mes, que j'eus bien de la peine à retenir, penserent trahir mon secret. Pauvre pere, dis-je en moi-même, tu ne prévois pas le coup affreux qui te menace ; tu te flatte d'un avenir serein, & peut-être touche-tu au moment de perdre l'espoir d'être jamais le pere de cette fille charmante. Je me hâtai de sortir, & étant rentrée dans la chambre de mon neveu, j'apperçus un air de consternation sur tous les visages, qui me glaça le sang dans les veines. J'avois pourtant sacrifié ce cher enfant au Seigneur ; mais qu'il est rare, en de pareilles occasions, qu'il n'entre point un peu de compliments dans l'offrande qui paroît la plus sincere ! Il a un peu de fievre, me dit le Baron ; mais il falloit s'y attendre, après ce qu'il a souffert. Je m'approchai du lit sans rien répondre, & Northon m'ayant fait signe des yeux, je m'assis à la place du Marquis, qui s'étoit levé.

Ma chere tante, me dit-il, je me sens bien mal : j'ai deux graces à vous demander ; la premiere, qu'on ne differe point à me donner le Saint Viatique ; la seconde, c'est qu'on ne me laisse point mourir sans recevoir la bénédiction & le pardon de mon pere.

Sait-il l'état où je suis réduit ? me trouve-t-il trop coupable, pour laisser tomber sur moi un regard de pitié ?

Il ignore votre état, mon cher, & c'est pour ménager sa sensibilité, que nous avons évité de l'en instruire ; tout est si parfaitement oublié, qu'il se prépare à vous aller joindre & à vous accompagner dans le voyage que vous lui avez annoncé. Comptez, mon cher ami, que si nous étions menacés de vous perdre, je n'aurois garde de vous priver de sa bénédiction ; jusques-là, souffrez que nous mettions tout en usage pour lui épargner des inquiétudes qui ne serviroient qu'à rendre votre situation plus pénible. Votre état n'est point désespéré ; cependant j'approuve le desir que vous avez de recevoir vos Sacrements ; au lieu d'augmenter le danger, cela le diminue, en mettant l'ame dans un état de tranquillité & de paix, qui influe sur le corps. En même temps j'appellai le domestique qui ne l'avoit point encore quitté, & lui expliquai les desirs du malade. A ces paroles, le Marquis donna toutes les marques d'un violent désespoir, & fit des plaintes qui nous attendrirent, quoique notre sensibilité dût être épuisée sur nos propres maux.

Northon lui tendant la main, lui dit d'un air doux & tranquille : N'ajoutez point à mes maux, cher ami, car mon cœur ne peut vous refuser ce nom, après toutes les marques que vous me donnez de la bonté du vôtre : j'ai vécu deux mois de trop ; Dieu est juste, il devoit aux hommes un exemple de sa justice ; mais j'ai une ferme confiance qu'il acceptera cette mort prématurée, en satisfaction de mes crimes. On empêcha le blessé d'en dire davantage, & le Baron me pressa de retourner dans la chambre de sa fille, pour laisser à mon frere la liberté d'aller chez son Banquier : il demeuroit à l'autre bout de Paris, ainsi la sainte & triste cérémonie pouvoit être finie avant son retour. J'aurois bien souhaité y assister moi-même, mais il falloit rester auprès d'Elise ; & si elle s'éveilloit, il étoit aisé de détourner son attention, de façon qu'elle n'entendît pas le bruit du peuple ; d'ailleurs, il logeoit tant d'Etrangers à l'Hôtel, qu'il pouvoit y en avoir de malades, sans que nous en fussions instruits. Mon frere me montra le billet du Baron, qu'il venoit de recevoir, & je lui dis qu'il n'avoit pas jugé à propos que je sortisse de l'Hôtel.

Je donnai mes ordres, & comme le Baron les avoit prévenus, l'équipage fut prêt à partir en quatre minutes. Je m'applaudissois de pouvoir éviter à M. Northon la connoissance de notre malheur; malgré les fâcheux pronostics des gens de l'Art, j'avois un fond d'espérance que la bonté de Dieu me laissa, sans doute, pour me mettre en état de soutenir auprès d'Elise le personnage d'une personne tranquille. Pendant que mon frere s'habilloit, je repassai un moment dans la chambre de mon neveu; les Médecins le trouvoient plus mal, & le Confesseur plus tranquille. Je m'arrachai de cet appartement, & par-là j'évitai un spectacle qui tira les larmes des yeux de tous ceux qui y furent présents.

Mon frere partit, & sur le Pont Saint Michel trouva un embarras de carrosses, qui l'obligea de faire arrêter le sien. Parmi ceux qui attendoient, comme lui, que le passage fût libre, il reconnut l'équipage du Banquier chez lequel il alloit; &, étant descendu pour lui parler, cet homme le pria de retourner à l'Hôtel, parce qu'une affaire indispensable l'obligeoit de rester quelques heures en Ville, & il lui promit de

lui porter ſon argent ſur les quatre heures. Mon frere rebrouſſa chemin, & à dix pas de l'Hôtel, il apperçut qu'on y portoit le Saint Sacrement. Il fut ſaiſi d'une extrême frayeur, craignant qu'Eliſe n'eût eu une rechûte; & deſcendant avec vivacité, il perça la foule, & ſe ſentit bien ſoulagé, lorſqu'il vit traverſer la Cour. Sa pitié l'engagea à monter avec les autres. Jugez de ſa frayeur, lorſqu'il vit qu'on s'arrêtoit à la porte de mon appartement, & qu'il apperçût tous mes domeſtiques à genoux dans la premiere piece avec des cierges. Son valet de chambre, qui le découvrit dans la foule, ſe jéta au devant de lui, pour l'empêcher d'entrer plus avant; il n'en fut pas le maître, il renverſa tout ce qui s'oppoſoit à ſon paſſage, & pénétra dans ma chambre. A la vue de ſon fils mourant, il ne put ſe modérer, & jéta des cris qui obligerent le Curé de ſuſpendre la cérémonie, pour ſavoir à quoi on devoit attribuer cette irrévérence. On lui apprit que cet homme, que d'abord il avoit pris pour un fol, étoit le pere du mourant, & que le ſeul haſard l'avoit inſtruit du malheur de ſon fils. Le Curé poſe le Saint Sacrement ſur une table, il

il prit mon frere par la main, & l'ayant conduit aux pieds de son Dieu, il lui fit un discours si pathétique & si touchant, qu'il fut interrompu plus d'une fois par les sanglots de l'assemblée. L'amende-honorable que Northon fit à son pere, excita de nouvelles larmes, & je me tais sur celles que répandirent la Marquis & le Baron, en embrassant ce pere désolé & pourtant soumis. J'ai déja trop mis à l'épreuve la sensibilité de votre cœur, & puis je craindrois d'affoiblir l'idée que vous devez vous faire d'une scene si touchante, en la peignant avec un pinceau trop foible. C'est l'Agamemnon du tableau, dont il faut voiler le visage, par l'impossibilité de le rendre.

J'ignorois ce qui se passoit dans cette chambre, & ce fut un bonheur. Qui sait si j'eusse été maîtresse de moi, & si mes mouvements n'eussent dévoilé à Elise le mystere qu'on s'efforçoit de lui cacher. Elle dormoit d'un sommeil tranquille, cette chere enfant, & se réveilla sans fievre, en sorte que le Médecin nous assura qu'elle étoit absolument hors de danger.

Elle s'étonna de ne point voir mon frere. Est-il parti sans recevoir mes

adieux, me dit-elle? Pourquoi ne pas m'éveiller? Le Baron, qui étoit venu me rejoindre, & qui s'efforçoit de paroître tranquille, lui dit, de l'air d'un homme qui veut badiner : Il t'a mieux fait sa cour, en avançant de quelques heures le pardon qu'il va porter à son fils, qu'en le retardant, pour te dire adieu.

Il faut que je fasse ici une pause, ma chere amie ; ma main ne veut plus tenir ma plume, & la Poste veut partir. Ce premier volume sera suivi d'un second moins lugubre ; car, je n'ai plus que des événements heureux à vous raconter. Cette perspective soutiendra votre impatience ; je suis sûre que vous en aurez une bien plus vive que celle que vous me dites avoir ressenti un jour, de voir arriver le dénouement d'une piece de Théatre, dont vous aviez pris le héros en affection, & qui étoit tel, que l'eau vous couloit du visage par belle impatience. Vous aimeriez celui de notre piece, j'en suis sûre ; & pour l'héroïne, il y a long-temps qu'elle a le bonheur de vous intéresser. Auriez-vous soupçonné qu'elle eût été menacée de telles infortunes?

Suite de la LETTRE de Madame NÒRTHON, à Madame la Comtesse de Solmes.

JE continue, ou plutôt je finis, à vous tracer le récit de nos malheurs, avec cette joie qu'on ressent quand ils sont finis. Mon neveu fut quarante-huit heures dans le plus grand danger, & si son combat n'eût pas été suffisant pour prouver son courage, l'intrépidité avec laquelle il voyoit approcher sa fin, auroit forcé les plus incrédules à convenir que ce ne pouvoit être par lâcheté qu'il s'étoit refusé au duel projeté. Enfin, lorsqu'on attendoit un redoublement, qui, selon l'avis des Médecins, devoit l'emporter, la fievre diminua si considérablement, que le Médecin crut pouvoir nous en annoncer la fin, & ce pronostic fut vérifié avant la fin du jour. Les plaies parurent si belles le lendemain, qu'on ne douta plus d'une guérison prochaine, & en vérité, il étoit temps que Dieu eût pitié de nous : je ne pouvois plus soutenir mon personnage auprès d'Elise, & je dus

à ſa rare prudence les moments de tranquillité que ſon ſilence me procuroit. Je les employois à prier, & dans ces entretiens avec Dieu, je retrouvois une force & un courage qui ne ſe ſoutenoient que là. Cette charmante fille entrevoyoit un ſecret qu'on vouloit lui cacher ; elle me ſurprenoit quelquefois les yeux baignés de larmes ; &, comme elle voyoit clairement que je m'efforçois de les dévorer en ſa préſence, elle feignoit de ne s'en pas appercevoir, non plus que de la profonde triſteſſe dans laquelle ſon pere étoit enſeveli. Enfin, ne pouvant plus ſupporter cet état, elle me dit, le ſoir du ſecond jour : Ma chere amie, ne me croyez-vous pas aſſez de courage pour partager vos douleurs ? L'amitié ne connoît point ces réſerves, & j'ai lieu de me plaindre de la vôtre. La maladie de ma tante ne peut certainement vous affecter de la maniere dont vous l'êtes : il eſt ſans doute arrivé quelque choſe de fâcheux à Monſieur Northon ou à ſon fils. Ce fut pour la tranquilliſer, que mon frere nous écrivit une lettre ; ma pareſſe me conſeille de vous l'envoyer, plutôt que de me donner la peine de la tranſcrire.

LETTRE de Monſieur NORTHON, *au Baron de M..*

VOUS avez ſi ſincérement partagé mes douleurs, mon cher ami, que je ne puis trop me preſſer de vous faire partager mes joies. J'ai retrouvé dans mon fils tous les ſentiments qui me l'avoient rendu ſi cher, & j'ai lieu d'eſpérer que l'éclipſe que ſa vertu à ſouffert à Paris, ſervira à l'affermir dans la ſageſſe le reſte de ſa vie. Mille tendres compliments de ma part & de celle de mon prodigue, à tout ce qui vous environne. J'ai parcouru bien du pays aujourd'hui, cela oblige d'accourcir les billets malgré qu'on en ait.

Cette lecture déconcerta toutes les idées d'Eliſe, dont les craintes avoient pour objet la ſanté du pere, & les diſpoſitions du fils; & nous réuſſimes à lui perſuader que notre triſteſſe n'avoit d'autre cauſe que la maladie de ſa tante, & l'état de langueur où elle continuoit d'être. Nous nous partagions ſon pere & moi, pour ne la pas laiſſer un moment ſeule; & par des diſcours

amenés ſans affectation, ſur la néceſſité de ſe ſoumettre aux ordres du Ciel, nous tâchions de la mettre dans la diſpoſition néceſſaire pour ſoutenir la perte dont nous étions menacés. Le Baron étoit dans la chambre de mon neveu, lorſque les Médecins commencerent à donner des eſpérances bien fondées, par la ceſſation de la fievre : il ne prit que le temps d'embraſſer mon frere & le Marquis ; & ſans avoir la force de leur parler, tant il étoit tranſporté de joie, il courut à notre appartement, bien réſolu de nous en cacher la meilleure partie. Que les paſſions de l'ame ont de force ſur le corps ! cette joie, qu'il croyoit ſi bien déguiſer, avoit fait un ſi prodigieux changement ſur ſon viſage, qu'il en étoit méconnoiſſable. Ah ! mon pere, lui dit Eliſe avec tranſport, vous avez reçu de bonnes nouvelles, hâtez-vous de me les communiquer. Je rentre exprès pour cela, lui dit ſon pere ; mais il faut vous rendre maîtreſſe de vos mouvements, plus que je n'ai ſu le faire des miens. Je voulois vous amener par degrès à la connoiſſance d'un événement plus heureux que je ne devois l'eſpérer ; je me ſuis trahi, & je veux réparer

cette faute, en vous tenant en ſuſpens, juſqu'à ce que vous ayez calmé l'émotion qui vous agite : on meurt de joie, auſſi-bien que de douleur.

Eh ! ne meurt-on pas d'impatience, lui dit Eliſe avec vivacité ? (J'en aurois bien dit autant.) En ce cas je vous avertis que ma vie n'eſt point en ſûreté. Vous me priez en me menaçant, petite fille, dit le Baron ; vous mériteriez que je me vengeaſſe de votre témérité, en gardant le ſilence. Cependant, comme je ſuis bon pere, je ne veux pas vous tenir plus long-temps en ſuſpens. Apprenez donc que notre enfant prodigue a donné de telles preuves de ſon courage, que le voyage de Malthe devient abſolument inutile, & qu'il pourroit fort bien arriver qu'il reviendroit ſur ſes pas : cela dépend de quelques circonſtances qui prennent un tour ſi favorable, que nous pouvons raiſonnablement nous flatter de le voir bientôt au milieu de nous. Eliſe treſſaillit à ces mots, & le Baron voulant faire une diverſion ſalutaire à des impreſſions trop vives, ajouta : Je ne ſais comment répondre à la lettre qui m'annonce ces heureux changements : on me demande ſi Northon

peut encore aſpirer à ta main ? Et à la mine que tu viens de faire, je crains que tu n'aie conſervé pour lui de la rancune ; parle franchement, ſi tu as quelque répugnance pour le fils de mon ami, je ne voudrois pas contraindre tes inclinations ? Pour toute réponſe, Eliſe ſe jeta ſur les mains de ſon pere, qu'elle baiſa cent fois, ſans prononcer un mot, tant la joie, la ſurpriſe & les ſentiments nouveaux qui s'étoient emparés de ſon ame, la tenoient oppreſſée. Comme tu me cajole, lui dit le Baron ! ah ça, faiſons notre marché ; je répondrai de ton obéiſſance dans cette occaſion, à condition que tu m'en donneras une preuve ; je te commande de te bien porter, de ne t'occuper que de penſées agréables, de ſuſpendre ta curioſité ſur l'arrangement des incidents qui nous en amenent de ſi heureux ; qu'il te ſuffiſe de ſavoir que Dieu a récompenſé ta ſoumiſſion à ſes ordres ; qu'à moins qu'il n'arrive des malheurs que nous ne devons pas prévoir, puiſqu'ils n'ont point d'apparence, avant qu'il ſoit quinze jours, nous verrons Northon dans cette chambre.... Je ne lui donnai pas le temps d'achever ; ne pouvant plus ſup-

porter la contrainte où j'étois depuis que le Baron étoit entré, je me jetai à son cou, j'arrosai son visage de mes larmes ; en un mot, je fis des extravagances qui furent salutaires à Elise, car l'étonnement qu'elle en eut, suspendit chez elle toute autre idée. J'avois le soir laissé mon pauvre neveu désespéré ; je ne pouvois comprendre qu'une nuit eût pu apporter un changement si considérable & une espérance aussi certaine, que celle du Baron ; je séchois sur pied de desir d'aller m'en assurer par mes yeux, & il falloit réprimer ce desir ; Elise n'étoit pas en état de rester seule, & mon absence eût dévoilé ce qu'on vouloit encore lui cacher. Je ne sais où j'en suis, me dit-elle : cette tristesse profonde dans laquelle vous étiez depuis deux jours, cette joie subite & si extraordinaire, m'annoncent des événements bien singuliers, que vous m'expliquerez quand vous le voudrez : n'y a-t-il pas de la cruauté à me tenir ainsi en suspens ? Oh ! voilà les femmes, lui dit le Baron, leur curiosité est insatiable ; à peine les a-t-on satisfaites sur un point, qu'il en vient un autre ; & moi je vous dis, que si on me tourmente, je repren-

drai toutes mes nouvelles, & soutiendrai qu'il n'y a pas un mot de vrai dans tout ce que j'ai dit. Je mentirai pourtant, mais je serai vengé.

Ne confondez point l'innocente avec la coupable, dis-je au Baron ; je ne suis point curieuse, ainsi ne m'ôtez pas la bonne nouvelle. Il me semble qu'il me seroit aisé de ne point faire de questions si j'étois à votre place, dit Elise, vous en savez assurément plus que moi ; n'importe, changeons de discours. Je me sens assez forte pour me lever, il est aujourd'hui Dimanche, ne me permettra-t-on pas d'aller à la Messe ? C'est ce qu'il faudra savoir du Médecin, dit le Baron. En attendant qu'il vienne, je conseille à Madame Northon d'aller à l'Eglise : en supposant qu'on te trouve en état de sortir, la crainte qu'il ne t'arrive quelque accident, la rendroit trop distraite.

Que je sus gré au Baron de me ménager cette occasion de sortir ; ce n'est pas que je doutasse de la réalité de ses espérances, je craignois seulement qu'il n'eût exagéré, trompé par ses propres desirs. Tous les visages que je rencontrai confirmerent la bonne

nouvelle, & je vis le moment où les laquais alloient m'embraſſer pour me féliciter, tant la joie les avoit mis hors d'eux-mêmes. Mais tout cela étoit froid en comparaiſon du Marquis : non, le raviſſement de mon frere ne ſurpaſſoit pas le ſien. Northon repoſoit d'un ſommeil doux & tranquille, ce qui m'engagea à prier mon frere & cet aimable étranger de prendre quelques heures de repos ; car ce dernier, malgré ſes bleſſures, n'avoit pu quitter un ſeul moment le lit de mon neveu. Le Chirurgien ſe joignit à moi, & les aſſura ſi poſitivement qu'il n'y avoit plus rien à craindre, qu'ils ſe rendirent à nos prieres. Demeurée ſeule avec ce Chirurgien, je dus le fatiguer par mes queſtions que je recommençois à tous moments. Et après qu'il m'eut repété vingt fois qu'à moins d'une imprudence nous n'avions pas lieu de craindre une rechûte, je commençai à me livrer à la douceur de l'eſpérance. Quels étoient mes ſentiments de reconnoiſſance envers Dieu pour la double guériſon qu'il avoit opérée dans l'ame & le corps de ce cher malade ; vous aurez la bonté de les deviner, Madame, ils paſſent l'ex-

preſſion : tout ce que je puis vous en dire, c'eſt qu'au milieu des tranſports de ma gratitude, j'euſſe prononcé moi-même l'arrêt de ſa mort, ſi j'euſſe pu craindre pour lui une rechûte dans le crime ; mais j'avois une entiere confiance que la cure de ſon ame étoit plus avancée que celle de ſon corps. Je peſe trop ſur ces circonſtances, Madame, elle ſont ennuyeuſes pour des indifférents, mais je ſuis convaincue que vous me ſauriez mauvais gré d'en avoir omis une ſeule.... On m'apporte actuellement deux lettres de votre part, comme nous ſommes d'uſage de les prendre à poſte reſtante, le trouble où nous étions m'empêcha d'y penſer l'ordinaire dernier, vous me le pardonnerez j'en ſuis ſûre.

REPONSE de la Comteſſe de SOLMES, au premier billet de Madame Northon.

QUE je vous ſuis obligée, chere amie, de votre attention à m'écrire dans un temps où il vous eût été permis de le négliger : il n'eſt pas

possible d'imaginer une inquiétude égale à celle que j'ai éprouvé depuis le départ de mon courier ; je lui souhaitois des aîles & les eusse payées de tout mon bien. Vous en serez convaincue si vous réfléchissez à mon amitié pour toute votre famille qui est devenue la mienne, & à ce que je devois craindre après avoir lu la lettre du Marquis. Ne soyez point offensée du vif intérêt que je prends au sort de ce dernier ; sa lettre m'a paru celle d'un parfaitement honnête homme, & j'ai un grand foible pour ces sortes de gens ; car l'espece en est rare. Je fondai de grandes espérances sur lui à la premiere vue, je pensois qu'il vous débarrasseroit de la d'Erlac, & j'en avois une joie infinie : cependant, malgré cette joie, je ne pouvois m'empêcher de le plaindre en qualité d'époux destiné à une telle fille. Je ne vous dis point que je meurs d'impatience d'apprendre la suite de toutes ces affaires : si j'osois, j'irois au devant de mon courier, & jamais fievre n'arriva plus mal-à-propos que la sienne. Je ne conçois pas comment vos peines ont pu se terminer si heureusement, & je crois démêler, en lisant votre

billet, que vous n'êtes pas absolument hors d'intrigue : ainsi, je compte les minutes, & elles me paroissent bien longues. Sur-tout ne m'épargnez pas les détails.

REPONSE de la Comtesse de SOLMES, aux dernieres lettres de Madame Northon.

OH, mon Dieu ! que les agitations que vous avez éprouvées ont été violentes ! j'ai relu dix fois vos lettres, & à chaque fois j'ai frémi comme si j'eusse été spectatrice de tous les événements que vous avez tracés avec tant de vérité. Je vous remercie de ne m'avoir appris le danger de Monsieur votre neveu, qu'après qu'il a été passé, vous m'avez épargné bien des peines. N'allez pas conclure de cela que je ne veux partager que les plaisirs de mes amis ; je vous proteste bien sincérement que j'aurai toujours une vraie satisfaction à prendre sur moi ce qui pourra diminuer leur fardeau ; mais dans cette occasion, mes

inquiétudes n'auroient fait qu'aggraver les vôtres. Vous l'avez prévu, & vous avez agi en conséquence; bon pour cette fois seulement; si j'eusse été à Paris & en état de vous consoler, j'aurois regardé votre réserve comme un crime. Enfin, ma chere Elise touche donc à la fin de ses peines : il faut avouer que pour une fille de son âge, elle en a éprouvé de bien violentes, comme vous l'avez remarqué, & qu'il n'en eut pas fallu la moitié pour renverser une tête qui eut été moins bonne. Actuellement, que ces maux sont passés, je ne puis m'affliger de ce qu'elle les a sentis; le bonheur n'a rien de piquant quand il a été continuel; & pour le goûter parfaitement, il faut avoir senti la pointe de l'infortune. Comme j'ai lieu de supposer qu'elle sera instruite de tout, lorsque vous recevrez cette lettre, je vous prie de la lui montrer; quoiqu'il y ait une espece de dureté à me réjouir de ce qu'elle a souffert, je m'attends à ses actions de grace. Votre silence sur la cause de tout ceci, me fait croire que vous n'en êtes pas encore instruite; ne mettez pas une minute d'intervalle entre le récit qu'on vous en fera, & la lettre que vous m'é-

crirez. Si votre main fatiguée se refuse à ce service, prenez un secretaire : vous devez mesurer ma curiosité à la vôtre ; mes tendres sentiments à tout ce qui vous environne. N'oubliez pas ce Marquis, que je ne connois guere, & que j'aime pourtant beaucoup.

LETTRE de Madame NORTHON, *à Madame la Comtesse de Solmes.*

C'EST moi qui commence cette lettre ou plutôt ce volume, ma chere Comtesse ; mais chacun de nous en fera pour son écot. J'ai demandé des nouvelles avant de commencer ma lettre ; car, on a beau me dire que Northon est guéri, il me semble toujours que ce cher neveu va m'échapper, tant la crainte avoit fait de profondes traces dans mon imagination. Actuellement il est bien & très-bien. Je vous disois donc que je commençois un volume, & cela sans craindre de vous ennuyer. Je reprends à l'endroit où j'ai fini ma derniere lettre.

Le Marquis & mon frere avoient cédé par complaisance à la priere que

nous leur avions fait de prendre quelques heures de repos ; & ils prirent si bien notre demande à la lettre, qu'ils ne daignerent pas se déshabiller. Le besoin de dormir les trahit, ils resterent jusqu'au lendemain ensevelis dans un sommeil si profond, que je me faisois un scrupule de les faire éveiller ; & s'ils eussent été entre deux draps, je crois que je leur aurois laissé faire encore un autre tour de cadran. Le domestique qui entra dans leur chambre les éveilla, en leur disant que Northon alloit manger la premiere soupe. A cette bonne nouvelle, nos dormeurs furent bientôt sur pied ; &, comme on pouvoit entrer chez eux sans crainte d'interrompre leur toilette, je me mis sur la porte, & annonçai à mon frere le temps qu'il avoit dormi. Jusqu'à ce moment le Marquis, absorbé par la douleur, m'avoit à peine distinguée de mes femmes. Rendu à lui-même, après avoir constaté le bon état de son ami, il s'avisa de me demander pardon de rester à mes yeux dans un tel désordre ; effectivement sa parure n'étoit pas propre à relever sa bonne mine : ses cheveux étoient hérissés ; sa barbe noire, comme celle d'un novice Capucin, étoit

d'une longueur à faire espérer qu'il ne feroit pas déshonneur à l'Ordre ; il y avoit même deux moustaches naissantes qui auroient eu leur mérite, si on les eût laissé prospérer. Son linge étoit sale, sanglant en quelques endroits, sans qu'il eut pensé à en changer, ni nous à lui en offrir ; le reste de ses habits comme ceux d'un homme qui avoit passé six nuits sans se déshabiller. Un grand miroir, qu'il n'avoit pas même apperçu, lui ayant offert sa figure, il fit un cri, qui fut suivi de ses excuses, comme je vous l'ai dit. Mon ajustement & celui de mon frere n'étoient guere plus élégants ; & après avoir badiné de nos figures respectives, le Marquis nous pria d'envoyer un domestique chez lui, avec ses ordres pour son valet de chambre.

Je ne vous ai point parlé de ma curiosité pour apprendre du Marquis les causes d'un événement qui paroissoit si fort contre la vraisemblance ; vous en jugerez par la vôtre, Madame, & vous prendrez, comme moi, le parti de la modérer encore ; il falloit me rendre auprès d'Elise, qu'une trop longue absence auroit alarmée. Je rentrai donc dans notre appartement, où le Baron

vint nous trouver quelques heures après, pour nous prier de nous mettre à notre toilette. Sortons-nous, mon cher pere, lui demanda la convalescente ? Non, lui répondit-il, mais vous pourrez bien recevoir une visite qui ne vous sera pas désagréable, puisque j'attends un homme qui nous apporte des nouvelles de Monsieur Northon & de son fils. Il y a plus, car il m'est impossible de garder mes secrets avec vous, il nous fait espérer de les voir d'ici à trois ou quatre jours. Northon lui a beaucoup vanté vos charmes, & il seroit fâcheux que ce Cavalier, qui est le meilleur de ses amis, pût l'accuser d'exagération. N'y tombez-vous pas actuellement, lui dit-elle ? est-il possible qu'il ait oublié ma cousine ! J'aime ta jalousie, lui dit son pere, c'est bon signe, habille-toi toujours : je sors, pour t'en laisser la liberté.

A peine fûmes-nous seules, que je vis couler quelques larmes des yeux d'Elise ; ma chere amie, me dit-elle, je vais vous parler à cœur ouvert. J'aime Northon, je n'aimerai jamais que lui. Si je ne dépendois pas d'un pere dont la volonté sera toujours pour moi une loi inviolable & sacrée, j'ajoute-

rois, & je ne ferai jamais qu'à lui. Cependant, malgré ces dispositions, que ne souffrirai-je pas pour lui donner ma main, à moins que je ne sois bien rassurée contre une rechûte! Pourra-t-il revoir Mademoiselle d'Erlac sans danger? Point de ces délicatesses mal placées, lui dis-je; ce n'est pas que Northon ait besoin de votre indulgence à cet égard; sa guérison est radicale; mais, dans un amour fils du devoir, il faut que les sentiments soient plus mâles & moins mignards, sans quoi le mariage qui pourroit être le plus heureux, risqueroit d'être semé d'amertumes. C'est, sans doute, ces amertumes inévitables, pour un cœur tel que le vôtre, qui vous ont éloignée d'un engagement, me répondit-elle. Vous oubliez ce que le Baron vous a dit à cet égard, lui répondis-je. Dans l'âge où il convient de penser au mariage, j'étois trop occupée de vous, pour me résoudre à partager avec un époux la tendresse que je vous avois vouée: à présent, où j'envisage de près l'automne de ma vie, j'ai passé la saison de me donner un maître: une fille de trente-trois ans est une vieille fille qui ne doit

plus chercher à plaire ; d'ailleurs, vous ſuffiſez à mon cœur.

Eliſe ne me répondit qu'en ſe jetant dans mes bras, en m'accablant des plus tendres careſſes, & en me diſant mille choſes gracieuſes ſur ma figure ; oh ! pour le coup, elle tenoit la lunette du côté qui groſſit les objets. Je ne me ſerois pas amuſée à vous répéter cette converſation, ſi elle n'avoit eu des ſuites ; mais, l'ayant redite à ſon pere, le Baron me dit, avec une mine grave, qu'il vouloit me marier. Cela ne m'effrayera pas beaucoup, lui répondis-je en riant, tant que je ne penſerai pas à me marier moi-même ; ce ſont de ces choſes qu'on ne fait pas malgré ſoi. J'ai en main un moyen ſûr de vous y forcer, répondit le Baron ; mais je me perſuade que je n'aurai pas beſoin d'employer mon canon contre une place dans laquelle j'ai des intelligences ; parlons d'autre choſe. Je ſuis contente de votre parure, ma chere enfant, dit-il, en ſe tournant vers ſa fille : vous ne pouviez moins faire pour un homme qui vient de la part de Monſieur Northon ; la recommandation n'eſt pas mauvaiſe, j'y ajouterai pourtant une

chose ; c'eſt qu'il ſeroit l'homme que j'aurois choiſi pour mon fils, ſi j'euſſe perdu mon prodigue, & que je n'aurai pas un moment de repos, que je ne l'aie uni à la meilleure & à la plus digne de mes amies.

Le Baron ſortit en prononçant ces mots, & me laiſſa dans une confuſion inexprimable. Aſſurément cette viſion n'étoit pas venue dans la tête du Marquis, qui m'avoit à peine regardée. Je craignois la franchiſe & le zele du Baron ; il étoit homme à m'offrir ſans façon à ſon ami, avec une partie de ſa fortune. Il ne me laiſſa pas le temps d'arranger mes idées à cet égard ; à peine eut-on deſſervi, qu'il rentra, en tenant le Marquis par la main : j'ai prodigieuſement rougi, & j'ai dû lui paroître bien ſotte & bien empruntée. Qu'eſt-ce que cela ſignifie, Madame ? eſt-ce que je ſerois amoureuſe de cet homme-là ? Oh ! cela ſeroit du dernier ſingulier, & bien ridicule à mon âge.

Quand vous devriez admettre ce ſoupçon, & augmenter mes craintes, (car, ſans badiner, j'en ai de réelles,) je trouve cet homme de fort bonne mine, & vous l'avez trouvé comme moi : cette reflexion me raſſure, vous lui avez ren-

du juſtice, je la lui rends, cela ne ſignifie rien du tout ; me voilà tranquille ; d'ailleurs, ſon attachement pour mon neveu doit le tirer, à mon égard, de la claſſe des indifférents. La converſation n'a roulé que ſur le pere & le fils, dont il a annoncé l'arrivée comme très-prochaine. Les Médecins nous aſſurent que tout ce qui pourra lui donner de la joie, ſera le baume le plus propre à conſolider ſes bleſſures : on va le diſpoſer à cette viſite, & le Baron m'a chargée d'amener par degrés ſa fille à la connoiſſance de tout ce qui s'eſt paſſé. Le Marquis a fait une viſite aſſez courte, & a laiſſé Eliſe fort prévenue en ſa faveur : elle m'en parle ſans ceſſe ; cela me paroît ridicule, auſſi-bien que mes ſentiments pour lui. Sur quoi ſont-ils fondés, je vous prie ? ſur ſon amitié pour mon neveu. Eh ! mais, pouvoit-il moins, puiſqu'il lui a ſauvé la vie ? Voilà comme nous nous prévenons à propos de rien, & une bagatelle nous fait oublier les faits les plus graves. N'eſt-ce pas cet homme qui, à trente ans, avoit dérangé ſes affaires ? ne vouloit-il pas ſe vendre, pour les rétablir, à une femme qu'il n'eſtimoit pas ? Quelle horreur ! en vérité j'étois

bien folle d'avoir pu m'imaginer qu'un tel homme eût pu feulement égratigner mon cœur ; je ris à préfent de cette fottife.

Monfieur le Baron eft refté auprès de fa fille, pour me donner le temps d'écrire ma lettre, que je commence par provifion. Je l'acheverai, en vous écrivant comment fe fera paffé l'entrevue ; après quoi, je céderai la plume à ces Meffieurs, pour vous expliquer l'énigme, qui ne l'eft que pour moi : car, affurément, ils font inftruits ; mais il eût fallu m'écarter trop long-temps d'Elife pour entendre ce récit ; & tout le temps que Northon a été en danger, je n'étois pas en état de penfer à autre chofe.

Je n'ai pas laiffé d'éprouver beaucoup d'embarras au moment d'inftruire Elife du malheur arrivé à Northon ; par bonheur le tour qu'avoit pris notre entretien, & qui étoit une fuite des difcours du Marquis, en a amené une occafion toute naturelle. Vous favez, ma chere amie, me dit-elle, combien j'abhorre les duels ; ils font, ce me femble, la honte des François ; car mon pere m'a affuré qu'ils ne font paffés chez les autres peuples que par la contagion

contagion de leur mauvais exemple, & qu'ils y étoient même très-rares. Ils étoient abſolument ignorés des Romains & des Grecs, ces Peuples chez leſquels nos héros vont chercher des modeles ; on en peut donc conclure, que la valeur eſt indépendante de ces combats particuliers ; c'eſt un préjugé national, & il n'y a que ceux de tous les temps & de tous les ſiecles qui doivent être reſpectés, parce qu'ils ſont la voix de la nature. Par exemple, le mépris de la mort & de la douleur ont été regardés chez tous les Peuples comme l'appanage des grandes ames : tous ſe ſont accordés à mépriſer un lâche qui refuſeroit de remplir un devoir, par la crainte de perdre la vie. Sans doute, le premier préjugé né de la Barbarie, a ſa ſource dans le ſecond malentendu, & c'eſt une choſe déplorable. Les hommes ne liſent pas dans les cœurs : leur malignité naturelle les porte à croire que celui qui refuſe un duel, le fait par la crainte de mourir. Voilà, ce me ſemble, la tentation la plus délicate pour un homme d'honneur. Quoi de plus triſte, que d'avoir à opter entre perdre ſon ame, ou paſſer pour un lâche !

J'estime mille fois plus Northon, depuis qu'il a eu le courage de braver le préjugé ; mais, combien sera petit le nombre de ceux qui penseront comme moi ? Tous les autres l'accuseront de lâcheté, & cela est bien dur. Je vous avouerai donc franchement que, malgré les dangers où s'exposoit Monsieur votre neveu, j'étois enchantée du parti qu'il avoit pris d'aller à Malthe. Pourquoi revient-il sur ses pas ? Je l'aime, sans doute ; mais j'aime aussi sa réputation. On m'assure qu'il a trouvé occasion de prouver son courage sans aller si loin ; pourquoi m'en faire un mystere ? pourquoi ne m'en instruire qu'à demi ? Il me vient quelquefois en pensée que ce misérable Marquis l'aura attaqué ; qu'il s'est défendu en homme de cœur ; qu'il l'a désarmé, & lui a donné la vie. En ce cas, je n'aurois rien à desirer ; car, il pouvoit se défendre sans blesser la loi de Dieu ; pourvu que son salut & sa réputation soient en sûreté, peu m'importe du reste.

Vous ne me croirez pas, ma chere enfant, lui répondis-je, quand je vous assurerai que je ne sais presque rien de cette aventure. Je ne vous dissimulerai point le peu que j'en sais, parce que

je compte sur votre courage, & que d'ailleurs le péril est absolument passé : vous en pouvez juger par notre tranquillité, par notre joie même.

Vous avez reçu la visite du Marquis de V..., celui-là même à qui Northon avoit fait un appel : il vous dit que mon neveu lui a sauvé la vie, que de lâches assassins alloient lui faire perdre. Northon étoit considérablement blessé, nous avons tremblé pour ses jours ; il est si bien aujourd'hui, que vous pourrez le voir, si ce que vous venez d'entendre ne fait pas sur vous une impression trop vive.

Le visage d'Elise avoit été couvert successivement d'une pâleur mortelle, & d'une rougeur charmante. Elle fut quelque temps sans pouvoir parler : à la fin, ses yeux se remplirent de larmes, que je la priai de laisser couler sans se contraindre. Enfin, jetant sur moi des regards, dont chacun étoit un sentiment, tant ils étoient expressifs, elle me dit : Vous me promettez de me faire voir Northon cette après dîner, il est donc à Paris. S'il est à Paris, il est dans cette maison. Ah ! je ne m'étonne plus de vos absences, de celles de mon pere, & de la violence qu'il

m'a faite pour m'obliger de rester dans mon appartement. Mais ne me trompez-vous point, est-ce une réalité, est-ce un songe? Quoi! Northon si près de moi, Northon mourant, & vous avez eu la cruauté de me le cacher? Elle me dévoroit des yeux en disant ces paroles, pour tâcher de démêler dans les miens jusqu'à quel point elle pouvoit compter sur ce que je lui disois. C'est la premiere fois de ma vie que j'ai senti de la défiance, ajouta-t-elle; il faut me la pardonner, ma chere amie, vous m'avez cruellement trompée: je suis injuste, je le sens bien. Ah! mon Dieu, que les passions sont un mal dangereux, je n'en ai senti qu'une légitime, &, quelque innocente qu'elle soit, elle a fait entrer avec elle dans mon ame mille sensations humiliantes & douloureuses; mais aussi, ma chere, pourquoi vous êtes-vous ravie à vous-même la satisfaction de me voir partager vos douleurs? Eh! comment l'aurois-je osé, ma chere enfant? L'état affreux dans lequel vous avoit jeté la premiere lettre de Northon, m'a mise dans la nécessité de vous déguiser des malheurs, qui, sans doute, auroient terminé votre vie.

Je ſais que je ſuis une fille foible, me répondit-elle avec vivacité ; mais, que l'accident que vous m'avez caché étoit peu de choſe, en comparaiſon de celui qui a failli m'ôter la vie. Certainement je donnerois des larmes à ſa mort, à celle de mon pere, à la vôtre ; il me ſemble que je ſerois privée de la moitié de mon exiſtence, ſi je me trouvois ſéparée de vous tous ſans retour ; cependant, cette douleur ne ſeroit rien, ou peu de choſe, comparée à celle que je reſſentis en liſant cette lettre fatale. J'aurois une ferme eſpérance de vous revoir un jour, je me croirois aſſurée de votre bonheur éternel ; quoi de plus propre à diminuer l'amertume d'une ſéparation de quelques moments ! car, qu'eſt-ce que la vie la plus longue, vis-à-vis de l'éternité ? Mais je craignois pour Northon la mort dans le crime ; l'idée de le voir éternellement l'ennemi de Dieu, me fit une impreſſion ſi terrible, que je m'étonne comment j'y pus ſurvivre un moment.

Je m'arrête, Madame. Eſt-il poſſible qu'un enfant de cet âge nous donne de ſi ſublimes leçons de philoſophie chrétienne ? Si quelque profane voyoit ce que je vous écris, on m'accuſeroit

de fiction, & on ne pourroit croire qu'un tel héroïsme fût réel ; cependant, rien de plus naturel que cette façon de penser, dans une personne pénétrée des grandes vérités de la religion. Que ceux qui les trouveroient outrés seroient à plaindre ! mais ce n'est pas le moment d'abandonner ma plume à des réflexions que nous aurons le temps de faire ; vous brûlez d'impatience de voir le dénouement de nos aventures, il faut vous satisfaire.

Le Baron entra dans le moment, suivi de mon frere ; ils étoient depuis quelque temps dans la chambre prochaine, & n'attendoient que le signal que je leur avois promis, pour se présenter à nos yeux. Elise leur tendit à chacun une main, & ensuite baisa celle qu'ils lui offrirent, sans avoir la force de parler, tant la vue de mon frere l'avoit oppressée. C'est à vous, mon enfant, lui dit son pere, à consulter vos forces. Vous êtes instruite de l'état de Northon ; le Médecin assure que vous ne ferez souffrir aucun risque à ce cher malade, pourvu que vous puissiez lui paroître tranquille, & sans lui donner aucune marque de ressentiment contre lui ; au contraire, il faut

lui laisser voir votre tendresse ; non-seulement je vous le permets, mais je vous le commande même, à moins que vous n'y sentiez de la répugnance ; car, si vous ne me priez de rétracter la parole que je lui ai donné, l'époque de sa guérison sera celle de votre mariage. Répondez librement, je ne veux pas vous contraindre à lui accorder une grace qu'il a dédaignée. A ces paroles, mon frere fléchissant un genou, lui dit : C'est de sa part, charmante Elise, que je vous fais amende-honorable d'un aveuglement qu'il espere vous faire oublier, par sa conduite, dans tous les moments de sa vie. Pour toute réponse, Elise s'efforçoit de relever Northon, le serroit dans ses bras, arrosoit son visage de ses larmes. Je voulus égayer cette scene, qui commençoit à devenir trop touchante. Mon pauvre ami, dis-je au Baron, j'admire la bonne foi avec laquelle vous avez permis à cette petite fille d'aimer mon neveu, & de le lui laisser appercevoir ; ce sont de ces choses pour lesquelles le cœur ne s'avise pas d'attendre des ordres. Non, pour aimer, reprit Elise, mais bien pour agir en conséquence de ce sentiment ; vous seriez injuste, si vous me croyiez

incapable de cet effort pour obéir à mon pere. Vous pouvez donc vous tranquillifer, ajoutai-je, fur la crainte qu'elle n'eût de la répugnance à vous obéir. Mais, voyez comment elle s'émancipe de fon chef, en embraffant fous vos yeux, & fans votre aveu, fon fecond pere ; je ne l'avois pas élevée à prendre de telles libertés : je fuis toute fcandalifée, & je ne lui pardonnerai qu'à une condition ; c'eft qu'elle m'embraffera une demi-douzaine de fois au moins.

Mon frere entra dans mes vues, en feignant d'être piqué de ce qu'il appelloit ma jaloufie, & la converfation s'étant foutenue quelque temps fur ce ton badin, il l'interrompit tout d'un coup, & dit : Qui empêche que nous ne faffions en ce moment la vifite que nous avions préméditée pour l'après-dîner ? Quoi, en bonnet de nuit, s'écria Elife ? Cette parole, qui lui étoit échappée, excita nos ris ; fon pere lui reprocha fa coquetterie, & tout en badinant, l'ayant prife par la main, lui dit que fi elle ne venoit de bonne grace, il la traîneroit. Mon frere, pendant ce petit débat, paffa devant, & nous trouvâmes Northon affis fur fon féant ;

&, comme la joie animoit son visage, il ne nous parut pas si changé, qu'il l'étoit en effet. Le Baron s'approcha de son lit, en tenant toujours sa fille par la main, & lui dit : Mon pauvre garçon, pour te rendre la justice qui t'est due, il faut convenir que tu es un peu vaurien ; cependant, comme cette petite fille se donne les airs de trouver que tu es un vaurien fort aimable, je te la donne. Après tout, il faut une fois, dans sa vie, payer le tribut à la folie ; je te trouvois un peu trop Caton, mais on n'a plus rien à te reprocher de ce côté-là ; tu as fait tes preuves, que tout rentre dans l'ordre ; j'aime mieux que tu aie fait dix sottises avant de devenir mon fils, que si tu en avois réservé une à faire après ton mariage.

Après cette belle harangue, le Baron mit la main de sa fille dans celle de mon neveu, qui la baisa respectueusement, & qui ouvroit la bouche pour lui marquer sans doute sa reconnoissance ; le Baron ne lui en donna pas le temps. Je ne me sens pas d'aise, lui dit-il, d'avoir uni ces jeunes gens ; car je regarde la chose comme faite : ce mariage me rajeunit, & me met

dans le goût d'en faire une autre. N'y a-t-il pas ici quelqu'un qui ait besoin de mon petit ministere ? J'ai la main bonne, comme vous le voyez. Vous ne vous attendez pas, ma chere, à la scene qui va suivre, elle avoit été concertée, & mon frere & mon neveu étoient entrés dans ce complot. A peine le Baron eut-il cessé de parler, que le Marquis s'avança d'un air timide, qu'il jouoit, j'en suis sûre ; car ces Messieurs ne sont pas assez novices pour se déconcerter : mon frere, dont je ne me défiois point du tout, & qui s'étoit saisi de ma main, la lui présenta, sans que je pusse l'empêcher, puisqu'il ne m'avoit pas été possible de le prévoir. Jugez du ridicule personnage que je fis. Vous voulez faire diversion à la joie de nos jeunes gens ; je veux bien, pour un moment, entrer dans vos vues ; mais il ne faut pas que cela dure davantage, & je vous avouerai très-sérieusement, qu'on m'eût sensiblement obligée de choisir un autre moyen pour produire cet effet.

Croyez, Mademoiselle, me répondit le Marquis, que je ne me suis prêté à une déclaration si brusque, qu'avec une peine infinie ; je voulois attendre

de mes services le droit d'aspirer à la gloire de vous offrir mes vœux : ma hardiesse vous a déplu, je le vois ; je saurai m'en punir, en renfermant au fond de mon cœur des sentiments qu'il a eu la témérité de vous déclarer, avant d'en avoir obtenu votre permission.

J'étois demeurée immobile comme la statue du Commandeur, à la fin je gagnai sur moi de bégayer quelques mots. En vérité, Monsieur, vous me faites trop d'honneur ; mais dans toute ma vie je n'ai jamais pensé à me marier, non, jamais je vous le proteste : je suis contente de mon état, je . . . . je ne sais ce que je dis, ajouta mon frere, en m'interrompant. Je ne suis plus jeune, & voilà la raison qui me fait craindre de prendre un mari. Vous me poussez à bout Monsieur, dis-je à mon frere d'un air piqué, & vous pensez bien que je l'étois en effet : on n'a jamais traité si légérement une affaire de cette conséquence : mais après tout, je suis bien sotte de prendre cette plaisanterie au tragique, j'en reviens à mon premier sentiment, c'est une diversion. Ah ça, Messieurs, elle a produit tous

l'effet que vous en attendiez, Elise & mon neveu sont tranquilles, parlons d'autre chose si vous le trouvez bon. En même temps, je m'approchai du lit de mon neveu, mais ayant jeté en passant un coup d'œil sur le Marquis, je lui trouvai l'air si touché, si pénétré, que j'en fus émue moi-même, & le laissai paroître en dépit de moi. Toute la compagnie avoit les yeux fixés sur ma pauvre personne ; le Médecin s'approcha gravement de moi, me prit le bras & dit : Je ne suis pas moins habile que le Médecin d'Antiochus : s'il découvrit au mouvement de son pouls que ce Prince aimoit Stratonice, l'inspection de celui de Mademoiselle, me fait connoître qu'elle est en grand danger d'aimer M. le Marquis. Il étoit à mes genoux, ma chere, on avoit résolu d'emporter mon consentement d'emblée. Ma chere tante, me dit le blessé, en me baisant la main : vous ne pouvez refuser de faire le bonheur du meilleur de mes amis sans risquer le mien : Monsieur le Baron m'a menacé de différer mon mariage avec Elise, jusqu'au moment où il pourra vous conduire à l'Autel avec le Marquis.

C'eſt une vraie tyrannie, dis-je en verſant quelques larmes. Voudriez-vous, Monſieur, devoir ma main aux importunités de mes amis ?

C'eſt aſſez plaiſanter, me dit mon frere en reprenant un air ſérieux. Non, ma ſœur, Monſieur le Marquis ne veut vous devoir qu'à vous-même : je ſais ſes ſentiments, je vous demande les vôtres : je réponds de ſa probité & de ſes mœurs futures ; il doit ſa ſageſſe à une expérience qui lui a coûté bien cher, on y peut compter. Si vous n'avez point de répugnance pour ſa perſonne ; ſi vous pouvez, ſans trop vous contraindre, obliger vos amis ; permettez-lui de chercher les moyens de vous rendre ſenſible, ne déſavouez point le ſentiment de pitié qu'il vient de vous inſpirer, ne cherchez pas à le diſſimuler & à le contraindre, puiſque votre ſenſibilité pour lui eſt la ſeule choſe qui manque à notre bonheur.

Je gagnerois beaucoup à diſſimuler, parmi des perſonnes ſi clair-voyantes, répondis-je. Ecoutez, Monſieur le Marquis, je ſuis vraie, & vous en allez juger. Vous êtes le premier homme du monde pour lequel j'aie ſenti une bienveillance d'une autre nature que celle

que j'ai eu jusqu'à ce jour pour vos semblables : je n'ai point discuté la cause de ce sentiment que j'ai attribué au vif intérêt que je vous ai vu prendre à mon neveu : je le crois même encore ; laissez-moi le temps de l'examiner, & soyez sûr que si je découvre quelque chose de plus, je vous l'avouerai avec franchise. Je dois pourtant vous avertir que si mes découvertes étoient favorables aux vues de mes amis, cela ne vous avanceroit pas beaucoup dans le dessein que vous me faites l'honneur d'avoir sur moi. Ce n'est point mon cœur qui déterminera le don de ma main ; il n'appartient qu'à ma raison d'en disposer : laissez-lui le temps d'examiner si je suis propre à faire votre bonheur, & si je puis raisonnablement espérer que vous ferez le mien.

Vous me rendez le plus heureux de tous les hommes, répondit le Marquis.... attendez, Monsieur, lui dis-je, il m'échappoit un article très-important. Je n'ai point de bien, je ne suis pas d'humeur à en recevoir ; je sais que le vôtre sera très-médiocre quand vous aurez rempli les devoirs de la justice. Vous devez examiner si

vous aurez le courage de supporter la très-grande médiocrité.

Je ne vous dissimulerai point, me répondit-il, qu'elle me sera très-pénible; mais uniquement par rapport à vous, Mademoiselle; je sais que vous me remplaceriez tous les biens, & je sens, depuis que j'ai le bonheur de vous connoître, que je préférerois un désert avec vous, à la place la plus brillante. Faut-il, repris-je avec vivacité, que les hommes nous aient forcées à nous tenir sur nos gardes, par l'habitude qu'ils ont contracté d'exagérer, & de s'exprimer avec d'autant plus d'énergie, que leur cœur laisse à leur esprit le soin de choisir leurs termes. Pardon, Monsieur, j'ai tort de vous confondre avec ceux de votre sexe; cependant, comme je n'ai point encore de raison suffisante de faire une exception en votre faveur, j'en reviens toujours à demander du temps, & à vous prier de me permettre de suspendre mon jugement. Je vous avouerai pourtant, qu'au moment où je serai convaincue que votre cœur & votre langue ont été d'accord dans ce que vous venez de dire, il y aura peu de chose à faire pour me déterminer.

Je crois que le Baron avoit fait vœu de ne pas souffrir que la conversation prît un seul instant le ton sérieux. Oh ! vraiment, s'écria-t-il, voilà le plus beau canevas du monde pour un Roman héroïque : celle-ci ne veut rien devoir à personne, celui-ci veut s'enfermer dans un désert, & je serai le seul qui n'aura pas la liberté de vouloir à mon tour ? Ah ! parbleu, je ne l'entends point ainsi : nous n'avons fait jusqu'à présent qu'une seule famille, & je veux que la communauté se perpétue *in sæcula sæculorum*. Maudit soit celui qui tentera de briser les nœuds qui vont nous unir. J'ai deux millions de bien & quatre enfants ; je ne veux pas qu'il y ait la moindre inégalité entre eux : Northon portera le quart de cette somme à Elise qui lui en donnera une pareille, & je regarderai comme un outrage que je ne pardonnerois jamais, le refus que Monsieur le Marquis & Mademoiselle Northon feroient de la moitié de cette somme : j'en ai fait dresser ce matin les contrats, & je ne voudrois pas avoir pris une peine inutile.

Ah ! c'en est trop, généreux ami, s'écria mon frere ; j'ai voulu vous laiſ-

ser le plaisir & le mérite de votre générosité, & à mon fils la perspective d'une fortune médiocre ; mais je possede depuis trois ans des richesses qui ne m'ont paru précieuses que par l'espoir de les partager entre mon fils & ma sœur : je voulois attendre la conclusion de ces mariages pour vous le déclarer ; vous me forcez à rompre le silence. J'accepte vos bontés pour mon fils & pour ma sœur ; laissez-moi la liberté que je vous donne, & prouvons par notre exemple qu'au moment où l'amitié est parfaite le plaisir de donner ou de recevoir est égal.

Assurément, répondit le Baron, j'accepte vos dons quels qu'ils soient, & je le ferois d'aussi bon cœur quand la fortune m'auroit privé du plaisir de donner ; car je suis convaincu que vous auriez eu un égal plaisir à m'enrichir qu'en partageant ma fortune, & j'aurois pris ma part de ce plaisir ; il n'y a qu'un sot orgueil masqué en générosité, qui puisse faire rougir des bienfaits d'un ami, je ne l'ai pas cet orgueil, & je serois fâché de le remarquer dans les gens que j'estime, cela me feroit connoître que leur amitié ne ressembleroit pas à la mienne.

Pendant que le Baron se précautionnoit contre nos refus, mon frere étoit passé dans son appartement & en rapporta une assez grande boite : il en tira un écrin qu'il remit à son fils pour le présenter à Elise. Il me remit ensuite la boite en me disant : votre part est égale, ma chere sœur, mais vos diamants ne sont pas montés.

Savez-vous bien, Madame, que ce présent fait avec tant d'aisance, monte à quatre cents mille livres pour chacune de nous? Je reste bien loin derriere vous, dit mon frere au Baron, mais je n'en suis point humilié, j'aime à être votre redevable, & je n'oublierai jamais que vous avez fait choix de mon fils, lorsque vous le croyiez absolument dépourvu de tout.

Nous étions demeurés immobiles d'étonnement; le Marquis sur-tout avoit peine à en croire ses yeux & ne put s'empêcher de s'écrier : Oh christianisme! on vous accuse de retrecir l'ame : il n'appartient qu'à vous de faire des hommes vraiment généreux, de former des amitiés solides & durables. Ah, je le confesse! je me vois si petit auprès de vous tous, que je

me reconnois indigne d'être admis dans une société si respectable où je ne porterai que des vertus factices, de préjugé, qu'on pratique sans les aimer, & qu'on est prêt à abandonner aussitôt qu'on peut le faire impunément.

On n'est pas éloigné des vertus réelles, repris-je, quand on confesse avec tant d'ingénuité & de courage qu'on n'en a eu que de fausses : ce trait abrégera de beaucoup mon examen, & je dirois qu'il me détermine si un peu de honte ne me retenoit, & en disant ces mots, je présentai la main au Marquis. Un cri de joie qui s'éleva dans la chambre, m'apprit combien cette action causoit de plaisir à tout ce qui m'étoit cher. Tous m'embrasserent avec transport, on serroit nos mains, on félicitoit le Marquis; je n'ai jamais vu une si aimable confusion : le dîner qu'on servit dans la chambre du malade n'interrompit les félicitations que pendant le premier quart d'heure, & quoique je me sois engagée un peu à la légere, chaque moment me confirme dans la pensée que je n'aurai jamais sujet de m'en repentir. Au dessert, nous fîmes une réflexion qui au-

roit dû nous venir plutôt : Elise avoit reçu l'écrin des mains de mon neveu & ne l'avoit point ouvert ; cette modération si rare dans un âge où l'on se passione pour une parure aussi brillante, attira l'admiration du Marquis. Peut-être les louanges qu'il donne aux vertus qu'il voit pratiquer, sont-elles une suite naturelle de l'habitude d'un homme qui possede la politesse au souverain degré. Mais, non, on voit que cela part du cœur. Cette crainte ne sera pas la derniere que j'aurai sur son chapitre, & en vérité je suis inexcusable d'avoir suivi le mouvement qui m'a emportée contre toutes mes résolutions. On s'apperçoit de mes craintes, on me querelle, & on m'ôte la plume. C'est le Marquis qui va écrire, on ne lui en donne la permission qu'à condition que tout sera lu en comité ; il dit que c'est une confession générale. Oh ! nous allons voir de belles choses !

LETTRE du Marquis de V...., à Madame la Comtesse de Solmes.

JE parcours un pays bien inconnu pour moi, Madame; tout y eſt nouveau, ſurprenant, incroyable. Je connoiſſois de nom la probité, l'honneur, le déſintéreſſement, la généroſité, l'amitié & mille autres vertus : je croyois en poſſéder la plus grande partie, & je m'apperçois avec confuſion que je n'en avois pas même l'idée. On m'a fait voir dans une de vos lettres l'heureuſe prévention dans laquelle vous êtes à mon égard, je me flatte de la juſtifier par la ſuite ; mais en vérité, elle étoit gratuite & injuſte, lorſque ma bonne fortune vous l'a inſpirée. Je croyois en être quitte pour cet aveu général, on exige de moi une confeſſion détaillée, & j'ai fait vœu d'obéir quoiqu'il m'en coûte.

J'ai été juſqu'à ce jour un honnête homme dans le ſens qu'on attache à ce mot parmi les gens du bel air : on m'avoit inculqué certaines maximes dont je ne me ſuis jamais écarté, &

voici très-exactement mon catéchisme & celui de mes semblables, il vous sera aisé d'évaluer ce que je vaux, d'après ces maximes.

Regarder une parole donnée comme un engagement inviolable auquel il n'est jamais permis de manquer, excepté à celles qu'on donne aux femmes & qui n'engagent à rien. Ne jamais s'écarter de la décence, dans les commerces même les plus opposés à cette vertu. Justifier par l'objet de son choix les engagements les plus criminels; ne les afficher qu'avec toutes les précautions propres à faire croire qu'on veut les cacher, selon cette maxime de Bussi Rabutin :

Aimez, mais d'un amour couvert
Qui sente toujours le mystere.
Ce n'est pas l'amour qui nous perd,
C'est la maniere de le faire.

Ainsi la séduction, l'adultere ne sont que des bagatelles, pourvu que l'objet ne se fût point avili par de mauvais choix, ou par des déréglements qui eussent trop éclaté. Payer exactement les dettes du jeu, laisser accumuler les autres. Se persuader que tous les hom-

mes ſont méchants, & noieroient leur meilleur ami pour le plus léger avantage ; en conſéquence, ne s'attacher véritablement à perſonne, & payer en démonſtrations les témoignages d'amitié. Tâcher de pénétrer les autres pour faire ſervir leurs paſſions à l'avancement de nos deſſeins, & être ſoi-même impénétrable. Flatter les Grands dont on eſpere quelque choſe : être poli avec ſes égaux, mais d'une politeſſe qui indique un grand fond d'eſtime pour ſoi-même & une ferme réſolution de ne pas ſouffrir qu'on nous manque impunément : relever avec hauteur ſes avantages, ſur-tout devant ceux qui paroîtroient diſpoſés à les oublier. Il vaut mieux être craint & redouté de ſes égaux que d'en être aimé, la bonhommie paſſe pour foibleſſe. D'ailleurs, il faut ſe perſuader qu'on prend au pied de la lettre ce qu'un homme modeſte dit de lui-même, qu'on l'évalue même au deſſous du témoignage qu'il ſe rend, & qu'à force de répéter d'un air de confiance qu'on a un mérite ſupérieur, on vient à bout de le perſuader aux autres.

Etre extrêmement affable avec ſes inférieurs qui ne peuvent avoir de

prétentions ; cela fait une réputation de bonté qui ne peut attirer aucun inconvénient & qui dans bien des occasions peut servir. Ne point affecter l'irréligion, ne se permettre aucune plaisanterie sur ce sujet, se défier des dévots, ne point se marier jeune, se garder de consulter son inclination ; mais n'avoir égard qu'à l'alliance & à la fortune.

Voilà, Madame, les préceptes dont on m'a nourri, & je n'ai point à me reprocher de m'en être écarté dans la pratique, quoiqu'il y eût certains articles qui me peinoient beaucoup, surtout celui qui veut qu'on se défie de tous les hommes. Malheureusement, jusqu'à mon dernier voyage de Paris, je n'ai vécu qu'avec des personnes bien propres à me persuader que cette maxime, quelque dure qu'elle parût à mon cœur, étoit fort sage, & ne pouvoit être trop exactement observée.

Vous avez vu par la lettre que j'ai écrite au Colonel, qu'on m'avoit représenté Monsieur Northon comme un dévot ; ce mot portoit à mon idée celle d'un homme lâche ou tout au moins timide, sans quoi je n'aurois pas risqué en sa présence l'insulte que je

je fis à la d'Erlac : la derniere affaire que j'avois eue, & où j'eus le malheur de tuer mon homme, m'avoit fait prendre résolution d'éviter avec soin une nouvelle affaire : je fus donc véritablement affligé d'être obligé de me battre encore une fois, & je vous avoue que je ne fermai pas l'œil la nuit qui devoit précéder notre combat. Malgré ma répugnance, je craignis que mon ennemi ne m'eût prévenu, & je me rendis sur les quatre heures du matin au bois de Boulogne, comme je l'avois marqué par mon billet.

Comme j'écris à côté du lit du cher malade, & qu'il me suit des yeux, il m'interrompt. Votre billet ne m'indiquoit point le bois de Boulogne, me dit-il; vous m'y marquiez de me rendre derriere les Chartreux ; c'est une chose dont je vous aurois déja demandé l'explication, car je ne puis comprendre comment après m'avoir donné rendez-vous dans un endroit, vous vous soyez trouvé si matin dans un autre qui en étoit fort éloigné. Vous avez mal lu, mon cher ami, répondis-je à Northon ; je vous avois marqué le bois de Boulogne. C'est ce qu'il est aisé de vérifier, me dit Northon ;

votre billet doit être dans le gousset de la culotte que j'avois ce jour-là. On l'apporta, & jugez de mon étonnement ou plutôt de mon horreur! ce billet étoit de l'écriture de la d'Erlac que je connus parfaitement quoiqu'elle eût essayé de la contrefaire. Northon qui n'avoit jamais vu ni son écriture ni la mienne avoit été aisé à tromper. Quel crime entrevois-je, dit le Baron! est-il possible qu'un tel monstre soit formé de mon sang? Ma cruelle niece vous avoit dévoué à la mort pour assouvir sa vengeance & sa haine sans exposer son amant. Quelles actions de graces ne devons-nous pas au ciel d'avoir confondu ses abominables desseins; mais elle ne doit pas se flatter de l'impunité, & si l'honneur me défend une vengeance publique, une prison qui durera autant que sa vie, nous mettra à couvert de ses noires trahisons. Nous étions tous si confondus de l'horrible méchanceté de cette fille, que je n'ai pu de long-temps continuer ma lettre, que je ne finirai que ce soir.

Arrivé au bois de Boulogne, je me tins à vingt pas du grand chemin, dans un lieu d'où je pouvois découvrir tous

ceux qui y passeroient. A peine y avois-je été quelques minutes, que je m'entendis appeller par mon nom. Les ombres de la nuit n'étoient pas encore entiérement dissipées ; ainsi voyant un homme à travers les arbres, je ne doutai point que ce ne fût mon Adversaire, & je m'avançai avec sécurité. Je tenois mon épée nue sous mon bras, & dans le temps où je mettois la main à mon chapeau pour saluer celui que je prenois pour Monsieur Northon, on m'allongea un coup que je parai avec la main & en même temps j'apperçus plusieurs hommes qui tomberent sur moi. Ah ! traitre, m'écriai-je, un assassinat t'a paru plus sûr qu'un combat. En même temps je m'élançai dans un buisson, résolu de vendre cherement ma vie. Je l'aurois perdu mille fois, si j'avois eu affaire à des braves gens ; mais les coquins qui m'attaquoient n'osoient approcher à la longueur de mon épée. Au bruit de notre combat, un homme à cheval hâta sa marche, & voyant l'inégalité du nombre, me cria : Courage, Monsieur, le ciel vous envoie un second qui périra avec vous s'il ne peut vous sauver. Jugez de ma surprise, lorsque

je reconnus la voix du brave Northon, qui m'eut à peine envisagé que loin d'être refroidi à la vue d'un homme qui étoit son ennemi, se précipita au milieu de mes assassins qu'il choqua si rudement de son cheval, qu'il en porta deux par terre & me couvrit tout entier. De deux coups de pistolet, il en mit deux hors de combat. Il nous restoit quatre adversaires dont la rage étoit augmentée par la mort de leurs compagnons ; car ceux qui avoient été renversés se releverent bientôt & donnerent de leurs épées dans le ventre du cheval de mon défenseur : cet animal s'abattit si malheureusement, que la moitié de son corps resta engagée sous lui ; ce fut alors qu'il fut blessé & qu'il eût été tué, si la fureur redoublant mes forces, je ne me fusse précipité au milieu de ces lâches, qui voyant à ma contenance qu'il faudroit cherement acheter ma vie, s'éloignerent de dix pas & tinrent un petit conseil dont le résultat fut de prendre la fuite. Pendant ce temps je m'efforçois de dégager Northon, & mes forces ne répondant point à mes desirs, j'invoquai machinalement le secours du ciel. Il m'exauça, j'apperçus deux pay-

ſans qui portoient des fruits au marché, & dont la vue avoit ſans doute accéléré la fuite des aſſaſſins : ils m'aiderent à dégager Northon qui perdoit beaucoup de ſang, & pendant que je mettois tout en uſage pour l'arrêter en bandant ſes plaies, un de ces hommes courut à toutes jambes pour nous faire venir un caroſſe. J'avois eu la préſence d'eſprit de lui recommander de ne point dire au cocher pourquoi on l'appelloit ; elle étoit néceſſaire. Cet homme, craignant d'être mêlé dans une mauvaiſe affaire, vouloit retourner ſur ſes pas, & exhortoit même les payſans à nous abandonner. Ceux-ci montrerent plus d'humanité & ayant confirmé à ce manant que ce n'étoit point un combat, mais un aſſaſſinat, puiſqu'ils avoient vu fuir les voleurs, le cocher ſe détermina d'autant plus aiſément qu'il n'étoit queſtion que de nous conduire à l'hôtel de.... qui n'eſt qu'à cent pas de la porte, ajoutez que l'or que je fis briller à ſes yeux fut pour le moins auſſi perſuaſif que mes prieres. Mademoiſelle Northon vous a mandé ce qui s'eſt paſſé à notre arrivée, mais elle n'a pu vous faire part de l'étrange révolution qui ſe fit dans

mon ame. J'avois soupçonné, accusé Northon d'un lâche assassinat, son action, en le justifiant, me faisoit paroître à mes propres yeux le plus coupable de tous les hommes. Ce sentiment & la violente inquiétude que me causoit son état, absorboient toutes mes pensées, & je ne me rappelle qu'à ce moment qu'elle me fit oublier les regles de la bienséance. Je m'établis auprès du lit du blessé sans penser que ma présence devoit être odieuse aux parents de ce jeune homme, & je passai les cinq premiers jours comme enivré par ma douleur ; mais qu'il se passoit de choses en moi sans que je m'en apperçusse ! J'eus un moment de réveil, lorsque mon ami reçut ses Sacrements, & ce fut le premier coup qui prépara le changement miraculeux qui s'est fait en moi comme à mon insu. J'avois vu mourir des Soldats, des Officiers, des Mondains, des Philosophes, & je n'avois jamais vu un vrai chrétien dans ce dernier période de la vie. Northon n'avoit point cette indifférence brutale des uns, cette fermeté simulée à travers laquelle perce la crainte & la terreur des autres. Je ne lui remarquois point cette inquiétude sur

le ſuccès des ſoins qu'on lui donnoit, ſi naturelle à un homme de ſon âge : il s'y abandonnoit avec ſoumiſſion, ſans empreſſement, & ſe ſoumettoit à la volonté de Dieu avec une tranquillité qui ne pouvoit avoir ſa ſource que dans la foi la plus vive. Pénétré de douleur au ſouvenir de l'éclipſe momentanée que ſa vertu avoit ſoufferte, il pleuroit ſes fautes avec amertume, mais ſans trouble : ſa confiance en Dieu tempéroit ſes craintes. Il paroiſſoit enviſager la mort, non comme un naufrage où tout alloit être englouti pour lui ; mais comme un port où ſa vertu alloit ſe trouver en ſûreté. A ce ſpectacle, déja ſi capable de changer mes anciennes idées, ſe joignoit celui que m'offroit à chaque inſtant l'héroïque fermeté de ſon vertueux pere & de Monſieur le Baron : tous deux, également touchés & ſoumis, il n'eut pas été poſſible de diſtinguer celui auquel il étoit le plus cher. Pas une plainte, un murmure, un mouvement de répugnance contre moi qu'ils devoient regarder comme l'auteur de leur peines : ils s'attachoient au contraire à me conſoler & à me faire regarder cet accident comme une ſuite

nécessaire des sages dispositions de la providence qui sait diriger pour notre plus grand bien ce que nous appellons des malheurs. Il n'y avoit pas jusqu'au sexe qu'il nous a plu très-mal-à-propos de nommer foible, qui ne me donnât des leçons d'héroïsme : il m'étoit facile de connoître combien Mademoiselle Northon étoit touchée de l'état de son neveu, jamais mere ne parut si tendre : il étoit aisé de connoître combien elle souffroit : cependant je la voyois moins occupée du soin de sa vie que de celui de son ame, s'élever au dessus de sa douleur & mettre toute son attention à le préparer aux jours éternels.

Voilà, Madame, ce que je sentis confusément & sans m'en appercevoir, tant que mon ami fut en danger : au moment où sa fievre cessant, nous donna le premier rayon d'espérance, ces idées s'éclaircirent, & m'affecterent d'une maniere plus sensible. Je vous l'ai dit ; j'avois cru l'amitié, la douce union, un être de raison, qu'il étoit impossible de trouver parmi des hommes qui ne se lient que par l'intérêt des passions. Il en est une qui semble les attacher, une autre brise ces foibles

liens. Tout sembloit se réunir dans cette maison pour me prouver la réalité de ce sentiment délicieux : tout la respiroit, même dans ceux que la bassesse de leur état n'en eût pas fait soupçonner. Il sembloit que ce cher blessé étoit le fils des anciens domestiques & le frere des jeunes, tant les sentiments de ces pauvres gens se manifestoient d'une maniere naturelle, & que l'art ne peut contrefaire. Lorsque je m'apperçus du désordre de mon ajustement, Monsieur le Baron m'envoya son valet de chambre, en attendant le mien. Le bon & honnête garçon eut toutes les peines du monde à parvenir à me raser ; ses yeux, à chaque instant, étoient aveuglés de larmes que la joie lui faisoit répandre. Quel éloge me fit-il de ces deux familles ! jamais le moindre nuage n'en avoit altéré l'union. Voyez-vous, Monsieur, me dit-il, il y a quatorze ans que je vis avec Monsieur le Baron, & je lui ai plus d'obligation qu'au pere qui m'a mis au monde. Il m'acheta en arrivant en Amérique, & tel que vous me voyez, j'avois de fort mauvaises inclinations. J'aimois à me venger, à dérober, à boire. Mon premier maître n'avoit rien épargné pour

me corriger de ces défauts, & je suis sûr d'avoir eu plus de coups, que je n'ai de cheveux à la tête : aussi je le haïssois tellement, que j'aurois consenti, je crois, à être brûlé tout vif, pour avoir le plaisir de le voir brûler avec moi. Monsieur le Baron s'y prit d'une autre maniere pour me corriger. J'avois été baptisé ; mais, en vérité, c'étoit comme une bête ; & à vingt-deux ans que j'avois alors, mes connoissances sur le Christianisme étoient si fausses, que je l'avois en horreur. Ce Dieu qu'on me prêchoit, me paroissoit injuste, je le haïssois. Quoi donc, me disois-je en moi-même, il a fait deux loix. Par l'une, il permet à mon maître d'être cruel & barbare à mon égard ; par l'autre, il m'ordonne de l'aimer, de lui être soumis ; oh ! cela ne peut pas être : ces Européens nous en imposent ; ou, si ce qu'ils disent de leur Dieu est véritable, ils peuvent l'aimer, puisqu'il les comble de biens ; mais ceux qui, comme moi, sont réduits dans une si affreuse misere, doivent le détester. Voilà quelles étoient mes idées, lorsque je fus vendu à Monsieur le Baron. Mon nouveau maître ne ressembloit en rien à ceux que je quittois ; il n'exi-

geoit rien de nous, en fait de religion, qu'il ne le pratiquât lui-même : il nous aſſembloit tous pour nous inſtruire, & nous diſoit que nous étions ſes freres, ſes enfants ; que notre ame étoit auſſi précieuſe aux yeux de Dieu que la ſienne ; qu'elle avoit été rachetée par le Sang de Jeſus-Chriſt ; que dans le Ciel nous ne ſerions plus ſes eſclaves, mais ſes compagnons & ſes amis ; que pour aller au Ciel, il falloit faire ſon devoir ſur la terre ; que notre devoir étoit de travailler, de lui obéir, ou à ceux qui tenoient ſa place, d'être doux, charitables les uns envers les autres ; que ſon devoir à lui étoit de nous aimer, de ne nous point accabler de travail, de nous nourrir, d'avoir ſoin de nous dans nos maladies, de nous faire prier Dieu, de nous corriger de nos fautes. Ce qu'il diſoit, je vous le repete, il le faiſoit. Il nous donnoit le temps de nous repoſer : nous avions la liberté de lui porter nos plaintes, de lui confier nos peines. Si elles étoient fondées, il puniſſoit ceux qui nous maltraitoient ; s'il étoit forcé de nous impoſer un châtiment pour quelques fautes, on voyoit qu'il en étoit véritablement affligé. Si nous étions malades, il nous ſervoit

avec une charité qui nous prouvoit qu'il étoit fortement persuadé d'une autre vie, dans laquelle Dieu le récompenseroit de sa fidélité à faire le bien. Que vous dirai-je, Monsieur, ses actions & ses paroles nous inspirerent un profond respect pour une religion qui nous procuroit de si grands avantages ; qui, d'un côté, mettoit une si grande différence entre mon premier maître & le dernier ; qui, de l'autre, faisoit disparoître la différence des conditions entre le maître & l'esclave, puisque le nôtre nous regardoit comme ses freres, & nous traitoit comme tels ; & nous prîmes une ferme résolution de vivre en bons chrétiens. A peine eus-je pris cette résolution, que je trouvai une facilité à me corriger, que je n'aurois jamais osé espérer. Insensiblement je gagnai l'amitié de mon maître, & devins si heureux, que je n'aurois pas voulu changer mon esclavage contre la liberté : aussi l'ai-je refusée toutes les fois que mon bon maître a voulu me l'accorder ; la mort seule me séparera de lui ; & si j'ai le malheur de lui survivre, je vouerai à ses enfants le même service & la même fidélité que j'ai pour lui.

Si ce ſermon n'eſt pas le plus éloquent que j'aie entendu de ma vie, au moins, Madame, puis-je vous aſſurer qu'il a été le plus efficace, & qu'il m'a déterminé à chercher à mes paſſions le même remede dont cet honnête garçon s'eſt ſervi pour modérer les ſiennes. Je rougiſſois intérieurement de trouver dans ce Mulâtre un homme plus homme que moi, un philoſophe content de ſon état, un cœur qui goûtoit le plaiſir ineſtimable d'un attachement réel, de la confiance, de l'amitié, plaiſir que j'avois regardé juſqu'alors comme n'exiſtant point. Cet homme n'avoit rien en propre, pas même ſon propre corps, & il étoit ſans deſir. Qu'on ne vienne plus me vanter, me diſois-je à moi-même, ces célébres Univerſités où l'on ſe vante d'enſeigner l'art de penſer juſte, de raiſonner, d'être heureux : il n'appartient qu'au Chriſtianiſme de faire de vrais Philoſophes. Il en forme dans tous les états ; chez les ſimples & les ignorants, auſſi ſûrement que chez ceux qui ſe piquent de talens & de lumieres : c'eſt la ſeule école dans laquelle je veux étudier déſormais : cet Américain, en une ſeule leçon, m'en a plus appris que mes Profeſſeurs.

Je refléchiſſois enſuite ſur les difficultés de mon entrepriſe, & je frémiſſois, dans la crainte de ne pouvoir les ſurmonter. Je concevois que le premier pas qu'il falloit faire pour devenir vraiment chrétien, étoit le paiement de mes dettes, & à peine me reſtoit-il aſſez pour y ſatisfaire. J'avois compté ſur un mariage avantageux pour raccommoder mes affaires ; mais j'avois bien changé d'idée ſur la ſignification de ce mot. De grands biens, une naiſſance illuſtre, de la beauté, des talents, des graces, ne me paroiſſoient plus ſuffiſants pour un mariage qui pût me rendre heureux : il me falloit non-ſeulement des vertus, mais des vertus ſupérieures ; où les chercher ? J'avois beſoin de trouver dans une femme une amie qui pût m'éclairer, me ſoutenir dans mes bonnes réſolutions : je ſentois que ma foible vertu auroit peine à ſe ſoutenir dans le grand monde, ou, d'ailleurs, je n'étois pas en état de paroître ſelon mon rang ; & quelle femme auroit le courage de m'accompagner dans une retraite que tout me rendoit néceſſaire.

J'étois abymé, pour ainſi dire, dans ces idées, lorſque Mademoiſelle Nor-

thon, qui me croyoit endormi, entra, en marchant sur la pointe du pied. Elle m'a commandé d'être sincere, ainsi j'espere que mon obéissance couvrira à ses yeux la témérité des aveux que je vais vous faire. Il me sembloit entendre une voix qui me disoit au fond du cœur : Voilà la femme qui peut seule faire ton bonheur, celle que tu chercherois envain entre dix mille. Sur mon honneur, je ne l'avois point encore envisagée, & j'aurois eu peine à répondre, si on m'eût demandé si elle étoit brune ou blonde ; ainsi, je ne pouvois soupçonner l'amour de m'avoir inspiré cette idée. L'impossibilité de réaliser la félicité qui m'étoit présentée, m'arracha un soupir qui ne lui échappa pas ; car elle dit à voix basse à son neveu : Il faut que ce pauvre Marquis ait des chagrins bien violents, puisqu'ils le poursuivent même pendant son sommeil. Il aimoit peut-être Mademoiselle d'Erlac, répondit Northon ; & qui sait si son amour n'a point survécu à son estime ? Vous l'offensez, mon cher, reprit sa tante, avec une bonté qui acheva ma défaite ; ce que j'ai vu de lui, m'annonce des sentiments plus nobles : un honnête homme pourroit-

il penser sans horreur à devenir l'époux d'une telle fille ? Je me persuade qu'il gémit au contraire de lui avoir adressé des vœux dont elle n'étoit pas digne, & j'ai conçu tant d'estime pour lui, depuis que j'ai vu jusqu'où il pousse sa reconnoissance pour vous, que je serois inconsolable s'il faisoit un mariage désavantageux. Vous pouvez lui éviter ce malheur, dit Northon en souriant; épousez-le, ma tante. Eh oui, lui répondit elle, l'expédient n'est pas mauvais; mais il faut pardonner cette belle imagination à un malade qui sort de la fievre. Si vous aviez une sœur, je pourrois peut-être souhaiter qu'il devint mon neveu, ma bienveillance pour lui ne peut aller au delà.

Si j'eusse suivi le mouvement de mon cœur, les premieres paroles de Mademoiselle Northon m'auroient fait tomber à ses genoux, pour lui marquer les transports de ma gratitude; la conclusion de son discours m'apprit combien j'avois fait sagement de me réprimer. Elle resta peu, & aussi-tôt qu'elle fut assez loin pour ne plus m'entendre, je dis à Northon en l'embrassant: Quel souhait avez-vous fait pour moi, mon cher ami! non, je ne suis

pas destiné à un tel bonheur, & c'étoit l'impossibilité d'y parvenir, qui m'a fait pousser ce soupir, dont Mademoiselle Northon s'est apperçue. En vérité, me répondit Northon, il y a quelque chose de si singulier dans cette aventure, que je ne puis la regarder comme l'effet du hasard. Quoi! Marquis, c'est sérieusement que vous avez souhaité de plaire à ma tante?

Je racontai alors à mon ami tout ce que j'ai l'honneur de vous écrire; il en parla à Monsieur son pere & au Baron, & tous trois conclurent d'employer tout le pouvoir qu'ils avoient sur Mademoiselle Northon, pour l'engager à une union à laquelle étoit attaché tout le bonheur de ma vie. La prudence pourtant les engagea à me faire subir une épreuve qui m'humilia beaucoup, & que je bénis aujourd'hui. Monsieur Northon, de concert avec son ami, m'ayant tiré à l'écart, me dit: Monsieur, le bonheur d'avoir un beau-frere de votre mérite, m'a tellement transporté, qu'il ne m'a pas permis de faire une réflexion, qu'il est important que vous fassiez vous-même, avant que nous hasardions aucune démarche auprès de ma sœur. Vous jugez peut-être de sa

dot par le ton d'aiſance que nous avons pris à Paris ; ſachez que nous devons tout aux bontés du Baron. Il abandonne à ma ſœur la modique portion de ſon bien, qu'il lui laiſſa quand il partit pour l'Amérique. Cette petite ſomme, jointe à celle qu'elle a tiré de l'héritage de ſes peres, ne monte qu'à vingt - cinq à trente mille livres : j'ai oui dire que vous cherchiez une héritiere, ſi cela eſt, ma ſœur ne peut vous convenir.

On ne vous a pas trompé, lui répondis-je, lorſqu'on vous a dit que je cherchois une fortune ; je vous l'avouerai à ma honte, la dot de la d'Erlac avoit pour moi plus de charmes que ſa perſonne. Dans le genre de vie que j'avois choiſi, il me falloit du bien : dans celui que je prémédite aujourd'hui, il m'en faut peu, & j'aurois mauvaiſe grace d'en ſouhaiter davantage, puiſque, mes dettes payées, il m'en reſtera à peine autant qu'à Mademoiſelle votre ſœur. C'eſt une choſe dont j'ai averti Monſieur votre fils, & je ne ſais comment il a oublié de vous en faire part : mon bien eſt connu, & mes dettes ſont ignorées ; on ſait en général que j'ai vécu trop vite ; mais on eſt bien éloigné d'imaginer que mon

inconduite ait été si loin. On me croit encore douze mille livres de rente, j'en ai eu vingt, & Madęmoiselle d'Erlac étoit, à cet égard, dans la croyance commune; car mes créanciers sont trop prudents pour faire un éclat qui auroit retardé leur paiement, en me faisant manquer un parti qui me devoit mettre en état de les satisfaire toup d'un coup. J'avoue qu'il y a de la lâcheté à tromper sur le bien une personne qu'on épouse; cependant, comme il est passé en usage de chercher à s'en imposer mutuellement, je m'étois étourdi sur cet article, comme sur mille autres. D'autres lumieres ont réveillé ma délicatesse, & j'aimerois mieux mourir mille fois, que de me permettre la moindre exagération vis-à-vis de personnes aussi respectables que vous. Je dirai plus: si je puis compter sur mes sentiments présents, je ne voudrois pas, pour la plus brillante fortune, en imposer au dernier des hommes. Je ne regarde plus le bien comme une des sources du bonheur: je regretterois pourtant celui que j'ai perdu, s'il falloit associer à ma grande médiocrité une personne telle que Mademoiselle Northon, qui a droit d'aspirer à un parti beaucoup plus

avantageux ; & c'eſt ce qui m'auroit engagé à renfermer mes ſentiments au fond de mon cœur, ſi Monſieur votre fils, à qui ſon attachement pour moi faiſoit illuſion, ne vous en eût inſtruit.

Quand vous n'aurez plus contre vous que la médiocrité de votre fortune, me répondit Monſieur Northon, nous toucherons au moment du ſuccès. Repoſez-vous entiérement ſur mon amitié pour elle, & ſur mon eſtime pour vous : j'ai fortement dans l'eſprit, qu'en cherchant à vous unir, je travaillerai à votre bonheur commun ; mais il faut bruſquer cette affaire : on ſe marie plus facilement à vingt ans qu'à trente.

Je repréſentai vainement à Monſieur Northon qu'il falloit me laiſſer le temps de mériter l'eſtime de Mademoiſelle ſa ſœur ; qu'elle auroit lieu de s'offenſer qu'on eût traité cette affaire à ſon inſu, je ne fus point écouté, & il fallut abſolument m'abandonner à ſa conduite. Vous ſavez le reſte, Madame ; mon bonheur m'a coûté cher, puiſqu'il a failli m'enlever mon généreux libérateur. Faſſe le Ciel qu'il ſoit durable, & qu'il prolonge au delà de mes jours ceux de mes vertueux amis ; c'eſt le ſeul ſouhait qu'il lui reſte à remplir.

Mademoiselle NORTHON continue.

Non, vous ne ſavez pas le reſte, Madame, & je veux vous l'apprendre. J'ai cédé d'abord par obéiſſance à mon frere; il me tenoit la place de mes parents, je devois lui être ſoumiſe. Une heure après j'ai entrevu que j'obéirois, non-ſeulement ſans répugnance, mais encore avec ſatisfaction. Après la lecture de la confeſſion générale de M. le Marquis, je vous avouerai avec franchiſe que je me ſoumets avec joie. Il eſt né pour les grandes vertus, & bientôt j'en apprendrai de lui la pratique. Je lui ai promis de lui découvrir les progrès qu'il feroit dans mon cœur: je tiens parole, comme vous le voyez.

LETTRE de Madame la Comteſſe de SOLMES, à Madlle. Northon.

QUI auroit pu deſirer ou même prévoir un ſi heureux dénouement, ma chere amie; je le donne à toute la prudence humaine, & certainement elle auroit échoué, ſi elle avoit entrepris de dé-

mêler de telles fusées. Ma joie est telle, que je me suis enfermée pendant vingt-quatre heures pour lire & relire vos lettres, & goûter sans distraction la satisfaction de vous voir tous aussi heureux que vous le pouviez souhaiter. Cette retraite deviendra pernicieuse pour vous, si vous haïssez les longues lettres ; celle-ci ne sera point dans le goût de celles qu'on écrivoit à Sparte ; j'ai passé la nuit sans fermer l'œil, toute occupée des réflexions que votre histoire a fait naître : elles vous appartiennent, & je dois vous en faire part. Je commence par vous féliciter sur votre conquête & sur votre défaite ; indépendamment de la fortune inespérée que vous fait la générosité du Baron & votre frere, je crois que vous eussiez été très-heureuse. Je ne suis point en danger d'être prise pour une flatteuse sur le bien que je vous dis du Marquis ; vous savez qu'il me plut au premier coup d'œil, & dans le temps où je ne pouvois pas deviner qu'il auroit un jour le bonheur de vous plaire. Il a tout ce qu'il faut pour faire le bonheur d'une épouse. Une figure noble & intéressante, un esprit si droit, qu'il s'est rendu aux premieres lueurs de la vérité.

Un cœur tendre, qui ſoupiroit après les douceurs de l'amitié, lors même qu'il la regardoit comme un être de raiſon, & qui lui eut donné l'exiſtence, ſi cela eût dépendu de lui. Un homme convaincu par l'expérience de la néceſſité, de l'utilité, du pouvoir du Chriſtianiſme : avec un tel époux, il eſt facile de n'envier le ſort de perſonne. Je vous ai promis ou menacée de mes reflexions, en voici une que je crois importante.

En admirant la force du bon exemple, je me ſuis demandé pourquoi il n'opere pas ſouvent de tels prodiges? car, enfin, malgré la corruption du ſiecle, il exiſte un grand nombre de perſonnes vertueuſes. N'eſt-ce point, parce qu'ayant affiché publiquement la dévotion, on regarde ce qu'elles font de mieux comme des œuvres de métiers, pour ainſi dire, ou des actes d'hypocriſie. Il ſeroit à ſouhaiter, ce me ſemble, que les gens de bien ne fiſſent pas bande à part; qu'ils vécuſſent avec les mondains, & que leur extérieur ne différât en rien de celui des autres; (ſauf les droits de la modeſtie, du rang & de la juſtice s'entend.) Qu'une dévote en petite coëffe,

habillée de brun faſſe l'aumône, fréquente les Egliſes, les Hôpitaux, les Priſons, cela ne ſurprend point, ne fait point trace, par conſéquent, & édifie peu; &, pour me ſervir du terme que j'ai déja employé, on diroit volontiers, en la voyant, elle fait ſon métier. Si, au contraire, on voit une jeune Dame ne point craindre de ſouiller l'or qui brille ſur ſes habits, en approchant du lit d'un malade, & en lui rendant des ſervices qui révoltent la délicateſſe de ſon âge & de ſon rang, oh! cela fait une vive impreſſion; on l'admire, on cherche l'origine de ſon courage, on en fait honneur au Chriſtianiſme, qui peut ſeul le lui inſpirer. Par-là, inſenſiblement, on paſſe de l'eſtime de la perſonne à celle de la religion, on s'y affectionne, on la pratique.

Je voudrois, en ſecond lieu, que les pieux en diſſent moins, & en fiſſent plus; c'eſt-à-dire, qu'ils fiſſent toujours précéder l'exhortation de pratique. On profitera cent fois plus pour le prochain, en faiſant une bonne œuvre, dont il retirera quelque utilité, que par vingt Sermons utiles. Vous vous fatiguerez à prêcher à vos domeſtiques

la

la néceſſité de la douceur, de la patience, de l'obéiſſance, de la fidélité dans l'adminiſtration de vos biens, & vous parlerez en pure perte, à peine y feront-ils attention : pourquoi ? c'eſt qu'ils ne ſeront point convaincus que vous aimez les vertus dont vous leur recommandez la pratique ; que vous ne les croyez pas auſſi néceſſaires pour aller au Ciel, que vous voulez le leur faire entendre. Ils penſeront que votre éloquence a pour principe votre propre intérêt ; qui eſt-ce qui ne ſouhaite pas ces bonnes qualités dans ceux qu'il emploie ? Mais ſi, dans le temps où vous leur faites l'éloge de la douceur, ils vous voient attentifs à ne perdre aucune occaſion de la pratiquer à leur égard, votre amour pour cette vertu leur rend la vie douce, aiſée ; il faut bien qu'il s'y affectionnent, puiſqu'elle leur procure un ſi grand avantage : ils la juſtifient à cauſe de ſes effets, ſouhaitent que tous ceux avec leſquels ils vivent la pratiquent. Or, quand on eſt parvenu à eſtimer bien ſincérement la vertu, on n'eſt pas loin de chercher à la poſſéder ſoi-même.

Je voudrois, en troiſieme lieu, diſtinguer deux choſes dans le piété : les

vertus qui ne tournent qu'à nôtre profit, pour ainsi dire, & puis celles qui sont à l'avantage de la société. Les premieres, selon moi, ne peuvent être assez cachées ; ainsi, si j'avois le bonheur d'être dévote, je ne voudrois pas arborer une couleur particuliere, & je ne croirois pas un sacrifice plus agréable à Dieu, en choisissant parmi de belles étoffes celle qui seroit le moins à mon goût, qui assortiroit le moins bien à ma figure, au hasard de passer pour une personne qui n'auroit point de goût. Je ne tracasserois ni couturiere, ni coëffeuse, ni femme de chambre sur la maniere de m'habiller, & il n'y auroit que Dieu qui sauroit ce qu'il m'en coûteroit à cet égard. Je ne voudrois pas qu'on sût que je fais oraison ; ainsi j'éviterois ces longues séances dans les Eglises. J'aime beaucoup la méthode de Madame de Maintenon, qui laissoit croire au public qu'elle dormoit jusqu'à huit heures, pendant qu'elle déroboit une heure & demie à son sommeil, pour vaquer à ses exercices de piété. Je tâcherois de rester unie à Dieu, en élevant souvent mon cœur vers lui dans les visites de bienséance, je saurois m'y ennuyer de

bonne grace pour l'amour de lui ; en un mot, pour l'édification, j'aimerois mieux qu'on dît de moi, *c'eſt une bonne chrétienne*, que non pas, *c'eſt une devote ;* dans la vérité, ces deux mots ſont ſynonymes ; mais ils ne portent point la même idée dans l'eſprit des gens du monde.

Quant aux vertus de ſociété, oh ! je voudrois les multiplier, & ne chercherois point du tout à en faire myſtere. Une égale viendroit-elle me régaler d'une anecdote ſcandaleuſe ſur le prochain, je lui dirois ſans façon : ſi vous ayiez eu le malheur de commettre une pareille faute, & qu'on voulût m'en inſtruire, le Chriſtianiſme m'ordonneroit de ne pas écouter vos accuſateurs, & de les engager, autant qu'il ſeroit en moi, à ménager votre réputation. Je ſuis ſûre que vous me ſauriez gré d'être chrétienne à votre profit ; permettez-moi de faire pour eux ce que vous ſeriez charmée que je fiſſe pour vous en pareil cas ; ayons pitié des coupables ou des ridicules, comme nous avons beſoin qu'on ait pitié de nos travers en bien des cas. Si j'avois le bonheur d'obliger un ami, de rendre un ſervice à un ennemi, ou de faire

quelqu'autre acte contre nature, dont on voulût faire honneur à ma générosité, à mon bon naturel ou à la philosophie, je ferois remarquer qu'elle n'atteint point jusques-là, & que la seule religion y conduit ; en un mot, je m'attacherois à changer l'idée qu'on a de la religion, de la piété & des dévots. On croit communément que ces vertus ne regardent que le service immédiat de Dieu ; j'essayerois de prouver que la meilleure façon de le servir, & celle qui lui est la plus agréable, est de supporter, d'aimer le prochain pour l'amour de lui ; d'être occupé du bonheur de tous les hommes, qui sont ses enfants & mes freres. Je me persuade que la dévotion, présentée sous ce point de vue, s'accréditeroit beaucoup plus, qu'offerte avec de longues manches, du linge uni, un extérieur sévere, & que plusieurs personnes, comme le Marquis, témoins de ses miracles, voudroient essayer d'en devenir le sujet.

Enfin, il y a certains défauts qu'on attribue aux personnes dévotes de profession, que je voudrois éviter à quelque prix que ce fût. Le monde est d'une injustice choquante ; il pousse

jusqu'à l'excès l'indulgence pour ses partisans, & se rend le censeur sévere de ceux qui, en se séparant, font bande à part. Qu'on dispute à un mondain l'héritage d'un de ses proches ; qu'on veuille lui ravir une portion de son bien, ou commettre une injustice à son égard, on n'est point étonné qu'il s'en rapporte à la Justice, qu'il plaide : on lui applaudit même, sa famille exige qu'il défende le bien qu'il doit lui laisser ; si on souffroit, sans repousser, le tort qu'on voudroit nous faire, dit-on alors, cela enhardiroit les méchants : ils doivent être confondus, punis, l'intérêt de la société le demande. Que la même chose arrive à un dévot de profession, les clameurs s'élevent de toutes parts. Les gens d'Eglise ou dévots sont processifs, ils aiment la chicane ; malheur à ceux qui ont quelque chose à démêler avec eux, ils périroient plutôt que de rien relâcher de leurs droits ; ils haïssent l'injuste plus que l'injustice ; ils ont si bonne opinion de leur sainteté, qu'ils croient qu'on s'attaque à Dieu, quand on les attaque. Je le répéte, ces clameurs sont injustes ; mais j'aimerois mieux tout céder, tout abandonner, que de les autoriser. Je

ne plaiderois point, je ferois afficher, pour ainsi dire, au coin des rues, que je veux m'accommoder, que je demande des arbitres; que si on me forçoit à me défendre, j'userois si modestement d'une victoire qui me seroit à charge, que je convaincrois tout le monde de mon horreur pour les contentions, de mon peu d'attachement aux biens, puisque je ferois grace à mes adversaires de tout ce que je pourrois, sans blesser la charité que je me devrois à moi-même & à mes proches. Je voudrois ..., eh ! de grace, tâchez de vouloir finir, me diroit tout autre à votre place, c'est bien dans le moment d'un mariage, qu'on a le temps d'entendre des sermons. Cette personne auroit raison, & je finirai par de sinceres complimens sur l'heureuse fin de vos peines : si on n'estime un bien qu'à proportion de ce qu'il a coûté, votre bonheur présent doit avoir de grands charmes à vos yeux : puissiez-vous en jouir long-temps; puissai-je moi-même en être bientôt le témoin; mais les affaires qui me retiennent ici se multiplient; après avoir réussi à accommoder un procès, j'ai besoin de toute mon industrie & de ma patience pour en

éviter un qu'on veut m'intenter sur la succession de ma mere. Je montre à mes adversaires un courage que je n'ai pas : car, très-assurément, je ne plaiderai point. Vous serez donc encore chargée pour quelque temps d'une correspondance qui fait tout le plaisir de ma vie, quoique je me fasse un scrupule de prendre une partie d'un temps que vous devez à vos amis. Mais, ne sont-ils pas les miens aussi? ne suis-je pas de la famille? Si je vous excede par mes demandes, vous avez des secretaires à choisir pour diminuer votre tâche, car il vous reste encore bien des choses à m'apprendre.

Vous ne m'avez pas dit, par exemple, comment Monsieur votre frere a pu se procurer une si grande quantité de diamants, sans que cela ne soit pas parvenu à la connoissance du Baron, de son fils même. Je voudrois savoir ce que deviendra la d'Erlac ; sa grand-mere étoit mon alliée, &, quoique ce fût d'assez loin, on aime à savoir une telle créature hors d'état de déshonorer une famille : je serois charmée de la savoir dans un Couvent.

Je ne dirai plus qu'un mot, car en vérité, cette lettre est déja trop longue.

Il me semble que le jeune Northon vient de fixer l'idée qu'on doit attacher à ce mot souvent répété & si peu compris : *Le vrai point d'honneur.* La religion ne peut jamais commander d'être lâche : car la lâcheté est un vice ; nous sommes d'accord avec les mondains sur cet article : il n'est question que de savoir ce que c'est qu'une lâcheté ; c'est de manquer à un devoir par crainte. Ils conviendront encore de cet article ; mais ils ajouteront, par la crainte de la mort ; & moi, je leur soutiendrai, que toute crainte qui fait manquer à un devoir, est une lâcheté, quel que soit le motif de cette crainte. Quoi ! on ne pardonne point à un homme la crainte de la mort, qui est le plus grand de tous les maux physiques, & on lui permettra d'appréhender le mépris, la pauvreté, qui ne sont que des maux imaginaires ? Je serai blâmée si je suis à la vue d'un canon braqué contre moi, & on ne trouvera point mauvais que je m'effraye d'un canon en peinture ? Quelles contradictions ! peuvent-elles s'établir dans des têtes bien timbrées ? Tranchons le mot. Celui qui s'abstient d'un devoir, par une crainte quelconque,

eſt un vrai lâche ! Ah ! ma chere, combien en trouverons-nous, ſelon cette définition, qui, pourtant, eſt juſte ? Plus l'objet de la crainte ſera petit & frivole, plus la lâcheté ſera révoltante ; moins elle méritera d'excuſe, plus elle ſera aviliſſante. Cela poſé, venons au cas de Monſieur votre neveu.

On avoit inſulté en ſa préſence une fille à laquelle il étoit attaché, mais qui s'étoit très-complettement attiré cet affront, & qui, en le recevant la nuit & à l'inſu de ſa mere, s'étoit miſe au rang des filles auxquelles on ne doit rien ; cela diminuoit de beaucoup l'offenſe. Cpendant, quelle que ſoit une femme qu'on outrage, en préſence, ou plutôt dans la compagnie d'un homme, l'uſage exige qu'il demande ſatisfaction, & point d'autre, que celle de ſe battre ; celui qui y manque, eſſuie les brocards de tout ce qui s'appelle honnêtes gens. D'un autre côté, Dieu & le Roi défendent de ſe battre ; leur obéir, eſt un devoir dont rien ne peut diſpenſer. Il faut donc que celui qui bleſſe des devoirs ſi eſſentiels, par la crainte d'un mal imaginaire, tel que l'eſt un injuſte mépris, il faut, dis-je, qu'un tel homme ſoit un grand lâche, qui s'enfuit devant

ſon ombre, & qui met le point d'honneur à être ingrat envers ſon Dieu & rebelle à ſon Prince. Celui qui, au contraire, a le courage de s'élever au deſſus du préjugé, ne craindra point la mort, j'en ſuis ſûre; & j'en ai la preuve dans Monſieur votre neveu, qui a ſacrifié ſa vie dans un danger auquel il n'étoit pas vraiſemblable qu'il pût échapper; qui s'expoſe pour un inconnu; qui n'eſt point refroidi lorſqu'il reconnoît un ennemi dans cet inconnu, qu'il va défendre au péril de ſa vie. Oh! voilà le vrai brave, le vrai point d'honneur. J'avoue que cette ſorte de bravoure eſt plus pénible à acquérir que l'autre; ainſi, nous aurons beau dire, nous ne la mettrons pas à la mode, Madame.

LETTRE du jeune NORTHON, *à Madame la Comteſſe de Solmes.*

JE ſerois le plus ingrat de tous les hommes, ſi le premier uſage de ma plume n'étoit employé à vous marquer ma reconnoiſſance, pour le tendre intérêt que vous avez pris à mon

fort ; vous avez donné à mes égarements des larmes qui me sont précieuses ; vous avez pourtant espéré contre toute espérance ; &, sans doute, les vœux que vous avez offerts au Ciel en ma faveur, ont hâté ses miséricordes à mon égard. Encore une fois, Madame, quelles actions de graces ne vous dois-je pas ! j'eusse pris la liberté de vous écrire uniquement pour vous les offrir : un second motif m'a pressé de le faire. Vous évaluez trop haut la conduite que j'ai tenue, dans la malheureuse affaire qui s'est terminée beaucoup plus heureusement que je n'avois lieu de l'attendre ; je m'étois mis dans le cas le plus fâcheux qui puisse jamais arriver, & j'avois, pour ainsi dire, perdu le droit d'agir, comme le doit faire un chrétien dans cette occasion.

Supposons que je n'eusse jamais eu le malheur d'oublier mes devoirs, je me serois bien gardé de m'expatrier pour une action dont je me serois glorifié, s'il n'étoit défendu de le faire en aucun cas, & je vous l'avoue dans la plus exacte vérité, j'aurois rougi d'en rougir. Si je me trouvois dans un pays étranger où l'on tînt à honneur d'être

fourbe, de ravir le bien d'autrui ; pourrois-je regarder ma fidélité & mon horreur pour le mensonge comme une chose honteuse ? Non, sans doute, & si je voulois être estimé du petit nombre d'honnêtes gens qui se seroit conservé chez ce peuple pervers, je prendrois acte du mépris public pour obtenir leur amitié. Voilà précisément la conduite que j'aurois tenue en France dans toute autre circonstance. Se battre sans y être forcé par le devoir, c'est l'action d'un fou, d'un mauvais chrétien, d'un rebelle au Prince : c'est faire un vol à sa patrie à laquelle on doit son sang. Qui ne voit qu'il est glorieux d'éviter de tels excès, &, comme vous le dites fort bien, il n'y a qu'un lâche qui puisse être effrayé des mépris de ceux qu'il méprise. Trois mois avant l'oubli de mes devoirs j'eusse refusé un appel, m'eût-il été fait au milieu de la plus nombreuse assemblée, & après ce refus, je n'aurois pas cru devoir m'arracher à ma famille pour aller à Malthe, uniquement pour convaincre les sots qu'ils avoient eu tort de mal juger de moi, & de croire que mon refus de me battre avoit eu pour principe la crainte de

la mort. Que m'importe, encore une fois, l'opinion de ceux dont on n'acquiert l'eſtime qu'en faiſant tout ce qu'il faut pour perdre celle des perſonnes ſenſées ? Malheureuſement je m'étois mis dans un cas bien différent, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire ; j'avois mépriſé des devoirs eſſentiels, j'avois quitté la maiſon de mon pere, pluſieurs perſonnes ſavoient que je m'étois déterminé à diſpoſer de ma main ſans ſon aveu, malgré lui. Un homme, dans ces criminelles réſolutions, auroit eu mauvaiſe grace d'alléguer des motifs de conſcience, lorſqu'il n'étoit queſtion que d'un crime de plus. Il eſt vrai qu'au moment où je réſolus de manquer au rendez-vous que j'avois donné au Marquis, je déteſtois mes égarements, & que le même motif qui m'avoit engagé à renoncer au crime, ne me permettoit pas de conſommer mon duel ; mais mes fautes étoient publiques, & mon repentir n'étoit connu que de Dieu : on pouvoit, ſans témérité, attribuer le refus de me battre à la lâcheté, à la crainte ; & s'il avoit eu cette cauſe, j'aurois mérité le mépris. Or, je tiens qu'un homme d'honneur, inſenſible à

ce mépris, quand il n'eſt point fondé, ne peut pouſſer trop loin la délicateſſe ſur la réputation, quand il a eu le malheur d'autoriſer les jugements déſavantageux qu'on fait de lui, par ſa mauvaiſe conduite. J'allois donc à Malthe pour déſabuſer les honnêtes gens ſur mon compte; je ne ſais ſi j'y aurois réuſſi, car cette équipée avoit tout l'air du déſeſpoir, qui, quelquefois, éleve les plus poltrons juſqu'à l'apparence de la magnanimité. Dieu, par une bonté infinie, m'a procuré un moyen plus court de me rendre la portion de réputation que je ſouhaite, & j'y ai gagné le bien ineſtimable d'un ami qui m'eſt auſſi cher que moi-même, avant même que les nœuds qui vont nous unir, euſſent été projetés. Ajoutez à tous ces avantages, celui que votre bonté me donne droit d'eſpérer, la continuation d'une amitié que je mériterois, ſi elle étoit le prix des ſentiments les plus reſpectueux & les plus ſinceres avec leſquels je ſerai toute ma vie, Madame,

Votre, &c.

LETTRE de Mlle. NORTHON, *à Madame la Comtesse de Solmes.*

JE vous assure, Madame, que vous eussiez pu remplir quatre autres pages de vos *je voudrois*, sans qu'ils m'eussent causé le moindre ennui. Les noces que nous devons célébrer dans quelques jours ne sont point de celles dont les préparatifs absorbent tout le temps, & nous laissent le temps de lire les belles & bonnes choses que vous nous avez envoyées; il y a même plus, c'est que nous avons eu le temps d'en disserter, & vous aurez le résultat de cette dissertation, qui est, ne vous en déplaise, une petite critique d'un de vos *je voudrois*. Je suis bien sûre que l'expression n'a pas rendu votre pensée; cependant, à s'en tenir au texte de votre lettre, gens qui vous connoîtroient moins que moi, pourroient croire que vous tenez le milieu entre le Christianisme & le Déïsme du plus grand nombre, par votre sortie contre l'assiduité aux Eglises. Je suis de votre avis sur les longues méditations que certaines dévotes affectent d'y

faire, & qu'elles devroient garder pour le secret de leur maison ; mais cette Madame de Maintenon, qui s'étoit pourvue d'une heure & demie de prieres avant d'ouvrir sa porte, paroissoit au milieu des fideles toutes les fois que sa santé & le devoir de son état le lui permettoient. Nous devons le bon exemple de l'assiduité à la Paroisse les jours consacrés au Seigneur ; nous ne devons pas nous dispenser, sans de grandes raisons, d'entendre la Messe tous les jours : je sais que vous n'y manquez presque jamais en santé, & que votre Curé vous voit assidue à ses prônes : c'est ce que j'ai dit à nos Messieurs, & nous avons tous conclu que ce n'étoit pas de cette sorte de devoir que vous souhaitiez que les personnes dévotes se corrigeassent, mais de l'affectation de s'y trouver seules & hors le temps des exercices publics. Je me mets à vos genoux pour vous demander pardon de ma critique, & pour vous la faire oublier, je veux vous faire le détail des préparatifs de nos fêtes. C'est d'aujourd'hui en quinze jours que se fera le double mariage, nous en attendons le moment avec une joie paisible, & qui laisse à nos jeunes gens le moment de s'occuper de ces singuliers préparatifs.

J'ai chargé mon frere de vous faire le détail de l'acte de bienveillance qui a fait tomber entre ses mains une si grande quantité de diamants, & sa lettre accompagnera celle-ci.

Le Baron, qui regarde le jour du mariage de sa fille comme le plus beau jour de sa vie, se désespéroit de n'avoir à Paris ni amis ni famille qu'on pût inviter à des fêtes qu'il auroit voulu donner. Le plaisir, disoit-il, ne peut être goûté qu'à mesure qu'il se répand sur un grand nombre de convives. Je suis bien de votre avis, lui dit Elise en l'embrassant, & pendant les trois mois que nous avons passé à Paris avant votre arrivée, j'y ai fait des amis qui peuvent nous ôter l'ennui d'être contens tous seuls, & qui partageront nos fêtes. Le Baron, qui prit au pied de la lettre le discours de sa fille, lui répondit : tu me surprends, je n'aurois pas deviné qu'il eût pu se rencontrer dans la société de ta tante, un seul être digne d'être appellé ton ami, & tu me fais entendre que tu y en as plusieurs. Elise souriant & baisant la main de son pere, lui dit : aussi n'est-ce pas chez ma tante que j'ai connu ceux dont je veux parler. Ah çà, mon cher pere, vous m'avez traitée en enfant

gâté depuis votre arrivée à Paris ; à peine ai-je eu le temps de former un desir, qu'aussi-tôt vos bontés l'ont satisfait : vous m'avez permis de vous regarder comme un ami, auquel on dit sa pensée sans crainte de lui déplaire, à qui on ose même faire des questions. Ne vous offensez donc pas de celles que je veux vous faire. Il est des usages dont on ne s'écarte point dans le monde, ou du moins rarement. Un de ces usages est de faire dans un mariage une dépense proportionnée à la fortune de ceux qu'on marie ; supposez que vous ayez ici une famille, des sociétés, quelle somme voudriez-vous consacrer aux fêtes que vous leur donneriez ? A combien se monteroit mon trousseau ? Je commence à entrevoir tes desseins, dit le Baron, ce qui ne m'empêchera pas de te répondre. Je dépenserois de bon cœur cinq cents louis en fêtes ; pour ton trousseau & tes habits, j'ai toujours eu dessein d'y employer cinquante mille livres. J'aurois doublé cette somme pour les diamants, mais il n'en est plus question, peu de femmes à la Cour en auront une aussi grande quantité que toi, ainsi il faut rayer cet article. Soit, mon cher pere, cela n'empêchera pas votre

heureuse fille d'être en état de faire partager sa joie à un grand nombre d'amis, si vous voulez lui abandonner les sommes destinées aux fêtes & au trousseau. Le mien est complet, puisque, par vos ordres, j'y ai déja employé une somme très-honnête : qu'il me soit permis de prendre sur un luxe superflu de quoi me faire un fond pour l'autre monde : j'ai si peu de temps à passer dans celui-ci, qu'il faut me hâter de travailler à me procurer un bon établissement en l'autre. Effectivement ma fille est si vieille, reprit le Baron, qu'elle n'a pas un moment à perdre ; dix-sept ans bientôt, cela touche à la décrépitude. Que dirai-je donc moi qui ai déja passé plus de la moitié de ma vie ? Eh ! qui l'a mieux employée que vous pour celle qui ne finira jamais, lui dit mon frere en l'interrompant ? Chacune de vos actions n'a-t-elle pas été une bonne œuvre ? Je veux imiter M. le Marquis, dit le Baron, & vous faire ma confession générale. J'ai fait un grand nombre d'actes de bienfaisance dans ma vie ; j'en ai peu faits qui méritent le nom que vous leur donnez. J'aime à répandre, à faire des heureux, parce que, comme je vous l'ai déja dit, je n'aime pas à

être le seul content au milieu de gens dont le visage triste & allongé porte l'empreinte du malheur : leurs chagrins, leurs miseres passent en moi, pour ainsi dire ; n'est-il pas naturel qu'on s'efforce d'écarter un sentiment qui déchire & obscurcit les plus beaux jours ? je me suis déja apperçu plus d'une fois que mon Elise a des vues plus nobles & plus relevées ; si vous m'en croyez tous, nous la ferons notre Aumôniere, & j'ajoute à cette qualité celle de mon directeur ; je veux apprendre d'elle à exercer la charité en donnant.

Si vous aviez vu l'aimable confusion qui parut sur le visage de mon enfant, en s'appercevant que notre petite société applaudissoit au discours de son pere, vous eussiez été convaincue de la sincérité des efforts qu'elle fit pour persuader au Baron qu'elle n'avoit aucune qualité louable qu'elle n'eût reçue par l'éducation, & que c'étoit à moi seule qu'elle devoit le desir du bien qu'elle étoit résolue de faire. La conclusion de tout ceci, est que son pere lui laisse la disposition des cinquante-deux mille livres qu'il vouloit sacrifier au luxe & aux plaisirs. Le Marquis me regardoit & sembloit me dire : ah ! si je n'avois pas

dissipé mon bien, je pourrois augmenter cette somme en y joignant mon offrande : j'entendis son langage, quoiqu'il fût muet, & cela excita en moi le mouvement d'une mauvaise honte. J'aurois dit volontiers, puisque la générosité de M. le Baron nous a fait aussi riches qu'Elise, que n'imitons-nous son exemple. Je n'eus jamais la force de prononcer ces mots, & mon visage rougit si prodigieusement à l'idée d'une fortune si dépendante d'autrui, que je n'osois disposer d'une somme si petite en comparaison de celle dont on vouloit me rendre la maîtresse, que tout le monde s'apperçut de mon émotion. Mon frere me devina, & je fus forcée d'avouer ma fausse délicatesse, qui mortifia tellement notre bienfaicteur commun, qu'il étoit facile de connoître qu'il avoit eu mille fois plus de satisfaction à nous enrichir, qu'un avare n'en auroit ressenti en recevant ses présents. Je lui ai promis bien sincérement de renoncer pour jamais à ce sentiment d'orgueil qui s'étoit masqué en délicatesse, & cette promesse lui a rendu toute sa belle humeur. Voilà donc plus de cent mille livres destinées à faire des heureux : la grande affaire présentement

eſt de diſpoſer tellement de cette ſomme, qu'elle puiſſe procurer aux indigents un avantage durable. Chacun de nous s'eſt engagé à faire un plan pour cette diſpoſition, & notre petite ſociété me charge de vous demander le vôtre. Je vous aſſure, Madame, que nous trouverions auſſi aiſément à placer pluſieurs millions que cent mille livres, qui me paroiſſent une bagatelle en comparaiſon des miſeres qu'on voudroit anéantir. Mon frere va vous détailler l'acte de bienfaiſance qui l'a rendu le poſſeſſeur des diamants qu'il nous a remis ; mais auparavant je vous dirai un mot ſur la d'Erlac. La mere & la fille ont quitté Paris à la réception d'une lettre que le Baron écrivit à ſa ſœur auſſi-tôt qu'il eut découvert le noir projet qu'avoit conçu ſa fille. On fait des perquiſitions pour découvrir le lieu de leur retraite, & je vous inſtruirai de nos découvertes.

Monſieur NORTHON *continue.*

Le détail qu'on vous promet de ma part ſera fort court. Un Européen, auſſi pauvre de mine qu'il paroiſſoit l'être des biens de la fortune, avoit été accueilli

dans plusieurs maisons de riches Particuliers selon la coutume; car les plantations étant isolées, on regarde comme une bonne fortune l'arrivée d'un étranger ou plutôt d'un compatriote, qui fait une compagnie avec laquelle on peut s'entretenir du pays que l'on a quitté, & l'on peut passer plusieurs mois chez ses hôtes sans crainte de leur être à charge. Cet inconnu étoit attaqué d'une hydropisie qui ne faisoit pas de grands progrès par le régime exact qu'il observoit; en sorte qu'il ne pouvoit tenir tête à ses hôtes, qui passent la moitié de leur vie à faire bonne chere: il s'apperçut que la vie de régime à laquelle il étoit réduit, déplaisoit à ceux chez lesquels il vivoit, & après avoir éprouvé le même désagrément dans plusieurs endroits, il se préparoit à repasser en Europe au risque de périr en chemin, lorsqu'il entendit badiner quelques riches Coulons de la mesquinerie avec laquelle on vivoit chez moi. Je dois vous avertir que, malgré le jugement qu'ils portoient de ma table, elle étoit honnête & proportionnée au revenu de mon emploi: ceux qui l'avoient occupé avant moi, en avoient tiré un meilleur parti, ce qui les avoit mis

en état de faire plus de dépenſes ; mais l'uſage n'avoit pu juſtifier à mes yeux l'extention de pluſieurs privileges qui me paroiſſoient bleſſer la juſtice & l'humanité : j'étois donc reſté dans un état de médiocrité qui m'eut forcé à la modération, quand elle n'eut pas été dans mon caractere. Nelſon, (c'étoit le nom de l'Européen) crut que mon genre de vie convenoit à ſa ſituation, & vint me demander l'hoſpitalité. Je vous ai déja dit que ſon extérieur n'étoit rien moins que propre à prévenir en ſa faveur : il avoit même quelque choſe de rebutant dans le viſage ; ainſi la ſeule humanité, ſoutenue du Chriſtianiſme, pouvoit intéreſſer en ſa faveur : il parloit peu, étoit froid & il étoit aiſé de connoître que par caractere il eut été bruſque, opiniâtre & emporté, mais que la vertu ou ſa ſituation l'avoient forcé à prendre ſur lui pour éviter à ſes bienfaicteurs le dégoût que ces défauts euſſent pu leur inſpirer.

Il paſſa quelques ſemaines chez moi ſans prononcer une ſeule phraſe, & ne parloit que par monoſyllables ; je crus pourtant m'appercevoir que nos converſations l'intéreſſoient ; &, attribuant ſon ſilence à ſa ſituation, je m'efforçai

m'efforçai, par des égards, de le retirer de l'espece d'anéantissement dans lequel il paroissoit. Cette méthode me réussit : insensiblement Nelson se dérida, & prit part à nos discours ; bientôt je m'apperçus que sous une écorce méprisable, il cachoit un riche naturel, orné de connoissances utiles. Cette découverte ne changea rien de mes bons procédés à son égard ; cependant, ils en parurent plus vifs, plus animés ; &, convaincu que le Ciel m'avoit adressé un homme propre à devenir, pour mon fils & pour moi, un ami solide, ma confiance & mon attachement s'accrûrent par degrés, & furent payés de sa part des mêmes sentiments. Il passa chez moi deux années qui me parurent trop courtes, ne se soutenant que par les soins assidus que nous prenions de sa santé chancelante : Je m'apperçus avec douleur des progrès de sa maladie, qui nous annonçoient sa perte prochaine. Il ne fut pas nécessaire de le fortifier contre l'horreur de ce dernier passage ; la mort, qui approchoit de lui à pas lents, ne l'effraya point ; & après avoir rempli avec édification tous les devoirs que la religion impose aux chrétiens dans le dernier période

de la vie, il me pria de lui donner une heure où il pût me parler seul. Ce fut alors qu'il me fit le détail de tous les malheurs de sa vie. Après avoir été dans sa jeunesse le jouet des passions, il étoit venu dans l'âge mûr chercher une ressource en Amérique. La fortune ne l'éleva plusieurs fois au plus haut de la roue, que pour lui rendre sa chûte plus sensible & plus rude. Par-tout il avoit trouvé des fourbes, des ingrats, & s'étoit enfin convaincu que la religion seule pouvoit faire des liaisons réelles, parce qu'elle seule enchaîne les passions dont les divers intérêts rompent les nœuds qui paroissoient les plus solides. Depuis dix ans il cherchoit un ami du caractere qu'il avoit cru démêler en moi. Il me restoit encore, ajouta-t-il en souriant, les moyens d'être dupé plusieurs fois : je pouvois acquérir des amis mercénaires, qui, par l'espoir d'une riche succession, eussent joué l'attachement. Je me rendois justice, mon cher ami, me dit-il, en me tendant la main : la nature m'a traité en marâtre du côté des dons extérieurs, & mon amour propre n'a jamais eu la force de m'aveugler au point de croire que mon caractere pût compenser les

désagréments de ma figure : je suis né brusque, emporté, taciturne ; les trahisons que j'ai éprouvées avoient augmenté cette derniere disposition : il n'y avoit donc que l'intérêt ou le Christianisme qui pût m'attacher quelqu'un, & me procurer les soulagements dont je ne pouvois me passer dans le triste état où la maladie m'avoit réduit. Comme j'ai une horreur naturelle pour toutes les amitiés fondées sur l'intérêt, je me suis attaché à chercher & à prendre un ami des mains de la religion : je l'ai trouvé en vous, & il est juste que je reconnoisse aujourd'hui les soins gratuits que vous m'avez rendus. En disant ces paroles, Nelson me remit entre les mains les diamants dont la beauté vous a surpris, & ne voulut jamais me permettre les remerciments que méritoit un présent si considérable. Il mourut peu de temps après, & je cachai soigneusement le trésor qu'il m'avoit remis, ainsi qu'il l'avoit expressément exigé ; il ne connoissoit le Baron que par mes discours, & craignoit que l'amitié que je lui portois n'eût grossi ses bonnes qualités à mes yeux. Je veux, me dit-il, vous procurer une fortune bien supérieure à celle

que je vous assure ; c'est l'assurance d'un ami réel : si le Baron est tel que vous voulez me le faire croire, votre indigence ne dérangera pas les vues qu'il dit avoir pour l'établissement de Monsieur votre fils : alors vous pourrez compter sur le bien le plus rare & le plus précieux, sur un ami réel ; que s'il étoit assez lâche pour manquer à sa parole, je vous ménage un moyen de le punir qui n'a rien d'odieux. Voilà les raisons de mon silence : il n'étoit pas fondé assurément sur ma défiance envers mon ami, mais sur mon exactitude à remplir les dernieres volontés de Nelson. J'ajoute encore que j'ai été charmé d'élever mon fils dans un état de modération qui pourroit un jour diminuer pour lui les dangers d'une grande fortune ; & s'il étoit capable de s'écarter des principes qu'il a sucés avec le lait sur cet article, les agitations qui accompagnent le mauvais usage des richesses, comparées à la paix dont il a joui dans son état de médiocrité, le rameneroient tout naturellement à ses premieres habitudes.

Nous attendons avec impatience vos réflexions sur l'emploi des cent mille livres dont on vous a parlé : votre expé-

rience, qui nous manque, aidera à nos lumieres naturelles.

LETTRE de Mad^lle. Northon, à Madame la Comtesse de Solmes.

J'AI passé deux jours délicieux, ma chere Comtesse, puisqu'ils ont été employés à exercer la justice. Le Marquis, à ma priere, a fait une liste de ses dettes, qui montent à plus de trois cents mille livres; &, avec la permission de mon frere, la vente de la moitié de mes diamants a procuré à mon futur époux des quittances générales; en sorte qu'il conservera toutes ses terres, qui sont très-belles, & dont nous doublerons le produit, s'il veut se prêter à mes idées. C'est la matiere de toutes nos conversations, & quelqu'un qui nous écouteroit, pourroit, sans être taxé de témérité, nous prendre pour des avares; car, au pied de la lettre, nous ne parlons que d'argent & des moyens d'augmenter nos revenus: les différents projets que nous avons enfanté ont produit ce bel effet; mais auparavant de vous les détailler, je veux vous faire

part des différentes visites que nous avons faites depuis ma derniere lettre.

Nous avons commencé par l'Hôpital Général, que vous connoissez peut-être. Ah! Madame, quel déchirement de cœur n'avons-nous pas éprouvé, en voyant rassemblés tant d'objets dignes de la compassion la plus vive! Les pauvres y sont entassés les uns sur les autres, & rendent ce lieu très-mal sain, malgré les soins que se donnent celles qui sont préposées au gouvernement de cet Hôpital, pour y entretenir la propreté: on dit que la Maison n'a pas de revenus suffisants pour le grand nombre de pauvres qu'elle contient: qu'il seroit beau de l'aggrandir, de la doter, & même d'ajouter au bon ordre qui s'y observe déja. Les objets nous affectent selon nos diverses dispositions; mon Elise a été vivement touchée à la vue d'une multitude de jeunes filles, qui, rassemblées dans une très-grande salle, étoient assises quatre à quatre sur une espece de grand tabouret, se tournant le dos, & travaillant à toutes sortes d'ouvrages. Elles y sont si pressées, que nous eumes toutes les peines du monde à passer entre leurs rangs; & il y faisoit un si grand

chaud, que l'air qu'on y respiroit, au lieu de rafraîchir les poumons, sembloit y porter une vapeur enflammée qui gênoit la respiration. Je voulus la tirer promptement de cette espece de purgatoire, elle me pria de l'y laisser encore quelques moments, qu'elle passa à considérer attentivement ces tristes victimes de la pauvreté, ou du déréglement de leurs parents; & lorsque nous en sortîmes, elle me dit: J'en ai assez vu pour ne plus chercher à quoi je voudrois employer mon argent, & si nous avons toutes été frappées également, notre aumône est toute placée.

Vous vous persuadez, sans doute, Madame, que je fus du sentiment de ma pupille, point du tout: les maux du corps m'affectent beaucoup moins que ceux de l'ame, & je m'étois ménagée par protection le moyen de visiter des misérables beaucoup plus à plaindre, que celles qui avoient attendri mon Elise. Il est un réduit, séjour d'horreur, qui ne me paroît différer de l'enfer, que parce qu'il est possible d'en ouvrir les portes. Vous comprenez que je veux parler du lieu où l'on enferme les filles de mauvaise vie: on ne

les voit point ordinairement ; mais j'avois un ordre du Supérieur pour y entrer moi seconde, & ce fut Elise que je choisis pour m'y accompagner. Imaginez-vous un assez grand nombre de pauvres créatures, dont plusieurs n'ont pu défigurer la douceur que la nature grave sur le visage des personnes du sexe : quel affreux contraste de leurs traits & de leurs discours. Elles jurent, blasphément & vomissent des horreurs capables de faire dresser les cheveux sur la tête. Elise resta immobile à la porte de cette salle, & mon dessein n'étoit pas de la lui faire traverser, je ne voulois pour elle que le coup d'œil. Elle se sauva avec une précipitation qui marquoit son effroi, & demanda à celle qui nous conduisoit, comment on pouvoit souffrir de tels blasphêmes dans une Maison consacrée à honorer Dieu ? Eh ! que voulez-vous qu'on fasse pour arrêter ce désordre, nous dit cette bonne fille ? on les fustige, on les bat ; mais, à moins de leur couper la langue, on ne parviendra jamais à les faire taire ; elles bravent les mauvais traitements & les coups. Sûres qu'on ne peut les garder un seul jour au delà du terme où elles sont

condamnées, elles se dédommagent du dépit d'y être, en insultant celles qui ont le malheur d'être commises à leur garde, nous quittent en nous injuriant, & reviennent souvent encore pires qu'elles étoient le premiere fois. En vérité, ma chere Sœur, dit Elise, il vaudroit tout autant les laisser à leur mauvaise vie, que de les enfermer ici, où elles mangent le pain des pauvres en pure perte. Pourquoi ne les y garde-t-on pas toute leur vie? Alors, sans espoir d'en sortir, elles deviendroient peut-être plus traitables. Vous avez raison, dit cette fille; mais il faut que celles-ci fassent place à d'autres, & l'Hôpital entier ne suffiroit pas pour enfermer celles de leur espece.

Elise ne finissoit point ces questions, & la Sœur étoit pressée de nous quitter: heureusement elle rencontra un des Administrateurs qu'elle avoit vu deux fois chez Madame d'Erlac: elle avoit cru remarquer que cet homme n'étoit point dans les principes de la société de sa tante, & lui avoit parlé par préférence; il la salua donc, & elle le pria de continuer à satisfaire l'empressement qu'elle avoit de s'instruire de tout qui regardoit ces infor-

tunées, & il s'y prêta volontiers, avec la permiſſion d'une Dame à qui il donnoit la main, & qui voulut bien nous accompagner dans une ſalle que cet honnête homme nous fit ouvrir. Rien ne m'a paru plus intéreſſant que cette converſation ; &, pour la rendre auſſi briévement qu'il me ſera poſſible, je vais la mettre en Dialogue.

ELISE.

Pourrois-je, Monſieur, vous demander ce que vous penſez de l'intention de ceux qui fondent des établiſſements pareils à celui-ci, ou qui y laiſſent leurs biens ?

L'ADMINISTRATEUR.

Elle n'eſt point équivoque ; ils ont eu en vue le ſoulagement des miſérables : l'humanité fait une loi à tout honnête homme de diminuer de tout ſon pouvoir le poids de l'infortune, qui ſemble s'appéſantir ſur l'eſpece des pauvres créatures qui ſont recueillies en ces lieux ; la bonté du cœur de quelques particuliers leur a ouvert cet aſyle.

ELISE.

Vous faites bien de l'honneur à l'humanité, Monſieur; cependant, en examinant le commencement de toutes les Maiſons de Charité, je croirois voir dans les Fondateurs un motif plus relevé.

L'ADMINISTRATEUR.

Vous voulez dire, ſans doute, qu'ils ont été animés par des motifs religieux, & j'en conviens avec vous; les ſiecles qui ont précédé celui-ci avoient peu de lumieres; les grandes vues du bien public, du bon ordre n'étoient point encore développées comme elles le ſont de nos jours: il falloit donc que les ſentiments d'humanité fuſſent étayés par des vues de religion, ſans quoi on s'en fût tenu à détourner la vue des miſeres des pauvres, ſans penſer à les ſoulager.

ELISE.

Grand merci à la philoſophie, qui nous met en état de nous paſſer des motifs ſurnaturels. Ah! ça, Monſieur,

L'ADMINISTRATEUR.

Ah ! Mademoiſelle, je vous retrouve ici telle que je vous ai vue chez Madame votre tante, ennemie jurée de la philoſophie moderne, & ne perdant aucune occaſion de la décrier : je vais vous parler à cœur ouvert. Je ne ſuis point philoſophe ; & ſi je parle leur langage, c'eſt par l'habitude de vivre avec eux. Je vous avouerai de bonne foi que nous n'avons pas encore vu de grands biens opérés par les lumieres qu'ils ſe flattent d'avoir étendues ; mais nous avons lieu d'en eſpérer de grands pour l'avenir. Il faut un temps conſidérable pour détruire les obſtacles aux grands biens qu'ils ont deſſein de faire ; &, ſans être de leur claſſe, je ne m'en ſuis pas moins appliqué à chercher les moyens de remédier à tous les déſordres que j'ai remarqués, & dans cet Hôpital, & dans celui des Enfans Trouvés, dont j'ai eu l'adminiſtration. J'ai partout trouvé des difficultés qui me paroiſſent inſurmontables, & qui ont leur ſource dans la médiocrité des fonds, la quantité des miſérables, & le peu de vues de mes Collegues.

ELISE.

Eh ! comment voulez-vous qu'on vous croie, par rapport au peu de bien de l'Hôpital des Enfans Trouvés, lorsqu'on a vu s'élever, à grands frais, un édifice superbe, pour en recevoir une très-petite partie, pendant qu'ils ont à peine ici l'espace nécessaire pour contenir leurs corps ? Il est clair que cette dépense a dû diminuer les revenus ; mais laissons pour ce moment les Enfans Trouvés, nous y reviendrons quelque jour, si vous le voulez, ne parlons que des deux objets qui m'ont affectée.

Il n'est personne dans le monde qui ne puisse vivre, s'il a un talent, s'il aime le travail, & si on lui en fournit. Combien de filles, dans Paris, vivent du produit de leur éguille ? combien de compagnons, dans toutes sortes de métiers, vivent de leur travail journalier ? Cependant, chacun de ces individus doit payer un loyer, sa capitation, son entretien & son luxe, car il en est pour tous les états. Combien encore de leur travail nourrissent une femme, plusieurs enfants, & auxquels il reste

encore une piece de vingt ſous, qu'ils vont manger chaque Dimanche à la Guinguette? Ici les pauvres ont leur logement; s'ils ſont chauffés, ce que j'ignore, c'eſt à frais communs. Ils ne peuvent ſe livrer ni à un luxe ruineux, ni aux dépenſes de bouche & de plaiſir. Ils ſavent travailler, ils ne manquent pas d'ouvrage : retranchons donc toutes ces jeunes filles qui ſont dans les ſalles de travail ou qui peuvent y être, du nombre des pauvres à charge à l'Hôpital, & diſons au contraire qu'elles peuvent lui apporter un bénéfice journalier. Voilà d'abord une diminution conſidérable. Reſte les vieillards, les infirmes; & parmi ceux-là, il n'y a que les aveugles & les paralytiques qui puiſſent être diſpenſés de gagner au moins une partie de leur nourriture. Les hommes, quelque vieux qu'ils ſoient, peuvent devider du fil, de la laine & du coton. Dans la Ville de Rouen, les enfants, dès l'âge de quatre ans, gagnent quelques ſous à filer le coton; j'ai connu une Dame, dont la ſervante, à ſes heures perdues, gagnoit quatre-vingt livres par an, à devider les cotons fins. Ce que ces vieux & ces infirmes gagneroient, ne produisît-il que la moitié de

cette somme, cela rendroit quatre pistoles par tête, cela soulageroit l'Hôpital.

L'ADMINISTRATEUR.

Vous oubliez, Mademoiselle, que tous les Artisans qui gagnent leur vie dans le monde, veulent travailler; & ceux qui nous viennent, n'ont d'autre intention que de se reposer & de mourir en paix. Le moyen de donner l'amour du travail à cette multitude; c'est la chose impossible.

ELISE.

Impossible, non; difficile, oui. Je vous le ferai toucher au doigt, après avoir examiné le second objet qui m'a frappée. Si j'en crois le discours de celle qui nous conduisoit, les filles de force sont si peu corrigées par la pénitence qu'on leur fait faire à l'Hôpital, qu'elles y reviennent plusieurs fois: cet article me paroît de la plus grande conséquence, pour bien des raisons. Ces misérables doivent être regardées comme des pestes ambulantes, qui vont répandre leur venin dans une infinité de fa-

milles qui exiſtent actuellement, ou qui doivent un jour exiſter. Ce venin ſe répand juſques dans les campagnes, où l'on donne des enfants à nourrir ; delà l'affoibliſſement de l'eſpece humaine, & la perte d'une infinité de citoyens. Une des choſes la plus utile à l'Etat, ſeroit donc d'extirper, s'il étoit poſſible, un ſi grand mal, de le diminuer au moins, en eſſayant de changer les cœurs & les mœurs de celles que la Police envoie à l'Hôpital.

Le Dialogue fut interrompu par un éclat de rire de l'Adminiſtrateur, qui trouva le projet de la converſion de ces filles ſi ridicule, qu'il ne put ſe retenir ; & moi je profite de cette interruption, pour répondre d'avance à une queſtion que vous brûlez d'envie de me faire.

Comment cette Eliſe, qui étoit il y a ſix ſemaines dans une ignorance abſolue du vice, a-t elle pu, en ſi peu de temps, en connoître les terribles effets ? Trois jours plutôt, Madame, elle eut apporté la même ignorance dans cet entretien ; mais elle avoit vu la veille une pauvre malheureuſe expirante, à moitié rongée par l'horrible maladie dont elle auroit voulu arrêter le cours aux dépens de tout ſon ſang,

& ſon pere avoit jugé à propos de lui apprendre qu'elle étoit une ſuite du libertinage. Après cet éclairciſſement, je continue le Dialogue que l'Adminiſtrateur reprit, en diſant :

L'ADMINISTRATEUR.

Je ne ſuis pas ſurpris qu'une perſonne de mœurs pures trouve de la poſſibilité à ramener à la vertu celles qui l'ont abandonnée. Un jour viendra, Mademoiſelle, où l'expérience vous apprendra qu'il ſeroit auſſi facile de reſſuſciter un mort, que de corriger cette vile portion de l'humanité. Toutes les filles dont les déſordres ſont aſſez criants pour mériter l'Hôpital, n'ont ni naiſſance, ni éducation, ni aucun principe de religion ; elles ſont poſſédées des ſept péchés mortels, & tellement endurcies dans le crime, qu'il faudroit des miracles pour les faire changer. Auſſi ne l'entreprendra-t-on pas, & on ſe contente de les forcer de ſe tenir ici dans l'ordre, par la crainte des châtiments.

ELISE.

De tous ces obſtacles réunis, je conclus qu'il y auroit de grandes facilités à ramener au bien un grand nombre

de ces malheureuſes ; mais je ne veux pas abuſer ici de votre patience, faites-nous l'honneur de venir demain dîner avec nous, & je vous expliquerai mes vues à cet égard.

Je les entrevois, dit la Dame que l'Adminiſtrateur accompagnoit ; & ſi vous voulez me donner un moment, je vous ferai part d'un fait propre à vous confirmer dans vos eſpérances.

Je me joignis à Eliſe pour aſſurer cette Dame que nous l'écouterions avec plaiſir ; & voici ce qu'elle nous raconta.

Il y a environ deux ans que trois de ces miſérables, dont la plus vieille n'avoit pas vingt ans, ſe portoient dans une allée avec les plus mauvaiſes intentions. Le ſon de la cloche les avertit qu'on portoit le S. Sacrement à un malade. Deux d'entre elles ſe ſauverent au fond de l'allée pour n'être point forcées de ſe mettre à genoux. La troiſieme leur dit, pour moi je reſte, c'eſt bien la moindre choſe de ſe mettre à genoux quand le bon Dieu paſſe. A peine y fut-elle, qu'elle ſe demanda : ſi j'étois à la place de la perſonne qui va recevoir le bon Dieu, comment regarderois-je la vie que je mene? A cette réflexion en ſuccede une autre, &, ſans attendre ſes

compagnes, elle suit machinalement le peuple jusqu'à la porte du malade, & n'y pouvant entrer, elle se retire dans sa chambre. Tout ce qu'elle a entendu dire sur la religion, (& c'étoit bien peu de chose) se retrace à son esprit, & elle en conclut à se présenter le lendemain au tribunal de la pénitence. Elle arrive dans une Eglise où elle ne trouve que trois personnes, l'une qui faisoit son action de grace après sa confession, & l'autre qui se confessoit actuellement. J'oubliois de vous dire qu'elle ne s'étoit point couchée, & avoit passé la nuit dans les larmes, ainsi elle étoit encore dans tout l'attirail de la veille; du rouge, quelques mouches, rien sur sa gorge. Elle n'y réfléchit qu'alors, & honteuse de cette parure indécente, elle se leva pour sortir, en disant en elle-même, je reviendrai demain. Le Prêtre, qui étoit un zélé Missionnaire, & qui avoit fini de confesser son pénitent, voyant le mouvement qu'elle faisoit, lui demanda si elle vouloit se confesser. A cette demande ses yeux se remplissent de nouvelles larmes, & elle déclare à son Confesseur & sa situation & le desir qu'elle avoit eu d'en sortir. Elle finit en lui demandant une heure pour le lendemain

où elle viendroit le retrouver. Ce ſage Directeur comprit tout le danger qu'il y auroit pour elle à retourner avec les compagnes de ſon déréglement, & ayant dit un mot à la Dame qui s'étoit confeſſée, il la conjura de la prendre dans ſon carroſſe & de la conduire dans une maiſon qu'il lui indiqua, où il alloit ſe rendre lui-même. C'étoit chez trois Demoiſelles fort âgées & toutes occupées de bonnes œuvres : le Miſſionnaire leur dit en peu de mots comment elles pourroient coopérer à la bonne œuvre dont la Providence le chargeoit, & elles s'y prêterent de bon cœur. La pauvre créature, fortifiée & conſolée par ſes hôteſſes, entra dans toutes les vues qu'on avoit ſur elle, & après avoir guéri & ſon ame & ſon corps, demanda avec inſtance qu'on lui ouvrît l'entrée d'une de ces maiſons de pénitence où l'on reçoit celles qui veulent renoncer au vice : elle y mene depuis deux ans une vie toute Angélique, & quoiqu'elle n'eut jamais manié l'éguille, elle s'eſt tellement appliquée au travail, qu'elle égale & ſurpaſſe même celles qu'on regarde comme les plus habiles.

L'arrivée de la Dame, à qui ces lettres étoient adressées, mit fin à la correspondance qu'elle avoit avec Elise & sa famille. Je regrettois beaucoup la fin du Dialogue commencé, un heureux hasard m'a fait rencontrer l'Administrateur qui avoit connu Elise, & il a bien voulu me remettre un mémoire qu'elle avoit écrit, à sa priere, & qu'il a conservé avec soin. J'aurois souhaité qu'il m'instruisît du sort de ces deux familles, mais il n'avoit eu aucune liaison avec elles depuis bien des années. La mort du frere aîné du Baron le rappella en Allemagne, presque aussitôt après le mariage de sa fille, & il y a bien de l'apparence qu'il s'y est fixé, sans que j'aie pu découvrir de quel endroit étoit sa famille.



MÉMOIRE

D'ÉLISÉ

SUR LES HOPITAUX.

JE vous obéis, Monſieur, & je le fais avec joie : perſonne n'eſt plus en état que vous de comprendre & de mettre en exécution les moyens de corriger les défauts qui ſe trouvent dans le gouvernement de preſque tous les Hôpitaux ; ainſi je regarde comme un devoir de vous faire part des lumieres que j'ai reçues ſur cet important article, & je le ferai avec d'autant plus de confiance, que je ne vous dirai rien que je n'aie vu exécuter. Dans la petite ville où j'ai été élevée, il y avoit un Hôpital qui renfermoit environ quatre-vingt pauvres. Trois filles conduiſoient ſeules cet Hôpital, & avoient encore le temps d'enſeigner les pauvres petites filles de la ville, & de ſaigner les malades qui venoient du dehors, & panſoient même

leurs plaies. J'ai connu particuliérement celle qui étoit à la tête de cet Hôpital, & elle vouloit bien répondre aux questions que je lui faisois sans fin sur les moyens dont elle s'étoit servie pour mettre un tel ordre dans cette maison, qu'elle sembloit plutôt une Communauté qu'un asyle de pauvres de tout âge & de toutes mœurs. C'est d'elle que je tiens ce que je vais vous communiquer.

J'ai entendu discuter plusieurs fois une question qui doit être comme le fondement de ce mémoire.

Lequel est le plus avantageux pour les pauvres, ou de faire desservir les Hôpitaux par des séculiers à gage, comme on le fait en Angleterre & sans doute dans tous les pays Protestants, ou par des Religieuses, comme c'est l'usage en plusieurs endroits de la France, si ce n'est pas par-tout.

S'il n'étoit question que d'établir dans les Hôpitaux une police extérieure ; si l'intention des Fondateurs n'avoit été que de remédier aux miseres corporelles, je dirois presque que la chose est indifférente : mais on ne soulage les corps que pour parvenir à guérir les ames ; il importe peu, dans le court espace que les hommes ont à demeurer sur la terre,

qu'ils

qu'ils ſoient pauvres, malades, ou mourants ; mais il importe infiniment qu'ils apprennent à faire un bon uſage des différentes miſeres dont on s'efforce de diminuer le poids dans les Hôpitaux. Que ſi la néceſſité d'en faire de bons Chrétiens paroît petite aux yeux des Savants modernes, qu'ils apprennent que c'eſt l'unique moyen de ſoulager véritablement les pauvres, de mettre l'ordre dans les maiſons où ils ſont renfermés, de leur faire aimer leur aſyle. Des domeſtiques ſéculiers n'ont ni les talents ni l'intention de remplir cette fin qu'on doit ſe propoſer dans le bien corporel qu'on fait aux pauvres : ils ne ſont attirés à leur ſervice que pour avoir eux-mêmes du pain ; ils n'oublient rien pour diminuer leurs peines & augmenter leurs gains aux dépens des paûvres ; ainſi ils ne doivent être employés qu'en ſous-ordres, & il faut que la ſeule religion donne des ſujets qu'on puiſſe mettre à leur tête.

On en conclura que je donne la préférence à des Religieuſes. Point du tout. Rien de ſi pénible que le ſoin des pauvres : la fatigue de leur ſervice eſt peu de choſe, comparée à ce qu'il faut ſouffrir de leur humeur, de leur bruſquerie.

Le pauvre ordinaire n'eſt jamais content, & on ne doit attendre d'autre ſalaire des peines qu'on prend de lui, que des reproches & des injures. Il faut une vertu ſupérieure pour ne pas ſe rebuter de tant d'ingratitude, pour ne pas y donner lieu, & cette vertu, il eſt difficile de la conſerver au milieu du tumulte & des occupations néceſſaires dans un Hôpital. Cette vertu, la premiere ferveur de la vocation, commence-t-elle à ſe refroidir, le dégoût s'empare de l'ame, & le déſeſpoir y ſuccede. Dieu ſeul peut ſoutenir dans une carriere ſi rude : on l'abandonne, le poids qu'il n'aide plus à ſoutenir devient inſupportable, & on cherche à le diminuer, à le compenſer de toutes les manieres poſſibles.

Je ne voudrois donc ni des ſéculieres ni des perſonnes clouées, pour ainſi dire, à cet emploi d'une maniere invariable, mais des filles de Communauté, comme les Sœurs griſes, qui au bout de chaque année fuſſent libres de ſe retirer, ſans qu'on pût les renvoyer. Je voudrois que dans un long noviciat, elles euſſent le temps de prendre un aſſez grand fonds de vertu pour réſiſter à la diſſipation inévitable où les jettent leurs emplois ; un aſſez grand

fonds de zele pour n'avoir en vue que le bien de l'ame dans les services qu'elles rendent aux malades & aux pauvres ; une foi assez vive pour ne voir que Jesus-Christ dans leur personne ; une patience assez grande pour ne laisser échapper aucune marque de dégoût, d'impatience. Toutes ces vertus ne naissent point dans notre propre fonds ; il faut les y semer, les faire fructifier dans un long noviciat. J'insiste sur cet article, tout le bon ordre des Hôpitaux en dépend. Donnez-moi des Hospitalieres avec ces vertus, & le reste de l'ouvrage se fera de lui-même, comme je l'ai vu dans l'Hôpital qui m'a procuré ces lumieres. J'ajoute qu'il faudroit multiplier ces secours qu'on donne aux Sœurs chargées du soin des Hôpitaux ; elles ont trop d'occupations pour s'en acquitter comme il faut, si elles ne sont aidées ; mais où trouver des fonds pour subvenir à ce long noviciat, à cette augmentation de sujets, & à ce qui me reste à proposer. Je découvre trois sources d'abondance pour les Hôpitaux, dont la découverte excitera bien des clameurs, quoique je n'en parle que superficiellement & sans citer aucun fait, de mille que je pourrois prouver pour

appuyer ce que je dirai. La premiere doit être dans le genre de vie de celles qui desservent l'Hôpital. Elles se sont dévouées pour être les servantes des pauvres ; or les servantes ne doivent pas être mieux traitées que leurs maîtres. Je sais qu'il faut proportionner la nourriture au travail ; que par cette raison des Sœurs qui travaillent beaucoup, doivent avoir une portion plus substantielle ; mais on peut en croire l'expérience ; les pauvres, non plus que le public, ne sont point injustes ; qu'on bannisse toute sorte de délicatesse de la table des sœurs, qu'on n'y voie ni ragoût, ni volaille, ni pâtisserie, que tout y soit borné à la soupe & à un morceau de bœuf à midi, à des légumes le soir ; alors les pauvres seront édifiés & les Hospitalieres se porteront mieux. Cette réforme doit commencer par la Supérieure : qu'on ne voie chez elle ni caffé ni confiture ; qu'elle n'ait pas la licence de donner des collations aux séculiers, elles auront moins de visites & le bon ordre sera mieux observé. Le grand point dans un Hôpital, (& je le dis par anticipation) c'est de faire aimer leur état aux pauvres que la Providence y soumet, de le leur faire regar-

der par l'esprit de la foi comme préférable à celui des riches : cela paroît impossible, & cependant je l'ai vu. Qui avoit opéré ce miracle ? les Hospitalieres. Les pauvres raisonnent comme les riches, & quand leurs maîtresses les engageoient à offrir à Dieu leur vie pauvre & laborieuse, à le remercier même de les avoir mis dans la meilleure de toutes les situations, puisque c'étoit celle qu'il avoit choisi pour sa mere, les pauvres se disoient entre eux : il faut bien que cela soit vrai, car nos bonnes Sœurs, qui pourroient vivre fort à leur aise, se rapprochent de nous tant qu'elles peuvent, & si elles ont quelque chose de plus, c'est si peu, si peu, qu'on voit bien qu'elles ne le prennent que parce qu'elles sont accablées de travail. Vraiment, disoit une vieille servante qui étoit depuis quarante ans dans la maison, vous vous étonneriez bien davantage de les voir vivre si pauvement, si vous aviez vu comment celles qui étoient à leur place se dorlotoient il y a vingt ans ; c'étoient des Madames, celles-là. L'Hôpital étoit riche, & pouvoit avoir quatre fois plus de pauvres. Il arriva qu'on prit pour Supérieure la sœur d'un Administrateur, la cousine d'un autre :

elles crurent devoir profiter de cet avantage, pour mettre les choses sur un bon pied, comme elles le disoient: j'en parle sûrement, car je fus choisie pour servir à la chambre de Madame. Tous les matins le chocolat & le caffé marchoient: elles étoient alors 12 sœurs pour conduire l'Hôpital, mais toutes n'étoient pas appellées à ces déjeûnés, c'étoit les seules favorites; les liqueurs, les confitures, les tourtes, tout y alloit, quand Madame avoit des visites. On avoit de bon rôti fin pour les Sœurs: oh! que la portion des pauvres paroissoit à ces malheureux insipide & dégoûtante, quand ils la mangeoient à la fumée de ce rôti! Enfin, on fit si bien que l'Hôpital se trouva endetté de tous les côtés, on fut obligé de ne plus recevoir de pauvres; & de trois cents qui y étoient avant ce temps, on n'en put garder que trente. Cela fit faire de beaux discours par la Ville; on disoit que, pendant que les Sœurs avoient mangé une partie du bien des pauvres, les Administrateurs avoient mis le reste dans leurs poches; je crois que c'étoit une calomnie, ils paroissoient fort honnêtes gens; ce qui faisoit dire cela, c'est qu'ils étoient devenus ri-

ches ; &, au lieu de penser que Dieu avoit béni leur négoce pendant leur Administration, on aimoit mieux dire qu'ils avoient pillé l'Hôpital. A Dieu le jugement, ils sont morts, & les choses ont bien changé depuis ; en sorte que, si je vis encore une douzaine d'années, j'espere revoir ici les trois cents pauvres pour lesquels la fondation étoit faite.

Voilà ce que j'ai entendu de mes oreilles, & ce qui me donna le dessein d'approfondir les moyens dont la digne Supérieure s'étoit servie pour remettre les choses sur le pied où elles devoient être. En entrant dans cette maison, elle commença par vuider la chambre de celle qui venoit de mourir : toutes les sucreries & délicatesses, dont il y avoit un magasin bien fourni, furent mises dans un lieu, dont elle fit une Infirmerie, & déclara que les seuls malades en feroient usage. Cette chambre étoit tapissée, & avoit un fort bon lit : elle fit ôter ces meubles, & son lit fut le même que celui des pauvres. Toute pâtisserie fut proscrite ; &, dans les visites qu'on lui rendit à son arrivée, elle s'excusa de ne pas offrir la collation, sur ce que, n'ayant rien qui

ne fût aux pauvres, elle ne pouvoit rien offrir qui ne fût un vol. Les douze Sœurs qu'elle avoit trouvées dans la Maiſon ſe révolterent, quoiqu'elle n'exigeât point d'elles les ſacrifices qu'elle faiſoit elle-même. Elle eut à eſſuyer leurs mauvaiſes humeurs, leurs injures : il y en eut même une qui s'oublia, juſqu'à lui donner un ſoufflet : elle lui préſenta l'autre joue, ſans paroître émue. Cette vertu toucha quatre jeunes Sœurs, qui appartenoient aux meilleures maiſons de la Ville ; elles vinrent enſemble lui apporter tout ce qu'elles avoient de contraire à la pauvreté, & demanderent de n'avoir qu'un même lit & qu'une même portion que leur Supérieure. Leurs familles prétendirent qu'un genre de vie ſi dur devoit altérer leur ſanté ; elles offrirent de forcer la Supérieure à remettre les choſes ſur le ton où elle l'avoit trouvé ; ces dignes filles s'y oppoſerent, & Dieu permit que cette vie dure, & l'augmentation de leur travail, raffermirent leur ſanté. Sur ces entrefaites, celle qui avoit frappé la Supérieure tomba malade. Les ſoins, la dépenſe furent prodigués pour lui rendre la ſanté ; ce qui la toucha tellement, qu'elle fit une mort très-chré-

tienne, & légua à la Maiſon une penſion conſidérable, dont elle pouvoit diſpoſer. Elle eut, avant de mourir, des entretiens ſecrets avec la Supérieure, qui n'ont jamais tranſpirés; mais les changements qui ſuivirent, en ont fait ſoupçonner le ſujet. L'Hôpital étoit rempli de jeunes gens, qui, ſous prétexte d'apprendre la Chirurgie, vivoient trop familiérement avec les Sœurs: on fit, à cet égard, les réglements les plus ſages, & on eut la fermeté de les faire obſerver. Les anciennes, rebutées de cette contrainte, ſe retirerent, & deux des éleves de la Supérieure ayant été demandées, quelques années après, pour remettre l'ordre dans des Hôpitaux, ces bonnes Sœurs ont été réduites à trois, qui ont triplé leurs emplois, & ſe ſont aidées de quelques ſecours étrangers pour achever d'établir dans l'Hôpital un uſage qui lui a fait une troiſieme reſſource, & les a miſes en état de payer les dettes de la Maiſon, de maniere qu'elles ne devoient plus rien lorſque je quittai le lieu de ma retraite, & qu'elles étoient en état de reprendre beaucoup de pauvres. Pour me mettre en état de faire ce Mémoire, je me ſuis tranſportée à

cet Hôpital, & j'y ai trouvé de grands changements, quoiqu'il n'y ait pas deux ans que j'ai quitté la Ville de . . .

La fondation, comme on l'a vu, étoit pour trois cents pauvres : il y en avoit alors six cents, ou plutôt, c'étoit comme deux Hôpitaux, qui n'avoient ensemble presque aucune communication. Le premier étoit à-peu-près dans l'état où je l'avois laissé. Dans le second, la nourriture, les lits, le vêtement étoient beaucoup plus supportables; & tels que des Bourgeois, médiocrement à leur aise, eussent pu s'en contenter. Frappée de cette différence de traitement, qui me parut une injustice au premier coup d'œil, j'en demandai la raison à la Supérieure, & voici ce qu'elle me répondit.

Il est bien juste que les pauvres de ce côté soient mieux traités que les autres, puisque c'est eux qui les nourrissent. Oui, Madame, le produit de l'ouvrage de ces deux cents personnes suffit pour les dépenses journalieres de l'Hôpital ; &, s'il plaît à Dieu de bénir nos vues, cette bonne œuvre s'étendra, & deviendra une ressource pour tous les pays d'alentour. Mais, auparavant de vous expliquer ces vues, & les

moyens de les remplir, je veux vous faire visiter deux salles où je ne laisse entrer personne qui ne soit étrangere, ou dont la discrétion ne me soit connue.

Dans la premiere de ces salles, je vis cinquante de ces filles, dont la plus âgée ne passoit pas trente ans. Elles étoient honnêtement vêtues, quelques-unes même avoient de la dentelle à leur coëffe : la salle étoit partagée en quatre parties, séparées par des rideaux. Dans l'une étoient des métiers de Passementiers, où l'on travailloit des mouchoirs, des étoffes communes ; il n'y en avoit qu'un où l'on fît des taffetas ; mais la Supérieure me dit que, dans quelques années, elle espéroit avoir une Manufacture, où l'on travailleroit comme à Tours. Dans un autre côté, c'étoit des Brodeuses, qui faisoient les plus beaux ouvrages. On voyoit, dans la troisieme division, des Fileuses d'un coton extrêmement fin, & de l'autre côté étoient les Devideuses. C'est ici, me dit cette digne fille, lorsque nous fumes sorties de cette salle, c'est ici le lieu de mes complaisances ; je n'y entre jamais sans verser des larmes de joie. Cependant il est encore

un autre lieu qui partage mon cœur, où je me sens comme anéantie. Nous y entrâmes, & j'y vis douze filles revêtues de bure, & occupées à les fabriquer. Je voulus représenter à la Supérieure que cet ouvrage me paroissoit bien pénible pour des filles. Celle qui conduisoit les autres prit la parole, & me dit : Ah ! Madame, peut-il y avoir rien de trop pénible pour de malheureuses créatures, qui, sans la grace de Dieu & la charité de cette chere Sœur, que nous voudrions appeller notre mere, seroient actuellement un objet de scandale au ciel & à la terre ? Eh ! vous êtes actuellement un spectacle agréable aux yeux de la cour céleste, lui répondis-je. Je sortis de ce lieu en essuyant mes larmes : l'air humble & pénitent de ces filles m'avoit pénétrée, & je dis à la Supérieure : Comment avez-vous pu réussir à la métamorphose de ces dignes pénitentes ? comment peuvent-elles se résoudre à une vie si différente de celle qu'elles ont menée dans le monde ? Cela me paroît un miracle. Eh ! c'en est réellement un, me dit la Supérieure : la grace en opere seule de cette espece, & ils seroient moins rares, si on étoit fidele à suivre

ses vues, par rapport aux pécheurs, sur-tout à l'égard des filles de cette espece ; ce que je vais vous dire à cet égard, peut s'appliquer, à peu de chose près, à tous les pauvres dont nos Maisons deviennent les asyles.

Il faut d'abord poser quelques principes, & voici le fondement de tous. C'est qu'il n'appartient qu'à la religion de changer les cœurs & les mœurs ; le second, qu'on ne doit avoir en vue que ce changement dans les soins qu'on prend des pauvres, sains ou malades ; le troisieme, que pour se faire écouter des gens de cette espece, il faut un assemblage de qualités, qu'on trouve difficilement réunies dans une même personne, & qui sont très-difficiles à conserver. Revenons à nos pauvres brebis égarées.

Le plus grand nombre de ce qu'on appelle filles de force, est composé de créatures qui n'ont presque pas l'idée de la religion, qui manquent absolument d'éducation, & en qui l'habitude a comme incorporé les sept péchés mortels. J'en ai trouvé six dans la Maison, qui avoient ajouté aux vices qu'elles y avoient apportés, & qui touchoient à l'endurcissement. La pauvreté

de la Maison en avoit fait mettre dehors un grand nombre ; (car le voisinage des Ports de Mer multiplie ces pauvres malheureuses) elles étoient devenues plus emportées que les autres ; & on pouvoit dire d'elles que leur second état étoit pire que le premier. Des six qui étoient alors à l'Hôpital, il y en a trois dans la salle dont nous sortons, & celle qui vous a parlé, & qui est à leur tête, étoit la plus déterminée scélérate de toutes : aussi succomboit-elle sous les mauvais traitements, & n'échappoit au désespoir, que par l'espérance de se venger de ses tyrans, par les injures dont elle accabloit tous ceux qui l'approchoient, & elle se promettoit la cruelle satisfaction d'en étrangler une, si jamais elle en avoit la liberté. Je la trouvai enchaînée comme une bête féroce, & ensevelie dans une paille qui étoit devenue un fumier infect, ne mangeant qu'un pain si dégoûtant, que les chiens le dédaignoient. C'est une folle furieuse, me dit-on, n'en approchez pas, Madame. Je ne me nomme point Madame, dis-je à la servante qui me conduisoit ; je suis votre sœur, votre servante, & je vous prie de ne me donner jamais que

le nom de sœur. A ces paroles, cette pauvre infortunée me regarda fixement : je lui tendis la main, qu'elle prit, & l'approcha de sa bouche. La servante fit un cri, croyant qu'elle alloit me mordre, en sorte qu'elle fut très-surprise de la lui voir baiser. Mes larmes, qui avoient coulé au moment où j'avois vu le triste état de cette malheureuse, devinrent si abondantes, qu'elles m'ôterent l'usage de la parole ; je ne pus que l'en arroser en l'embrassant. Elle y joignit les siennes, & s'écria : J'ai donc enfin trouvé, dans ce lieu d'horreur, une créature humaine, qui porte un cœur, & qui est capable de s'attendrir sur mes maux. Ajoutez une amie, qui n'épargnera rien pour les faire cesser, lui dis-je, en l'embrassant une seconde fois, & tout de suite j'ordonnai qu'on lui apportât un lit pareil à celui des autres pauvres, ajoutant que je voulois qu'elle eût la portion de l'Hôpital. J'ôtai moi-même ses chaînes, & le premier usage qu'elle fit de sa liber, fut de se jetter à mes genoux, qu'elle embrassoit de toutes ses forces : il est vrai qu'il lui en restoit peu, tant elle étoit extenuée : cela me fit changer le dessein de lui faire donner la por-

tion des pauvres, en celui de lui faire apporter ma ſoupe. Il faudroit un volume pour vous détailler l'hiſtoire de cette pauvre fille, qui a vécu juſqu'à vingt ans ſans avoir aucune idée de religion. A peine lui en eut-on expoſé les grandes vérités, qu'elle en parut pénétrée.... J'interrompis ici la Supérieure, pour lui demander ſi on ne commençoit pas par inſtruire les filles de cette eſpece, lorſqu'elles entroient à l'Hôpital? Oui, me dit-elle, on leur apprend le Cathéciſme, on leur débite des lieux communs ſur Dieu, ſur les ſuites de leurs déréglements dans une autre vie; mais le plus ſouvent ſans onction, ſans deſcendre à leur portée: & puis la rigueur avec laquelle on les traite, les mauvais traitements qu'on leur fait eſſuyer en entrant, ferment leurs oreilles, & plus encore leur cœur. Ayant reconnu l'abus de cette méthode, je réſolus d'en employer une contraire, & cette fille me fut d'un grand ſecours dans le commencement. Après avoir fait une confeſſion générale avec le plus vif repentir, je la remis avec les cinq autres, & elle leur peignit avec tant de force le bonheur d'une ame qui rentre en grace avec ſon Dieu,

qu'elle les toucha, & les engagea à ſuivre ſon exemple. J'avois commencé par leur donner une meilleure nourriture, bientôt elles demanderent, comme une grace, d'être traitées en pénitentes, & de ne vivre que de pain & d'eau. Je n'eus garde de me rendre à leurs deſirs; elles étoient jeunes, & je prévoyois les ſervices qu'elles pourroient me rendre; je leur fis donc entendre qu'elles avoient un moyen très-propre à ſatisfaire à la juſtice de Dieu, qui étoit de vaincre leur pareſſe, en s'appliquant au travail; je leur fis apprendre à coudre, & des ames charitables ſe donnerent des mouvements pour nous procurer du travail; bientôt elles gagnerent cinq ſous par jour, & elles ne dépenſoient pas davantage. Je me vis donc en état d'en prendre dix autres; & lorſqu'elles arriverent à l'Hôpital la rage dans le cœur, & s'attendant à tous les mauvais traitements d'uſage, je leur parlai avec bonté, & leur dis qu'il ne tenoit qu'à elles d'éviter toutes ſortes de châtiments. On les mit pourtant au pain & à l'eau pendant trois jours, que je paſſai à les examiner: trois d'entre elles parurent moins perverſes que les autres; elles

s'étoient abstenues de jurer, comme je les en avois conjurées ; je les fis conduire à la salle de mes pénitentes, & laissai à la premiere la liberté de les entretenir en particulier. On les amenoit à cette salle deux fois par jour, & on offroit de leur apprendre à travailler : le desir d'adoucir leur sort les rendit dociles ; &, avec un peu de temps & de patience, toutes, à l'exception de deux, nous donnerent lieu de remercier Dieu des bénédictions qu'il donnoit à nos soins. Comme l'ouvrage en linge ne donne pas toujours, quelques-unes me demanderent permission de s'essayer dans d'autres genres. Une bonne veuve, qui étoit fort adroite, voulut bien leur donner des leçons ; &, ce qu'il y a de singulier, c'est qu'en moins d'un mois, elles se virent en état de faire passablement des choses qu'on n'apprend qu'en plusieurs années, & nous déchargerent par-là du soin de les nourrir. A mesure qu'il nous en arrivoit de nouvelles, on leur faisoit comparer le sort des endurcies avec celui des autres ; & depuis dix ans, nous n'en avons trouvé que cinq qui aient résisté au zele de nos six premieres converties.

Si vous continuez de la ſorte, dis-je à la Supérieure, votre Maiſon deviendra trop petite, malgré le nouveau bâtiment que vous y avez ajouté.

Quand il y en auroit encore vingt fois davantage, me répondit-elle, elles ne ſeroient point à charge à la Maiſon; au contraire, elles ne dépenſent pas ce qu'elles gagnent ou épargnent; mais mon deſſein n'eſt pas de les garder toutes. Les deux premieres années ſont employées à s'aſſurer de la ſincérité de leur converſion, & à les perfectionner dans le métier qu'elles ont choiſi, après cela on eſſaye à les placer d'une maniere avantageuſe; pluſieurs ont été miſes dans des Maiſons en qualité de femmes de chambre; d'autres, chez des ouvrieres en linge, ou autres, ſelon ce qu'elles ſavent. J'ai des correſpondances dans de grandes Villes, qui ont ſoin de les placer ſelon leurs talents; &, comme on ne les met que dans des maiſons vraiment chrétiennes, le bon exemple les y a ſoutenues; &, juſqu'à ce jour, nous n'en avons eu qu'une ſeule qui ait manqué à ſes promeſſes, par la faute de ceux qui l'avoient placée dans un lieu où la tentation étoit domeſtique : il eſt

vrai que sa rechûte a été bientôt réparée ; ses remords nous l'ont ramenée volontairement, & je lui ai promis qu'on la laisseroit dans la salle de la Pénitence autant de temps qu'elle voudroit y rester.

Qu'appellez-vous la salle de la Pénitence, dis-je à la Supérieure ?

Celle où l'on s'occupe des travaux pénibles, comme à fabriquer les étoffes grossieres, & où la vie & le vêtement sont si différents de celui des autres pénitentes. Je ne permets l'entrée de cette salle qu'à celles qui, touchées d'une grace extraordinaire, se déterminent à ne sortir jamais de la maison, & à proportionner, autant qu'il est en elles, leur pénitence à leurs déréglements. Je puis vous assurer que ce sont des saintes dont on a de la peine à modérer la ferveur, & qui, dans la suite, rendront de grands services à la maison ?

Eh ! quels services pouvez-vous en attendre, autre que leur travail, lui demandai-je ?

La grace agit selon nos dispositions naturelles, qu'elle n'anéantit pas, mais qu'elle rectifie ; quand elle touche un esprit solide, un cœur droit, & qui n'a été que foible, elle tourne au

profit de la vertu ces qualités naturelles : ces personnes une fois touchées de Dieu, parviennent aux grandes vertus, & sont capables de tout. Des douze filles qui sont dans la salle de la Pénitence, il n'y en a pas une qui n'ait des talents supérieurs, & qui, dans quelques années, ne soit en état de remplir les offices de la Maison. Or, j'ai grand besoin de secours, & jamais je n'eusse pu mettre les choses sur le pied où vous les voyez dans cette Maison, sans le secours des six premieres filles de force que j'y ai trouvées. Celle dont je vous ai parlé est mon bras droit, & préside sur les autres. Ce terme lui convient peu, car elle est toujours à leurs pieds, & je puis vous assurer que ses prieres, & ses bons exemples, ont produit tout le bien qui se fait parmi ces filles, & il s'en fait beaucoup. Elle a une pénétration qui lui fait découvrir en peu de temps la portée de celles qui arrivent; de sorte qu'elle proportionne à leurs qualités naturelles les instructions qu'elle leur donne. Vous en avez vu qui ont de la dentelle à leurs bonnets & à leurs mouchoirs; c'est une sage condescendance de sa part pour les foibles, qu'il faut affectionner

au travail, à quelque prix que ce ſoit. Ces filles, ainſi diſtinguées des autres, ſont des ſujets médiocres, qui ont peu de lumieres : on leur donne, ainſi qu'aux autres, une tâche de travail, qu'elles peuvent faire aux deux tiers du jour, ſi elles veulent bien employer leur temps ; dans l'autre tiers, elles travaillent à leur profit, & diſpoſent à leur gré de ce qu'elles gagnent. Cette liberté eſt la pierre de touche qui ſert à faire connoître juſqu'à quel point elles ſont touchées, & quels ſont les défauts qu'il faut s'attacher à détruire en elles. Celles dont le vice eſt la vanité, achetent des dentelles ; d'autres, ſujettes à leur bouche, emploient leur argent en fruits : les ferventes le mettent dans un tronc, qui eſt dans la ſalle ; & l'argent qui s'y trouve, eſt deſtiné à établir celles de ces filles qu'on peut placer autrement.

Cette ſomme doit être bien modique, dis-je ?

Pas tant que vous vous le perſuadez. Il eſt ici des filles qui gagnent trente ſous par jour : les plus mal-adroites ne gagnent guere moins de douze ſous, après la premiere année s'entend. Avec une grande économie, on peut donner

pour cinq ſous par jour, la nourriture des Artiſans, à des perſonnes qui vivent en commun ; vous voyez que le tiers au moins, de ceux qui ſont dans un Hôpital, lui apportent du profit. Suppoſons un ſecond tiers qui ne gagne que ſes dépens., le ſurplus du premier tiers nourrira le troiſieme, qui ſera vieux, infirme ou malade, encore n'y a-t-il que ces derniers dont on ne tire abſolument rien ; mais leur dépenſe n'eſt pas conſidérable.

Voilà de belles ſpéculations, dis-je à la Supérieure, mais dont la pratique me paroît une chimere. Pour vaincre mon incrédulité, permettez-moi de vous demander du détail. D'abord faites-moi la grace de me dire ce que vous entendez par la nourriture des Artiſans ?

J'entends du pain brun, des légumes, & de la viande à dîner trois fois la ſemaine : la ſoupe tous les ſoirs, avec un morceau de pain. Les Soldats ne dépenſent que cinq ſous par jour, & ne ſont que neuf par chambrée. Un Artiſan, qui a femme & enfants, & qui gagne quarante ſous par jour, les nourrit, paye un loyer, a un feu particulier, &, faute de pouvoir faire ſes

provisions à temps, paye les denrées beaucoup plus cheres : tous les gens de cette classe ne vivent pas mieux que nos pauvres, & souvent plus mal.

A la bonne heure : cet Artisan nourrit sa famille tant qu'il a de l'ouvrage ; mais, si les travaux manquent, que devient-il ? D'ailleurs, il est accoutumé à ce travail, il l'aime, au lieu que le plus grand nombre de ceux qui sont réduits dans l'Hôpital, n'y sont que pour n'avoir pas travaillé.

Il faut partager les pauvres en plusieurs classes. Il y en a que de grands malheurs ont réduit à la pauvreté, sans qu'il y ait de leur faute ; ceux-là sont laborieux, & méritent du respect ; nous en faisons une classe à part, & on n'a pas de peine à les engager à s'occuper. D'autres sont devenus pauvres par une suite de la fainéantise & de la débauche : ils sont dignes de compassion, mais il faut que la pitié qu'ils inspirent ait bien des qualités. Elle doit être ferme, patiente, & sur-tout persévérante. Une maîtresse chargée de cette classe, doit toujours être prosternée aux pieds du trône de Dieu, pour forcer sa miséricorde à se laisser fléchir en faveur de ces malheureux. Ordinairement

rement ils n'ont ni foi, ni loi, ni conſcience, tant ils en ont abuſé : elle doit mettre tous ſes ſoins à la réveiller, & ſoutenir ſes inſtructions de crainte & d'eſpérance. Cette claſſe n'a que le pain & la ſoupe, & on ne laiſſe pas ignorer à ceux qui l'habitent, qu'il y en a de bien mieux traités dans l'Hôpital.

Mais cette connoiſſance doit exciter la plainte, le murmure, chez des gens de cette eſpece, & malheur à la maîtreſſe de cette claſſe, à moins qu'elle ne ſoit une Sainte. Ce qui m'étonne, c'eſt que je n'ai point vû de ces ſortes de gens ici. Je me trouvai hier au moment du dîner, & je vis que toutes les portions étoient égales, du moins dans l'ancienne Maiſon.

Nous avons trouvé le moyen de l'anéantir, répondit la Supérieure. Parmi le petit nombre de nos Sœurs, j'en connoiſſois une d'une vertu éminente, & je lui donnai le ſoin de ces indociles ; il y en avoit trente, & nous n'avions que douze pauvres à la grande portion. Je ne ſaurois vous exprimer juſqu'à quel point cette digne fille eut à ſouffrir. Les plaintes, les murmures, les injures, rien ne put altérer ſa pa-

tience, & elle y joignit une grande fermeté. Les blasphêmes étoient punis par le retranchement de la soupe ; on lui vit plusieurs fois verser des larmes en la leur ôtant, & les conjurer de lui épargner les violences qu'elle étoit obligée de se faire pour les maltraiter. Parmi le grand nombre, il y a toujours des ames moins perverses que les autres ; quelques-uns de ces pauvres avoient eu des principes de religion dans leur jeunesse, & qui n'étoient pas absolument effacés : elle vit avec ravissement qu'ils commençoient à se regraver dans deux ou trois ; elle s'y attacha particuliérement, & les assura que si, pendant un mois, ils s'appliquoient au travail, elle me solliciteroit pour les mettre avec les bons pauvres. L'espoir d'un meilleur sort força leur paresse, & Dieu bénit leurs efforts ; ils se trouvérent plus heureux qu'ils ne l'étoient en s'abandonnant aux murmures. Le tiers de leur temps, qu'on leur abandonnoit, comme on le faisoit dans tout l'Hôpital, servit à leur procurer quelques douceurs, & l'habitude s'y joignant, on fut bientôt en état de les placer dans l'autre classe ;

à la fin elle a absorbé l'autre. La comparaison que faisoient de leur état ceux qui y étoient restés, avec celui de ceux qui avoient été dociles, étoit un puissant éguillon pour les engager à mériter d'y être admis. Il faut à présent vous parler de notre nouvelle Maison, où la vie n'est pas la même que dans l'ancienne.

On y trouve plusieurs salles; dans l'une est l'Infirmerie, jointe au logement des infirmes. Parmi ceux-là, il y a des femmes, qui, sans être capables d'un travail assidu, sont encore en état de servir les malades. On en a choisi sept, qui veillent chacune une nuit, & qui sont surveillées par une de nos pénitentes, qui a sollicité, brigué cet emploi : elle a deux Novices pour la seconder. Les sept femmes Infirmieres sont choisies parmi celles qui ont une bonne santé, avec de ces sortes de maux qui ne diminuent point les principes de la vie : vous y trouverez deux manchottes, une qui a eu la jambe coupée, & qui fait les commissions; comme elles ne veillent qu'une nuit sur sept, elles sont en état, le reste du temps, de nettoyer & servir les

malades : car, un mal ſur les yeux, & choſes ſemblables, qui empêchent le travail manuel, laiſſent la faculté de ſe remuer & de ſervir. D'ailleurs, comme nous ſommes dans un air très-ſain, que tous nos pauvres ſont gais, contents, & qu'ils ont une nourriture ſaine, nous avons peu de malades.

Nous avons des Penſionnaires dans cette nouvelle Maiſon, & ces Penſionnaires ſont des pauvres ſortis de la premiere. Parmi le nombre des ouvrieres en tout genre que nous avons formées, il y en a quelques-unes qui ſont devenues très-bonnes, & qui gagnent aſſez pour payer une penſion modique : elles ſont dans ce quartier, où elles n'entrent point avant quarante ans : elles ont une nourriture pareille à la nôtre ; & nous en avons pluſieurs qui, gagnant bien leur vie dans le monde, où elles étoient veuves ou iſolées, ſont venues à la penſion, uniquement pour mieux travailler à leur ſalut, en vivant tranquillement. Mais ce ſecond établiſſement eſt ſur-tout pour les Enfants Trouvés, qui viennent faire leur apprentiſſage. Au lieu de les mettre chez des Maîtres, où ils ſeroient en danger

de gâter leurs mœurs, on leur apprend ici différents métiers, les Pensionnaires étant obligées de les enseigner. Nous avons une Fabrique de bas au métier ; une autre d'ouvrages de Passementier. On y fait des brosses, des ouvrages au tour, de la toile ; & la fille d'un Horloger, qui vient de s'y retirer, a commencé, depuis trois mois, à enseigner l'Horlogerie à des filles, qui y font des progrès sensibles. Je travaille à présent à procurer le même avantage aux garçons ; &, dès cette année, nous avons déchargé les familles d'une douzaine d'enfants de six ans, qui alloient devenir des polissons, & qui filent la laine & le coton.

Mais vous n'êtes que trois, dis-je à la Supérieure, comment pouvez-vous fournir à surveiller ces différentes classes si multipliées ?

Nous ne sommes que trois attachées pour toujours à la Maison, me dit la Supérieure ; mais nous avons un nombreux Noviciat, qui nous seconde. On en fait sept ans, & la premiere année se passe dans une retraite très-exacte, pour faire un fonds de piété & de lumieres qui puisse n'être point étouffé

par les occupations de Marthe. Ne croyez pas pourtant que cette année ſe paſſe aux pieds des Autels : la ſalle de travail eſt comme une Chapelle, où ces Novices écoutent la lecture, prient, méditent en travaillant des mains ; nous n'avons point d'attrait ici pour une piété oiſive. La ſeconde année, on les emploie au ſervice des pauvres, c'eſt-à-dire, que dans les ſalles elles préſident aux différents travaux à la tête des pauvres ; &, ſoumiſes à leur réglement, elles y donnent l'exemple de la ſoumiſſion, de la douceur, & réparent en public les fautes qui auroient mal édifié les pauvres. Nous en avons quatorze qui, dans l'année, ſeront reçues, c'eſt-à-dire, qu'elles feront des vœux pour un an, & la Maiſon s'engagera irrévocablement avec elles. Trois de nos pénitentes leur feront aſſociées, & il a fallu leur faire violence, pour les réſoudre à porter notre habit, dont elles ſe croient indignes.

Ne craignez-vous pas que les pauvres, inſtruits de la premiere vie de ces filles, n'en prennent droit de les mépriſer.

Je ſuis perſuadée que leurs mœurs

présentes, feroient oublier leurs désordres ; mais il faut éviter à nos pauvres ce sujet de tentation. Nos pénitentes ne sont connues que de mes deux compagnes, & celles qui ont été avec elles au Noviciat, les y ont vu arriver vêtues en séculieres.

Ce secret me paroît impossible, ajoutai-je. Vos Novices peuvent avoir eu des soupçons, vos Pénitentes quelques imprudences ; elles se seront communiqué leurs pensées, &, par la suite, dans un mouvement d'impatience ou de dépit, elles pourroient en venir à des reproches ; car, enfin, elles ont beau être pieuses, ce ne sont pas des Anges.

Je veux vous communiquer notre Réglement, me dit la Supérieure, & vous verrez ce qui nous met à l'abri de ce danger, & qui est la source du bon ordre de cette Maison.

Réglement des Hospitalieres.

La premiere qualité, absolument nécessaire pour être admise dans le Noviciat, est une grande ouverture de cœur pour la Maîtresse ou la Supé-

rieure. Elles doivent connoître à fond leurs Novices, pour savoir comment les employer avec fruit. Toutes les qualités, tous les talents ne pourroient compenser cette sincérité ; &, si on découvroit l'esprit de déguisement dans une Novice, il faudroit la renvoyer sur le champ.

Il ne sera jamais permis aux Sœurs de se parler en particulier, sous quelque prétexte que ce soit ; & si, dans le temps de la recréation, elles étoient employées à quelque ouvrage, elles le feroient en silence. Si elles y manquoient, elles doivent en rendre compte à la Supérieure. Trois fautes sur cet article. feroient renvoyer une Novice.

Elles prendront un nom de Communauté ; &, ni celui de leur famille, ni le rang qu'elle tient dans le monde, ni la fortune dont elle jouit, ne doivent point être connus des autres Sœurs, afin de conserver entre elles une parfaite égalité. Il ne sera jamais permis de parler de soi-même & de ses parents, pas même pour s'humilier.

Les Sœurs ne posséderont absolument rien en propre. Celles qui auroient de la fortune, la remettront à la Dépoſi-

taire, ſans que la Sœur puiſſe en ſavoir l'uſage, & en tourner la plus petite partie à ſon profit. Si elles ſortoient, on leur rendroit le fonds, ſans qu'elle puiſſe exiger les revenus, qui ſeront conſacrés aux pauvres.

Les Sœurs n'ayant point de temps à perdre, ne verront leurs parents que deux fois l'année : elles ne pourront aller chez eux que dans le cas où ils auroient des maladies graves, & n'y pourront manger.

Il y aura un conſeil compoſé de trois Adminiſtrateurs & de trois Sœurs, pour les dépenſes convenables, qui ne pourront ſe faire que de l'avis de ces ſix perſonnes. Mais les Adminiſtrateurs ne pourront être parents ou alliés des trois Sœurs qui compoſeront le conſeil. Ou les choiſira parmi les Bourgeois aiſés, & qui pourront ſe donner aux ſoins de l'Adminiſtration ſans émoluments, de quelque nature qu'ils ſoient, n'ayant pas droit de prendre un ſeul repas à l'Hôpital, ne pouvant même y en donner.

Tous les ans, le premier Magiſtrat de la Ville, & l'Evêque, aſſiſteront à la reddition des comptes, pour conſ-

tater la dépenſe, la recette & les fonds qui reſteront.

Après avoir lu ces Réglements, dont j'ai oublié quelques-uns, je conclus que de telles Hoſpitalieres, aidées de pareils Adminiſtrateurs, non-ſeulement éviteroient la diſſipation des biens; mais ſe mettroient en état de les augmenter, & d'étendre la bonne œuvre à laquelle ils ſe feroient conſacrés.

Fin du ſecond Volume.

APPROBATION.

J'Ai lu, par ordre de Monſeigneur le Chancelier, un Manuſcrit intitulé : *Contes Moraux, par Madame le Prince de Beaumont.* Cet Ouvrage m'a paru préſenter les leçons d'honnêteté & de vertu qu'on trouve dans les autres Productions de l'Auteur, & je crois qu'on en peut permettre l'impreſſion. A Lyon, le vingt-un Juin mil ſept cent ſoixante-treize.

MONGEZ.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Conſeils Supérieurs, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenants Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra ; SALUT. Notre amé le ſieur

BRUYSET PONTHUS, Libraire à Lyon, nous a fait expoſer qu'il déſireroit faire imprimer & donner au Public des *Contes Moraux, par Madame le Prince de Beaumont*, s'il nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Permiſſion pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'expoſant, nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, & de le faire vendre & débiter par-tout notre Royaume pendant le temps de trois années conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes. Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires, & autres perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance; à la charge que ces Préſentes ſeront enrégiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres; que l'impétrant ſe conformera en tout aux Réglements de la Librairie,

& notamment à celui du 10 Avril 1725, à peine de déchéance de la présente Permission ; qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier, Garde des Sceaux de France, le sieur DE MAUPEOU ; qu'il en sera remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle du sieur DE MAUPEOU ; le tout à peine de nullité des Présentes, du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit exposant & ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de haro, charte normande, & lettres à ce contraires :

CAR tel eſt notre plaiſir. DONNÉ à Compiegne, le quatrieme jour du mois d'Août, l'an mil ſept cent ſoixante-treize, & de notre Regne le cinquante-huitieme. Par le Roi en ſon Conſeil.

LE BEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XIX. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, n°. 2675, folio 119, conformément au Réglement de 1723. A Paris, ce 9 Août 1773.

C. A. JOMBERT pere, Syndic.